



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

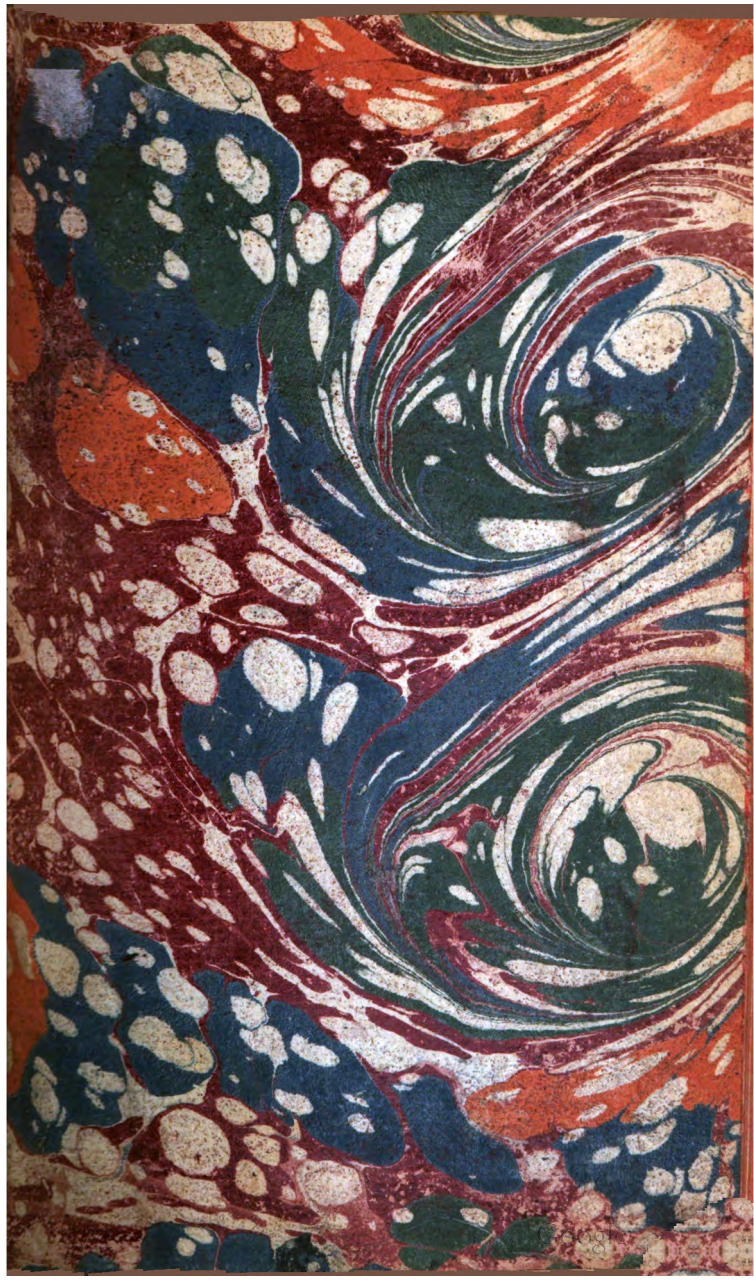
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Vet. Fr. II B. 765



**ZAHAROFF
FUND**



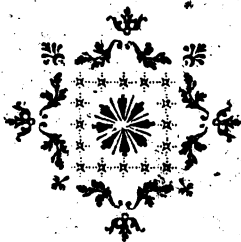
ANON?

Not in Barber

L'ABEILLE,
OU
RECUEIL
DE PHILOSOPHIE.
DE LITTÉRATURE
ET D'HISTOIRE.

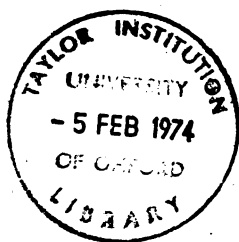
*Floriferis sit apes in sylvis omnia libant,
Omnia nos.*

Lucret.



A LA HAYE.

M. DCC. LV.





L' A B E I L L E,
 O U
 R E C U E I L
 D E P H I L O S O P H I E ,
 D E L I T T É R A T U R E
 E T D' H I S T O I R E.

§ I.



CCOUTUMÉ depuis long-temps
 à parcourir le domaine des
 Sciences & du Goût , & à choi-
 sir dans les fruits & les fleurs qui en font
 l'ornement quelques suc's singulièrement
 propres à mes vues ; j'ose me décorer
 d'un nom qui ne répond peut-être que
 trop parfaitement à l'idée de mon travail.

A ij

J'entre à cet instant dans la ruche pour y déposer mon butin, & faire part à mes concitoyens de ce que j'ai recueilli. Qu'ils en jouissent avec moi, qu'ils en fassent un usage convenable au bien de la société : & mes desirs seront remplis.

Les vues de l'agréable & d'un certain utile guident mes recherches : tout ce qui n'est point de ce genre ne m'arrête pas un instant. Laborieux par goût, & distinguant les objets par une espèce de sentiment, je visite tout, & ne néglige rien de ce qui peut contribuer à m'enrichir.

Sans égard à la fatigue, qui souvent est peu utile, je ne me rebute point d'un travail qui me plaît toujours ; & ne suis jamais plus gai & plus content que lorsque je trouve de quoi grossir considérablement ma charge. A peine l'ai-je déposée dans le lieu de sa destination, que le plaisir me donnant de nouvelles forces, je vole encore au butin, & n'interromps ma course que quand le sentiment m'avertit des approches de l'obscurité. Mais dès que la lumière s'offre à mes yeux, c'est un signal pour moi : je pars à l'instant. Et ainsi se passe ma vie.

Au reste, ce que je prends de côté &

d'autre ne fait point de tort aux substances d'où je l'enleve; aucune n'en est déchirée, ni dégradée de sa valeur. Aimant la paix, je ne conteste ni avec mes semblables, ni avec d'autres. Les armes dont je suis pourvu ne doivent me servir que dans le cas d'une défense nécessaire. Soumis aux loix de l'Etat, fidele à mon Prince, je ne distingue pas mon intérêt propre de celui du Public: & trouvant mon plaisir dans une vie occupée, je suis heureux.

Tel est le caractère de l'ouvrage que j'entreprends de publier. Les sujets en seront variés: on y trouvera nombre d'anecdotes d'Histoire & de Littérature; & en général des choses intéressantes concernant le Commerce & quelques branches des Sciences & Arts. Je m'appliquerai aussi à insinuer de quelle manière il convient à un galant homme de penser & d'agir, relativement à quantité de circonstances qui se rencontrent dans l'usage de la société. Et, dans le choix diversifié qui disposera des articles, je m'attacherai toujours à ce qui pourra intéresser ou amuser le plus grand nombre des personnes qui voudront bien en faire la lecture.

A titre d'*Abeille*, je puis convenir sans honte que je ne suis riche que de dépouilles : &, comme cet insecte, je serois souvent dans l'impossibilité de citer nommément les êtres que j'ai mis à contribution. J'espère que le Public aura assez d'indulgence pour consentir à jouir de mon travail, sans exiger de compte à cet égard : c'est un privilege accordé de temps immémorial à toute abeille. Je ne laisserai pas de nommer quelquefois mes garants, lorsque les circonstances le demanderont : mais ce seroit fatiguer les Lecteurs, que de citer sans une utilité apparente.





§ II.

Pourquoi les gens de Lettres sont communément dans l'indigence.

PLUSIEURS Ecrivains paroissent vouloir insinuer qu'il y a une sorte de fatalité annexée à l'état d'homme de Lettres : en sorte que la Littérature soit , pour ainsi dire , incompatible avec la fortune. Supposition dangereuse , qui peut détourner d'excellents esprits de suivre leur goût & leurs talents. Si l'exemption même de l'indigence est un phénomène rare dans quiconque n'a d'autre ressource que sa plume & son génie , il est naturel de pardonner à l'homme la crainte de la misère : on doit s'attendre qu'esclave né de la fortune , il redoutera le penchant qui l'attire vers les Sciences. Ainsi l'Etat sera privé de plusieurs grands hommes qui eussent augmenté sa gloire. C'est à ce

sujet qu'ont été faits les quatre vers
suivants :

A-t-on vu que dans cet Empire,
(Le tout sans offenser les Mécènes françois)
L'art de versifier ait fait un Bourvalais ?
Qu'on me le montre ; & je promets d'écrire.

S'il faut en croire M. de Sénecé, auteur du
poème satyrique des *Travaux d'Apollon* :

Par un arrêt célèbre & sur le bronze écrit,
Le sort à la misère unit le bel esprit.
L'histoire de nos jours, & les fastes antiques
Étalent à l'envi les malheurs poétiques.

Il est vrai qu'Homere, le grand Ho-
mere, étoit réduit à aller de ville en
ville, récitant ses vers, pour subvenir à
son indigence.

Ovide nous a lui-même conservé une
anecdote concernant la modicité de sa
fortune. Dans l'âge d'aimer, il donnoit
des vers, ne pouvant pas faire des pré-
sents ; & étant sur le retour, il en com-
posoit encore pour les amants qui se
trouvoient dans la même détresse où il
se souvenoit d'avoir été.

*Pauperibus vates ego sum, quia pauper amavi.
Cum dare non possem munera, verba dabam.*

Le Poète Guillaume Colletet avoit
une femme & un fils qui se mêloient de

Poésie ; & il fallut quêter en 1659 pour faire enterrer le pauvre homme.

François Colletet son fils n'eut pas lieu d'être content de la fortune. Despreaux insulte à sa misere dans sa premiere satyre ; ce que fait aussi Richelet, dans son dictionnaire , article *Rat*.

Barbier Daucour perdit , à la mort du grand Colbert, un protecteur dont il ne pouvoit se passer ; aussi traîna-t-il depuis ce temps une vie misérable.

Jean Owen , anglois , célèbre par le sel & le tour aisé de ses épigrammes latines , peut être mis au rang des Poètes indigents. C'est ce que porte l'építaphe qu'on lit sur son tombeau :

*Parva tibi statua est ; quia parva statua , supellex
Parva : volat parvus magna per ora liber.*

M. De la Monnoye avoit quitté Dijon sa patrie , vendu ses terres , & mis leur prix en rentes constituées , afin de venir demeurer à Paris , & y cultiver librement les Muses. En 1720 toutes ses rentes lui sont remboursées en billets de banque ; & il se voit réduit à l'extrémité de vendre les médailles , qui étoient les prix qu'il avoit remportés dans sa jeunesse : à propos de quoi il fit ce distique :

*Laureum aurumque tuli, felicitis pramia vena.
Aurum Rex repetit : laurea sola manet.*

Enfin, selon Scudery, (dans la préface de ses Œuvres imprimées en 1631) la condition de Poète n'a jamais été soupçonnée de prêter de l'argent à usure : les Poètes se trouvent même souvent dans une nudité approchante de celle qu'on voit dans la Vertu, l'Amour, & les Graces, dont ils sont les favoris. Ces pucelles, âgées de trois ou quatre mille ans, donnent, dit-il, à leurs plus fideles serviteurs, pour toute liqueur délicieuse, l'eau de la fontaine d'Hippocrène. Un autre Poète indigent, entrant dans la même pensée, ajoute que les Muses ne procurent point d'autre récolte que celle des lauriers ; & que de tels bienfaits ne sont guere assortis avec une nombreuse famille ; dont les Poètes les plus nécessaires sont ordinairement pourvus.

Les Poètes n'ont pas été seuls les tristes victimes de l'infortune dans la république des Lettres. Richelet fut long-temps à ne vivre que des pensionnaires qu'il tenoit chez lui pour leur enseigner le françois.

Patru fut toujours pauvre, quoiqu'Avo-
cat célèbre.

Xylandre & Durier écrivoient pour vivre ; vivement pressés par la faim, qui ne leur permettoit pas de jeter un regard vers la renommée.

L'illustre Buffy-Rabutin eut la douleur de se voir, pendant nombre d'années, le jouet de la fortune ; comme il avoit été, dans d'autres, la dupe de l'amour.

Bayle, ce beau génie, cet agréable Ecrivain, trésor de science, Auteur laborieux ; oui, Bayle étoit aussi indigent, & toujours à la merci des Libraires.

Il falloit que M. des Vallées, si savant en hébreu, fût pauvre, & ordinairement très-mal vêtu ; puisqu'allant à l'hôtel de Guimené pour enseigner cette langue à la Princesse, il s'y présentoit avec un haut-de-chauffe tout déchiré : ce qui donna lieu au Prince de dire plaisamment que bientôt ce Savant montreroit à M^e. de Guimené autre chose que de l'hébreu.

Un Savant qui semble être né contre le gré de la fortune, laquelle épuisa sur lui ses rigueurs, étoit le Président Rançonnet. Non seulement il se vit obligé à servir presque de Correcteur dans l'Imprimerie des Estiennes, pour pouvoir vivre ; mais sa vie entière fut comme une chaîne de

malheurs continuels. Sa fille mourut de misère sur un fumier ; son fils périt par la main du Bourreau ; sa femme fut écrasée d'un coup de tonnerre : & lui même, mis en prison par ordre du Cardinal de Lorraine, termina une vie si affligeante, en se mettant une plaque de marbre sur le ventre après avoir mangé un pâté.

Ces faits réunis sous un même point de vue forment effectivement un spectacle peu propre à grossir le nombre des gens de Lettres. Que seroit-ce si on y ajoutoit que " plus on se livre avec „ ardeur à la Littérature, plus on reçoit „ de violents coups de la fortune „ ainsi que Louis Leroi n'a pas craint de le dire d'un ton affirmatif, dans sa vie de Guillaume Budé ?

Mais jetons les yeux sur toutes les conditions, dont le cours des occupations humaines est composé. N'est-il pas vrai qu'il n'y en a aucune où l'on ne voie habituellement de siècle en siècle des marques sensibles de l'indigence & des revers de la fortune ?

D'ailleurs, puisqu'il est indispensable que les dons de cette Déesse soient inégalement partagés, pourquoi les Savants

voudroient - ils tout avoir ? Avantageusement favorisés du côté de l'esprit, ils doivent consentir à voir tranquillement les richesses entre les mains de gens moins spirituels. N'est-ce pas aussi une consolation, de savoir qu'il y a eu nombre de grands hommes, en d'autres genres que celui de la Littérature, qui sont morts aussi pauvres que des Auteurs ? Et s'il faut absolument que tout le tort soit du côté de la Déesse ; disons aux Savants qu'elle refuse de favoriser : „ Je hais la „ fortune ; & me voilà bien persuadé „ qu'elle est aveugle , de vous traiter „ comme elle fait.”

Mais après tout convenons , pour sa justification , qu'il y a souvent de la faute de Mrs. les beaux esprits , s'ils sont infortunés. Patru ne vouloit se charger que de causes rares ; & par conséquent il n'avoit que peu d'occasions propres à remédier à l'état de sa fortune.

D'autres , pratiquant à la rigueur le conseil de Rousseau , passent la moitié de leur vie à composer un ouvrage , & l'autre moitié à le corriger. En vain disent-ils , comme Zeuxis , qu'ils ne sont si long-temps à fuser sur leurs écrits que parce qu'ils travaillent pour l'éternité.

Prétendent-ils que leurs contemporains les récompensent pour un travail réservé à des siècles postérieurs ? On paye volontiers un plaisir dont on a la jouissance ; mais nous n'aimons pas assez nos arrière-neveux , pour fêter un Auteur qui consacre son temps & ses veilles pour eux seuls.

J'apperçois près de moi un nuage aussi brillant que les plus beaux jours : il en sort une Ombre aimable..... C'est celle de Lafontaine, qui nous a tous charmés par son doux badinage : je lui trouve encore cet air tranquille , cette espèce d'indolence qui s'étendoit sur la plupart des choses qui occupent le genre humain. O qu'il méritoit bien l'espèce d'épithaphe qu'un badin lui fit !

„ Jean s'en alla comme il étoit venu ;

(C'est-à-dire qu'il mourut sans laisser un sou)

„ Mangea le fonds , comme le revenu ;

„ Jugea trésors chose peu nécessaire.

„ Mais pour son temps , bien fut le dispenser :

„ Deux parts en fit , dont il souloit passer

„ Une à dormir , & l'autre à ne rien faire.

L'Ombre sourit de m'entendre raconter cette plaisanterie ; mais aussi exige-t-elle que , pour réparer ce que je viens

de dire à son désavantage , je publie que les lettres de MM. Despreaux & de Maucroix attestent que ce Conteur ingénieux n'eut jamais de système contraire à la Religion , quoi qu'en aient dit certains Critiques. Lafontaine étoit seulement un esprit indéterminé , & indolent à cet égard , comme pour le reste : & sur la fin de ses jours , comme on l'exhortoit à avoir une grande confiance en Dieu , vu la sincérité de son repentir : sa servante dit naïvement que „ *Dieu*
 „ *n'auroit pas le cœur de damner un si*
 „ *bon homme ; & que s'il avoit péché ,*
 „ *c'étoit plutôt par simplicité que par*
 „ *malice.*”

Au reste cette grande simplicité de mœurs , cette candeur , cette probité , ce peu de goût pour thésauriser , caractérisent la plupart des hommes du premier mérite , Poètes , & autres gens de Lettres. „ Nous sommes presque las de
 „ relever ces qualités dans ceux dont nous
 „ avons à parler , disoit M. de Fontenelle : c'est une louange qui appartient assez généralement à cette espèce
 „ particulière & peu nombreuse de gens
 „ que le commerce des Sciences éloigne
 „ de celui des hommes.

Où le studieux voit naître la journée,
 Là satisfait, il en attend la fin;
 Prêt à partir le lendemain,
 Si l'ordre de la Destinée
 Paroît & lui ouvre un nouveau chemin.

Mais il faut convenir aussi que ceux qui se livrent uniquement à l'étude sont portés à négliger toute autre chose, par l'espece d'enchantement où ils vivent, & qui les amuse jusqu'à la fin.

D'ailleurs l'homme studieux veut être libre, & jouir d'une vie tranquille. (V. Cicéron, *Offic.* l. 2.) Pour faire des vers, dit Ovide, il faut être dégagé de tout soin, avoir l'esprit serein & tranquille; & être dans un lieu écarté. Horace nous dit la même chose en général de tous les Auteurs :

Scriptorum chorus omnis amat nemus & fugit urbes.

Avec ce goût décidé, la plupart se produisent peu dans le monde, & ne prennent aucun intérêt à ce qui s'y passe: aussi le monde ne leur convient-il ordinairement guère; & eux ne lui conviennent pas davantage. Bayle, faute d'avoir l'usage du monde, parloit Anatomie devant des personnes du sexe, comme s'il n'eût été qu'avec des Médecins : en
 sorte

sorte que plus d'une fois les Dames craignirent de se trouver dans ses conversations, qui les mettoient dans une contenance embarrassante.

Voici en partie le portrait que la Bruyere fait du grand Co. neille : „ Un „ homme simple , timide , d'une en- „ nuyeuse conversation : il prend un mot „ pour un autre : il ne juge de la bonté „ de sa piece que par l'argent qui lui „ en revient ; & ne fait pas la réciter , „ ni lire son écriture. Mais laissez-le „ s'élever par la composition : il n'est „ pas au dessous d'Auguste , de Pompée , „ de Nicomede , d'Héraclius : il est Roi , „ & un grand Roi : il est Politique : il „ est Philosophe : il entreprend de faire „ parler des Héros , de les faire agir : „ il peint les Romains ; & ils sont plus „ grands & plus *Romains* dans ses vers , „ que dans leur histoire.”

Nombre d'hommes d'esprit se renferment de même dans un Art ou une Science qu'ils élèvent à une haute perfection ; & hors de là ne montrent souvent ni jugement , ni mémoire , ni vivacité. * Ils ne vous entendent point ;

* Ce caractère , aussi tiré de la Bruyere , est encore plus développé par Platon dans son *Theetete*.

B

on diroit qu'ils ne pensent pas : ils s'en noncent mal. Ils ressemblent à un Musicien qui , après nous avoir enchanté par ses accords , paroît être remis avec son instrument dans un même étui , ou n'être plus , sans cet instrument , qu'une machine démontée , à qui il manque quelque chose , & dont il n'est plus permis de rien attendre.

Des gens de cette trempe ne sont assurément guere propres à veiller à la conservation de leur bien , & encore moins à l'augmenter.

Voilà une partie des causes auxquelles on peut attribuer l'indigence de quelques uns de ceux qui excellent dans la Littérature ou dans les Sciences : ce qui n'est point une fatalité , mais un défaut d'application , ou un goût singulier dans la conduite de ces grands hommes.

Mais je n'ai garde de les confondre avec ceux qui , ignorant le goût des belles choses , & incapables de copier la Nature , veulent écrire en dépit de Minerve & des Muses. Ces Auteurs déclament hardiment contre l'injustice du siècle ; se plaignent qu'il n'y a plus de Mécènes ; & rejettent sur ces prétendus défauts la source de leur disette. La di-

fiérence est trop sensible pour m'y étendre davantage : leurs écrits méritent de mourir en naissant , loin de faire vivre les Auteurs.

Certain Poète à la douzaine ,
 Qui , dans sa tête folle & vaine ,
 Se croyoit plus savant qu'aucun de l'univers ,
 Au Dictateur Sylla vint présenter des vers
 Sans génie , sans sel , dignes fruits de sa veine :
 Sylla lui-même étoit confus
 De voir un si méchant ouvrage ;
 Et lui donnant quelques écus ,
C'est pour vos vers , dit-il à ce sot personnage ,
Mais à condition que vous n'en ferez plus.

§. III.

*Beaucoup de gens de Lettres ont à se louer
 des faveurs de la fortune.*

ENTRE deux bourgeois d'une ville
 S'émut jadis un différent.
 L'un étoit pauvre , mais habile ;
 L'autre riche , mais ignorant :
 Celui-ci sur son concurrent
 Vouloit emporter l'avantage ;
 Prétendoit que tout homme sage
 Étoit tenu de l'honorer.
*C'étoit tout homme sot : car pourquoi révérez
 Des biens dépourvus de mérite ?*

B ij

La raison m'en semble petite. *

„ Mon ami (disoit-il souvent

Au savant)

„ Vous vous croyez considérable :

„ Mais , dites - moi , tenez-vous table ?

„ Que sert à vos pareils de lire incessamment ?

„ Ils sont toujours logés à la troisième chambre ;

„ Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre ;

„ Ayant pour tout laquais leur ombre seulement :

„ La République a bien affaire

„ De gens qui ne dépensent rien !

„ Je ne fais d'homme nécessaire

„ Que celui dont le luxe annonce le grand bien :

„ Vivent Messieurs de la Finance !

Ces mots remplis d'impertinence

Eurent le sort qu'ils méritoient :

L'homme lettré se tut ; il avoit trop à dire.

La guerre le vengea bien mieux qu'une satire :

Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient :

L'un & l'autre quitta la ville :

L'ignorant resta sans asyle ;

Il reçut par-tout des mépris :

L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle :

Cela décida leur querelle.

Laissons dire les sots ; le savoir a son prix.

D'ailleurs l'indigence n'est pas aussi uniforme que l'on le prétend , par rapport aux gens de Lettres. L'étude & la science enrichissent plusieurs de ceux qui s'y appliquent.

* Toute cette fable est de La Fontaine.

On voit dans l'Odissee l'Hilarode Démodocus, peut-être Homere lui-même, introduit dans le festin des Phéaciens, où Ulysse lui envoie par honneur un mets de sa table, en disant que les Poètes méritent d'être universellement honorés. Si Homere ne trouva pas près de lui des gens de goût qui couronnerent ses talents, il en rencontra ailleurs que dans sa patrie qui, comme Ulysse, sentirent ce qui est dû au mérite d'un excellent homme : & M. d'Artigny nous a conservé le souvenir des distinctions magnifiques, respectueuses même, dont les siècles suivants plus éclairés ont honoré la mémoire de ce grand Poète. Voyez le 3^e. tome de ses *nouveaux Mémoires*, pages 8, 9 & 10.

Plutarque est attentif à montrer que les hommes illustres de la Grece & de Rome aimerent tous & protégerent les Sciences & les Savants.

La Littérature, déjà florissante à Rome du temps de César, s'éleva au plus haut point de gloire & de splendeur sous le regne d'Auguste. Cet Empereur, savant & philosophe, entretenoit une Cour polie, spirituelle, délicate; où tout ce qui avoit des talents & des connoissances étoit reçu avec des distinctions & des honneurs in-

finis. * Mécène , favori d'Auguste , usoit principalement de son autorité pour préserver les Muses de cette triste indigence qui jette dans le découragement. Comme il étoit ingénieux à découvrir le mérite le plus ignoré , les Savants n'avoient rien à craindre des injustices de la fortune. La seule qualité d'hommes de Lettres leur assuroit dans Mécène un protecteur & un ami. Mais si cet illustre Romain contribua au progrès des Sciences , il eut aussi l'avantage de trouver des sujets dignes de ses libéralités : un Tite-Live , qui réunit dans sa personne toutes les qualités d'un Historien accompli : Tibulle & Properté , les modèles de la Poésie élégiaque ; le premier , gracieux , passionné , pur , élégant , parfait pour l'expression & l'harmonie ; le second , nouveau dans son tour de phrase , qui étoit une imitation des beautés de la savante Grèce ; doué aussi de l'imagination lyrique , & également propre à traiter les grandes passions , qu'à peindre les dangereux attraites de la volupté : Ovide , le plus bel esprit de son siècle , & le plus

* Je me fais un plaisir de copier ici un beau morceau dont M. d'Artigny est auteur. Tome 3. pag. 24 & suiv.

galant ; presqu'inimitable dans sa facilité à exprimer tous les mouvements de l'ame , & qui seroit sans défaut s'il eût su maîtriser son imagination : Virgile , le Prince des Poètes latins ; digne rival d'Homere dont il partagea la gloire , ne lui laissant que l'honneur de l'invention , & peut-être celui de la fécondité : Horace , dont le génie , pour ainsi dire , contenoit tous les autres génies , ceux même qu'il est rare de rencontrer quoique séparément ; admirable Ecrivain , en qui on retrouvoit la grandeur & la majesté de Pindare , la tendresse & le naturel de Sapho , les graces & l'enjouement d'Anacréon , le sel attique & les fines plaisanteries d'Aristophane & de Ménandre ; Philosophe d'une espece singuliere , qui , avec un grand fond (au moins en apparence) de libertinage & de dissolution , enseignoit la fuite du vice & la pratique de la vertu ; & donnoit à d'excellents préceptes de morale une forme si sensée & si riante , qu'il les faisoit entrer dans l'ame à l'aide du plaisir.

Il y a 400 ans que les Rois de Fez assembloient à certain jour de chaque année les plus savants Poètes de la ville , & leur donnoient un splendide festin. Les

Poètes récitoient ensuite des vers à l'honneur de Mahomet. Celui qui avoit le mieux réussi recevoit des mains du Roi une somme d'argent , un cheval , un esclave , & les habits mêmes dont le Roi étoit vêtu ce jour-là ; & aucun des autres ne s'en retournoit sans récompense.

On a observé que , depuis le temps de Gower jusqu'à celui de Barclay , les Rois & les Princes d'Angleterre ont constamment favorisé les bons Poètes. Dans la suite on a vu Dryden , Chaucer , Pope , Addison , & tant d'autres , parvenir à une fortune brillante par la voie de la Littérature.

Charlemagne ne se montra-t-il pas un Empereur magnifique à l'égard de tous les gens de Lettres ? Il n'épargna rien pour les attirer dans ses Etats , & les attacher à sa Cour.

Depuis François I , qui mérita si bien le glorieux titre de pere des Lettres , les vrais Savants , d'autres même quoique d'un mérite inférieur , ont joui à la Cour & chez les grands des distinctions & des avantages les plus capables de remplir toute l'étendue de leurs desirs. Marot & Ronfard pouvoient-ils souhaiter quelque chose au delà de la gloire qui les a

constamment accompagnés jusqu'au tombeau? Amyot, du Perron, d'Ossat, les du Puy, les Bignon eurent la flatteuse satisfaction de voir les Rois même se charger du soin de leur fortune. Charles-Quint avoit aussi pris plaisir à porter Æneas Sylvius au plus haut point d'élevation où un Savant pût prétendre. Le siècle de Leon X fut proprement le regne des gens de Lettres, pour qui le nom des Medicis doit être de même à jamais respectable.

Dès les premières années du regne de Louis XIII les Savants étoient couchés sur l'état, comme jouissans de pensions fixes, avec les courtisans & les autres personnes dignes de semblables distinctions. Une preuve de ce fait est qu'en 1624 on reprochoit au Marquis de la Viéville d'avoir supprimé toutes ces pensions, étant devenu Surintendant des Finances. (V. la satire intitulée *Le mot à l'oreille de M. le Marquis de la Viéville*). Le Cardinal de Richelieu procura aux gens de Lettres de fréquentes gratifications. Boisrobert étoit de ce nombre, & avoit assez de crédit auprès du Ministre pour en obtenir souvent des faveurs pour ses confreres. Un jour qu'il

parloit pour lui-même, son illustre protecteur lui répondit aussi en vers, &, dit-on, sur le champ : l'on voit dans cette réponse les heureuses dispositions que les Savants ont à souhaiter dans un Mécène. La voici :

Boisrobert, en vain tû t'amuse
A chercher du secours chez moi ;
Si tu veux enrichir ta Muse,
Il te faut adresser au Roi :
Si pourtant ton esprit s'étonne
Du grand éclat qui l'environne,
Je consens à parler pour toi.

Honoré Laugier de Porcheres suivoit la Cour de Henri le grand : il fut aussi attaché à celle de Turin, à la maison de Conti ; & continua à être connu & estimé de Marie de Medicis mere de Louis XIII. L'on le voit toujours bien venu des grands pendant le cours de plus de 30 années , selon la judicieuse observation de M. d'Artigny , tome V. pag. 235, 237, 238.

Chapelain , connu à cause de son poème de *la Pucelle*, & encore plus par l'affectation de Despreaux à le diffamer, Chapelain, dis-je, jouissoit de plusieurs pensions considérables qui en faisoient un homme fort riche : aussi ceux de ses

ennemis qui étoient amis de Patru disoient-ils malignement que l'un étoit un Auteur pauvre , & l'autre un pauvre Auteur.

Tant que dura le regne de Louis le grand , tous les Arts , & en particulier les Belles-Lettres , trouverent en ce Monarque un généreux bienfauteur.

En 1722 , le Roi , par le conseil de Mr. le Régent , accorda au Président Bouhier une singulière marque de distinction , en ordonnant que , de tous les livres qui s'imprimeroient au Louvre , il y en auroit un exemplaire destiné pour la bibliothèque de ce Savant : faveur précieuse qui n'a pas même été interrompue par sa mort arrivée en 1747.

M. de la Monnoye ayant représenté l'état où il étoit réduit , fut exempté de payer les impôts , ainsi qu'Athènes en usoit à l'égard des excellents Poëtes : & l'on nous a conservé des vers qu'il présentoit au Roi pour solliciter sa bonté , lesquels pourroient passer pour une imitation de l'élégant badinage de Marot , Voiture , & Benserade. Voici comme il s'exprime :

Je fais comme il faut encenser;
 Mais s'il s'agit de financer,
 Grand Roi, je n'en fais pas l'usage.
 De grace, exemptes-moi de grossir ton trésor;
 Et confideres que le Mage
 Qui présenta l'encens, ne présenta point l'or.

Une société de Libraires, qui vouloit donner une édition des *Jugements des Savants* de M. Baillet, desira d'obtenir les notes de M. de la Monnoye, & lui constitua une pension de 600 livres, à peu près dans le temps qu'il en avoit le plus de besoin; & peu de temps après, M. de S. Port Avocat général du grand Conseil donna 10000 livres à ce Savant pour sa bibliotheque, dont il lui laissa l'usage durant sa vie, comme Despreaux avoit fait autrefois pour Patru.

M. Gayot de Pitaval fut toujours ou exempté ou modéré, quand il s'agissoit de payer la capitation. Il présentoit ordinairement pour cet effet des placets en vers, dans un desquels on le voit demander que l'on changeât sa taxe en certain nombre de stances: puis consentant à payer en argent, il souhaitoit d'obtenir au moins un délai; & dit à M. l'Intendant :

Je pairai , j'y consens , intérêt , principal ,
Lorsque votre vertu , qu'un heureux sort couronne ,
Ne sera plus chérie & du peuple & du Roi :
Je vous le jure par ma foi.

Milord Southampton apprenant que Shakespear manquoit d'argent , ce Seigneur lui envoya un sac de mille guinées.

Que n'aurois-je pas à dire de ce qui se passe journellement sous nos yeux en France , & dans d'autres Etats , où les Souverains semblent se disputer la gloire de récompenser les grands talents ? Mais j'ai rapporté des faits assez nombreux pour contrebalancer ceux qui ont été recueillis par divers Ecrivains , & entr'autres par l'auteur d'un ouvrage composé en latin au sujet de l'infortune des gens de Lettres. Les Savants ont tout lieu de se féliciter d'avoir reçu de la Nature des talents sublimes qui leur procurent les plus flatteuses distinctions , en assurant leur fortune , lorsqu'ils veulent y contribuer.

Mais il faut convenir que quelques uns d'eux manquent de prudence en certaines occasions , & que ce défaut répand souvent de l'amertume sur leur vie , au lieu des douceurs qu'ils avoient lieu d'espérer.

Si Owen eût voulu sacrifier à la Religion de son oncle une maligne épigramme, pour laquelle ses poésies furent mises à l'*Index*, il n'eût pas été privé d'une riche succession. Il s'agissoit dans cette épigramme de la question autrefois agitée entre les Savants : *si S. Pierre a jamais été à Rome* ; & le Poëte anglois disoit :

*An Petrus fuerit Roma , sub Iudice lis est :
Simonem Roma nemo fuisse negat.*

Il faut en vérité faire bien peu de cas de la fortune, pour aimer mieux consentir à s'en voir privé, que de ne pas céder au plaisir de dire un bon mot.

C'est aussi la faute de Chaucer, s'il se vit misérable sur la fin de ses jours. Cet illustre Anglois étoit bon Logicien, Orateur agréable, aimable Poëte, grand Philosophe, habile dans les Mathématiques & l'Astronomie, & même Théologien ; en un mot un Savant, mais l'un de ceux qui sont destinés à plaire. Il étoit bien fait, avoit les levres charnues & vermeilles, un air poli & gracieux qui relevoit avantageusement la médiocrité de sa taille. Il donna des preuves de son talent poétique dès l'âge de 18 ans, qu'il

fit la *Cour d'Amour*. Un art particulier pour faire valoir le mérite de chacun de ceux qui composoient la Cour d'Angleterre, & sur-tout des Dames, contribua à son avancement pour le moins autant que ses vers. Ce Poète eut successivement plusieurs charges qui le rendoient assidu près de la personne d'Edouard III : puis fut envoyé à Venise avec d'autres Commissaires, pour traiter d'affaires importantes qui concernoient l'Etat de Genes. A son retour, il devint Ecuyer du Roi, & ensuite Contrôleur des Douanes : mais oubliant la reconnoissance due à tant de bienfaits, il s'engagea imprudemment dans la faction du Maire de Londres contre le Roi ; & pour éviter le châtiement, il se condamna lui-même à mener une vie errante & misérable en Hainaut, puis en France, delà en Zélande ; & vint enfin s'exposer à tout événement à Londres, où les rebelles avoient fait leur paix sans l'y comprendre. On obtint sa grace au bout de quelque temps de prison ; mais devenu libre, il n'eut plus à espérer aucune bonté de la Cour, ni de ceux qui étoient attachés au Roi. Ceux qui l'avoient autrefois attiré dans leur parti le mépriserent : ses anciens

créanciers, dont la protection royale avoit arrêté les poursuites, refuserent de lui donner du secours : il ne trouva plus de nouveau crédit ; & vécut ainsi toujours misérable, jusqu'à sa mort arrivée en sa soixante & douzième année.

Que cet illustre Poète, digne des distinctions dont on se fit un plaisir d'honorer son mérite, ne se fût pas écarté des sentimens dont l'honneur & le devoir lui faisoient une inviolable loi ; il eût vraisemblablement continué à jouir des avantages attachés à une grande faveur. Estimé & chéri du Roi & de la Cour, il auroit dû être assez sage pour se maintenir dans une position si gracieuse.

Convenoit-il à Gilles Durant de la Bergerie d'écrire contre l'Etat, lui qui jouissoit habituellement d'une pension & d'autres bienfaits du Roi ? Ce Poète pouvoit vivre heureux, à l'ombre de l'honneur & des agrémens qu'il avoit mérités par la beauté de son esprit. Le desir d'un gain médiocre l'éloigna de son devoir ; & s'abaissant honteusement à servir la passion des ennemis de son Roi, il composa le libelle de la *Riparographie*, pour lequel il fut justement condamné à une mort ignominieuse.

Point

Point d'ambition , point d'intrigues ;
se trouver heureux lorsqu'on a sujet de
l'être ; c'est , je pense , le vrai moyen par
où les gens de Lettres peuvent espérer
de se voir aimés & protégés ; & d'écarter
puissamment cette prétendue fatalité que
l'on dit avoir été cause de l'infortune de
plusieurs.

Exempts de soucis inutiles ,
Dans cet univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles ,
Qui , dans la chambre d'un vaisseau ,
Oubliant la terre , l'orage ,
Et le reste de l'équipage ,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau :
Sans savoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux ,
Ils laissent la crainte au Pilote ,
Et la manœuvre aux Matelots.

Vers de M. Gresset.



§. IV.

On ne doit pas attendre qu'un homme de mérite devienne courtisan.

LA vertu & les talents sont , sans contredit, ce qui relève davantage la dignité de l'homme. Il en reçoit comme un nouvel être infiniment supérieur à celui que donne la nature : & quelque estimable que l'on soit par des talents distingués, la vertu seule, de l'aveu de tout le monde, met le comble au mérite & à la vraie grandeur. Aussi voyons-nous que , malgré l'espece de manie d'esprit à la mode qui de temps en temps reparoit comme un phénomène dans l'univers , un homme en qui l'on connoît les qualités du cœur jointes à celles de l'esprit, est tout autrement considéré que celui dont on ne peut louer que les talents. La probité rougit presque d'accorder quelques faveurs à celui-ci ; & elle se fait honneur d'être vue souvent en public avec l'autre.

Mais la vertu , toujours modeste, ne cherche point à se produire. Si l'homme

de mérite paroît à la Cour , c'est dans les occasions où il y est appelé par un devoir auquel il est incapable de se soustraire. Les Maréchaux de Turenne & de Vauban, quoiqu'attachés au Roi autant que peut l'être le sujet le plus zélé & le plus fidele, ne pouvoient néanmoins être mis au nombre des courtisans. Occupés de réflexions qui les rendoient de plus en plus dignes de l'honorable confiance de leur Souverain, & du respect des peuples & de la Cour même, ces grands hommes passerent une partie de leur vie dans l'obscurité de la retraite, & n'approcherent ordinairement du Trône que pour en recevoir les ordres, ou pour solliciter ses bontés en faveur de ceux qu'ils en croyoient dignes.

L'on remarque entre les belles actions de Louis XIV, que ce Prince se fit honneur de dire en public, avec une satisfaction sensible, qu'il avoit nommé Evêques deux personnes qui ne s'étoient jamais présentées à sa Cour ; MM. de Barillon Evêque de Luçon, & du Plessis Evêque de Xaintes. Leur mérite, connu du Roi, étoit digne d'être prévenu, & de recevoir de ses mains équitables l'offre des postes distingués qui appartiennent de droit à la vertu.

Ce grand Roi vit de même , avec une complaisance mêlée d'admiration , la longue répugnance de M. de Vauban pour accepter le bâton de Maréchal. Après avoir fait travailler à plus de 300 places anciennes , en avoir formé 33 neuves , avoir conduit 53 sieges , & s'être trouvé à 140 actions de vigueur ; un homme si cher à la France représentoit au Roi que la dignité de Maréchal l'excluoit d'être désormais employé avec des Généraux d'un rang égal au sien : il se regardoit dans cette élévation presque comme un sujet inutile. Si son goût eût été l'arbitre de sa fortune , ses premiers travaux n'auroient eu pour récompense que l'occasion de se livrer encore à de plus grands. Essentiellement philosophe , il préféra constamment la vie simple à l'éclat des premières places. Le seul desir d'être utile produisoit sur le théâtre du monde ce grand homme , qui , dans les occasions où il ne servoit point , se renfermoit dans le particulier avec la simplicité modeste qui décore si noblement un mérite sublime. Son génie vaste ne bornoit pas ses vues à l'art des fortifications , ou à la Tactique : il regardoit aussi la Marine , les Finances , le Commerce , & en général

ce qui pouvoit augmenter la gloire du Roi & la prospérité de l'Etat, comme des objets auxquels une aussi grande passion que celle qu'il avoit pour être utile ne pouvoit se refuser.

Tel est constamment l'homme de mérite. Des occupations dignes de lui remplissent son loisir : son esprit & son cœur également satisfaits ne quittent qu'avec peine son agréable retraite ; & les douceurs qu'il goûte dans ce genre de vie le fixent pour ainsi dire à ce point. Effectivement quand on est heureux, un desir naturel porte sans cesse vers l'objet de qui dépend le sentiment de la félicité.

Ce n'est donc point un coupable orgueil qui éloigne de la Cour l'homme de mérite. Plus il a de vertu, plus il est fidèlement dévoué à rendre au Souverain & aux divers ordres de l'Etat ce que le devoir & la bienfaisance exigent : mais les qualités supérieures qui en font un grand homme sollicitent l'indulgence en faveur de ce qui lui manque de mérite accidentel. Si l'on ne le trouve pas toujours aussi agréable que les autres courtisans occupés de l'art de plaire, sa vertu uniforme & sans faste, la bonté, la can-

deur, l'honnêteté dont il ne s'écarte point, répandent sur la société une sorte d'agrément qui devient très-sensible dans les occasions où des pensées sérieuses nous rapprochent du vrai, & dans celles où le Philosophe devient plus utile que l'homme simplement agréable. Cette disposition, qui caractérise l'homme de mérite, seroit souvent mal assortie avec l'enjouement & une gaieté vive ; mais elle nous dédommage par une douceur égale, qui néanmoins peut être susceptible de la gaieté pour quelques instants, & comme par surprise : & de cet ensemble naît un air de dignité qui n'appartient qu'à la vertu, & que la naissance, les premières charges de l'Etat, & l'esprit brillant, sont incapables de donner.

D'ailleurs heureusement insensible à l'ambition & à l'intérêt, il trouve dans son indifférence un surcroît de motifs pour s'attacher à la retraite. Le sage se contente de peu : ses plaisirs, amis de la simple nature, peuvent se passer de secours étrangers ; qui ne sont nécessaires que dans les cas où l'art veut l'emporter sur la nature, dont il efface souvent les traits : aussi voit-on fréquemment que l'homme de mérite ne pense pas même

à prévoir le besoin où il peut se trouver d'avoir de l'argent en réserve.

Mortel sans soin , ami sans fard ,
Pensant par goût , vivant sans art ;
Et vivant dans un calme extrême ,
Au gré du temps & du hazard.

M. Carré, avant d'être reçu à l'Académie des Sciences de Paris , enseignoit la Philosophie & les Mathématiques ; & ne demandoit jamais ce qui lui étoit dû pour les peines qu'il avoit prises : en sorte que l'on étoit libre d'en user mal avec lui ; & par dessus cela , on étoit encore sûr du secret.

On voit dans l'histoire du Chevalier Bayard , qu'ayant demandé en plaisantant à un fameux Astrologue s'il pouvoit espérer de devenir riche ; l'Astrologue lui dit qu'il feroit aussi riche d'honneur & de vertu qu'un Général françois pouvoit le souhaiter , mais qu'il n'auroit que peu de richesses du côté de la fortune : „ aussi-bien , ajouta-t-il , ne vous en „ souciez-vous pas. „

C'est ainsi que Platon renonça à toutes les dignités auxquelles la naissance & la supériorité de son mérite lui donnoient droit de prétendre. Possesseur d'un

patrimoine considérable, il le remit entre les mains de ses freres, ne réservant qu'un médiocre domaine à quelque distance de la capitale. Dans la suite, les Princes s'étant fait honneur de devenir ses disciples, & même ses amis, la vertu de ce grand homme ne se laissa point éblouir; & fidele partisan de la simplicité, il se défendit constamment de rien recevoir qui pût altérer sa vertu.

L'on voit combien de si nobles sentimens étoient chers à ce Philosophe, par le soin qu'il prend, dans son *Hippias major*, de nous faire voir de pareils exemples d'un esprit éclairé par la sagesse, & d'un cœur pleinement désintéressé, dans Pittacus, Bias, & un grand nombre d'autres anciens. Anaxagoras négligea de même de conserver son bien; regardant ce soin comme une servitude, & comme un obstacle à l'application, qui demande un esprit absolument libre. Démocrite abandonna aussi à ses proches ce qu'il possédoit; & ne retint qu'autant d'argent qu'il lui en falloit pour aller dans les Indes s'instruire auprès des Brachmanes.

Il n'est pas étonnant que des esprits déjà supérieurs par eux-mêmes, dégagés

ensuite de quantité de soins superflus, réussissent à nous représenter admirablement les traits de la nature même exempts de mélange étranger. L'habitude de penser, & de se proposer ce qu'il y a de plus simple & de plus conforme à la vérité, ajoute souvent aux vastes lumières de ces grands hommes l'ineffimable don de s'attacher au vrai par une espèce de sympathie, & de sentir le faux sans avoir besoin de le discuter comme nous. D'ailleurs la vertu, qu'ils ont pratiquée assidument, devient pour eux en quelque sorte un heureux instinct qui les décide promptement pour le bien, sans attendre même la raison.

De tels hommes sont donc infiniment respectables : & si la vertu les éloigne du tumulte des villes, & des inconvénients de la Cour, cette même vertu les tient toujours sincèrement disposés à servir le Souverain & la patrie dans les occasions où le devoir les appellera. Cincinnatus, actuellement occupé à labourer son champ lorsqu'il reçoit la députation du Sénat romain, consent à laisser sa terre inculte, & à abandonner la vie simple qui lui plaît, pour un an que doit durer son consulat ; & part sans différer. Il exerce

la Magistrature avec une intégrité & une suffisance que Rome admire, & dont elle fouhaite de se continuer l'avantage, en offrant de l'élire pour un second consulat. Pressé par le desir de la retraite, Cincinnatus représente qu'il a fait le devoir d'un bon citoyen, en ne refusant point de supporter une charge publique ; & sollicite instamment pour obtenir sa liberté. Deux ans après il quitte encore sa solitude pour se rendre aux ordres de la République, qui l'a nommé Dictateur : il se met à la tête des troupes, défait les ennemis, entre dans Rome au bout de seize jours en triomphe ; & dépose aussi-tôt la souveraine puissance, qui lui avoit été déferée pour six mois.

Il n'y a qu'une vertu sublime de qui on puisse attendre de tels sacrifices. L'amour pour la retraite, & les devoirs de la société ont un droit égal sur son cœur ; avec cette différence seulement, qu'il se décide toujours pour la vie privée, quand il s'est acquitté de ce qu'il devoit au public.



§ V.

Idée de la maniere dont un homme de mérite se comporte avec les savants & avec les ignorants.

LEs gens de Lettres que l'on recherche le plus, & qui reçoivent plus d'accueil, sont ceux que nous appellons communément beaux esprits : encore préfère-t-on dans la société ceux dont l'esprit est d'un usage plus varié, & d'une application moins décidée & plus étendue.

Le Savant qui n'est que savant méprise l'homme d'esprit qui n'est précisément que cela. L'homme d'esprit regarde presque comme un automate le Savant qui n'a que ce mérite ; il le considère comme ces riches qui ne savent pas faire usage de leurs richesses : pour lui, il présume qu'avec de l'esprit on fait tout, & qu'on peut parler de tout. De là il arrive très-souvent que l'homme d'esprit, qui s'en est tenu à son esprit, dit de grandes absurdités ; & que l'homme borné à savoir beaucoup commet des fautes qui déshonorent ses talents. Il manque donc bien

des choses à l'un & à l'autre pour être dignes du nom d'*homme de mérite*.

La science commence cet homme rare ; & c'est aux réflexions sur le commerce du monde qu'il appartient de l'achever : il doit s'instruire par l'étude des vertus sociales, dont la politesse est l'expression. Le génie le plus élevé, ou celui qui est le plus brillant, font des talents onéreux, nuisibles même, lorsqu'ils ne se rencontrent pas avec un cœur assez généreux, assez disposé à être équitable pour se soumettre à l'observation des égards réciproques qui forment le lien de la société : & comme la vertu est la vérité réduite en pratique, & prise pour règle des mœurs ; les vertus sociales qui font la sûreté & la douceur de la vie civile naissent du sentiment que chacun conçoit de ses propres imperfections, & du besoin qu'il a d'indulgence pour lui-même.

Un homme d'esprit qui a su se remplir des sentiments convenables à l'humanité voit donc les défauts des autres sans humeur, & leurs talents sans envie. Toujours modeste, & prévenu que l'imperfection est inséparablement attachée à l'esprit humain, il s'occupe à éviter ce qu'il apperçoit de répréhensible, & à s'ap-

propre les qualités qui complètent le mérite.

En effet celui qui possède des talents supérieurs est comptable à la société de plus d'égards que l'on n'en exige de ceux qui ont des qualités médiocres. Doué d'un esprit orné de connoissances vastes & sublimes, l'on s'attend à trouver en lui des sentiments pleins d'élévation & de délicatesse. Sans avoir l'ambition de briller, il doit savoir faire à propos usage de son esprit pour l'utilité & la satisfaction de ses concitoyens : & la noblesse qui est essentielle au caractère de l'homme de mérite l'élève fortement au dessus de cette bassesse qui craint de voir paroître au grand jour le mérite des autres : au contraire, intimement persuadé que l'homme est toujours dans le cas de l'imperfection, & que l'éloge est une récompense justement due à tout ce qui approche de l'excellence, il s'instruit volontiers par le commerce de ses semblables, & applaudit avec plaisir à leur mérite.

M. de Fontenelle nous a conservé un bel exemple de cette noble délicatesse, dans M. du Quêne, Savant illustre par ses travaux pour la perfection de la Ma-

rine. Ce grand homme trouva dans le jeune M. Renau un concurrent digne d'être son égal ; & dans la discussion de deux projets qu'ils proposèrent selon des vues différentes , M. du Quêne eut la générosité de dire lui-même au Roi que la méthode de M. Renau devoit avoir la préférence. Il est bien plus honorable de se juger ainsi , & de convenir de sa foiblesse , que d'y être forcé par le jugement des autres. Souvenons-nous de cette maxime si connue : *Après la bravoure , il n'y a rien de plus brave que l'aveu de la poltronnerie.* Un grand Prince , qui rendoit succintement compte de ses glorieux exploits , dit sans détour que les troupes à la tête desquelles il étoit furent dans la nécessité de prendre la fuite. Un aveu humiliant fait toujours honneur , parce qu'il n'y a qu'une grande ame capable de s'en acquitter.

Pourquoi , après tout , cette franchise , que l'on met au rang des vertus , a-t-elle si souvent quelque chose de contraint ? Ne voyons-nous pas à chaque instant , pour ainsi dire , combien nos connoissances sont bornées à tous égards ; & que la seule manière dont l'homme puisse être parfait , est de laisser en soi très-peu de

défauts, & d'y réunir le plus de grandes qualités qu'il est possible?

Aussi n'éprouve-t-on point dans la conversation de l'homme de mérite les désagréments de ce ton impérieux, de ce faste insultant dont l'ignorance seule se pare : mais prévenu qu'il doit se proportionner à tous les esprits, il s'applique à donner à ses pensées un air simple & facile ; & il est d'autant moins dédaigneux pour les ignorants même, qu'il fait pleinement que , malgré l'étendue & la supériorité de ses connoissances, il leur ressemble encore à bien des égards. C'est ce qu'exprimoit énergiquement la devise adoptée par le savant Daniel Heinsius : *Quantum est quod nescimus !*

Ne craignez point d'irriter un habile homme en lui indiquant ses défauts , dit le célèbre Pope. Ceux qui méritent nos éloges souffrent plus volontiers que les autres qu'on leur fasse appercevoir qu'ils se méprennent. Ils demandent conseil, & sont prêts à suivre toute lumière étrangère qui sera assez pure & assez solide pour les conduire sûrement au vrai & au bien, où ils ne dirigent leurs pas qu'avec quelque défiance de leurs propres lumières.

Quelle grandeur , quelle noble vertu dans Henri IV , lorsqu'après avoir pacifié les troubles de son royaume , il convoque une assemblée de personnes choisies dans les trois ordres de l'Etat , afin d'examiner les moyens les plus propres à travailler efficacement au bonheur du peuple ! „ Sauvons la France , ” leur dit ce Prince dont la valeur & les témoignages réitérés d'une bonté paternelle avoient affermi la couronne. „ Participez à cette fête , conde gloire avec moi , comme vous avez fait à la première.” Il avoit dit auparavant que les peines qu'il avoit prises pour arracher la France à sa perte avoient été puissamment aidées des prières & des conseils de ceux qui ne font point profession des armes , & par la bravoure & la générosité de la Noblesse. * „ Je ne vous ai point appelés , continue-t-il ; comme faisoient mes prédécesseurs , pour vous faire approuver mes volontés ; je vous ai fait assembler pour recevoir vos conseils , pour les croire , pour les suivre , bref pour me mettre en tutelle entre vos mains : envie qui ne

* Ce discours du Roi est copié de la Chronologie novenaire , t. 3. page 629. rapporté dans le 5me. volume de M. d'Artigny.

„ prend

„ prend guere aux Rois , aux barbes
„ grises , aux victorieux ; mais la violente
„ amour que je porte à mes sujets , l'ex-
„ trême desir que j'ai d'ajouter au titre
„ de Roi deux autres beaux titres , de
„ libérateur , & de restaurateur de cet
„ Etat , me font trouver tout aisé & rai-
„ sonnable.”

Procédé sublime , qui ne peut jamais être que l'effet d'une rare vigueur de l'ame , & de certain calme respectable qui y regne. Ce héros sentoit la difficulté des conjonctures , & l'importance de choisir un parti qui prévînt les dangereuses suites d'une fermentation , qu'on ne peut pas toujours se flatter de supprimer par les premiers efforts. Et comme la vertu lui dictoit qu'un grand Roi n'a point à rougir de convenir qu'il n'est pas infallible , & qu'il peut être abusé par de plaussibles conjectures ; cette même vertu lui donnoit l'assurance de partager , pour ainsi dire , en cette occasion , avec d'illustres sujets ce qu'il y a de plus réel dans l'autorité royale , persuadé qu'il sauroit certainement faire descendre de ce rang sublime quiconque oseroit s'en prévaloir. Un excellent homme a assez de lumieres pour connoître jusqu'où vont

D

ses forces; & il est assez sage pour rien entreprendre au delà.

En demandant conseil, il profite des lumieres des autres, & leur communique les siennes : & si le commun des Savants n'aime pas tant en ce genre à recevoir qu'à donner, il est réservé à l'homme de mérite de sentir qu'il est plus difficile de donner comme il faut, que de recevoir. Il est vrai que se soumettre à un avis étranger, c'est faire le personnage d'inférieur : mais l'homme qui réunit les nobles sentiments avec le bon esprit, a l'attention de ne point faire sentir sa supériorité; il propose ses vues avec une modestie qui donne à l'auditeur comme l'avantage de discuter & de juger, & qui produit presque en leur faveur l'effet d'une nouvelle preuve.

M. de Fontenelle, dont j'emprunte souvent les pensées, même les expressions, fait observer que M. Cassini étoit plein de cette candeur aimable, & de cette noble simplicité „ que l'on aime tant dans „ les grands hommes, & qui cependant, „ dit-il, y sont plus communes que chez „ les autres.” Puis exposant la sage conduite de ce Savant à l'égard des Académiciens ses confreres, l'auteur de son

Éloge nous retrace l'idée d'un homme qui est assez riche de son propre fonds pour hazarder généreusement quelques succès, & capable de sacrifier son intérêt particulier à l'avantage de ses amis. „ M. „ Cassini communiquoit sans peine, ses découvertes & ses vues, au hazard de se les voir enlever ; & desiroit plus qu'elles servissent au progrès de la Science qu'à sa propre gloire : il faisoit part de ses connoissances , non pour les étaler en homme vain , mais pour les communiquer en bon citoyen qui desiré d'être utile.

C'est pourquoi l'homme de mérite ne s'offense pas quand d'autres avis l'emportent sur le sien. Lorsque Gassendi, sollicité par le P. Merfenne, publia ses doutes sur les méditations de Descartes, il finit en disant à son illustre adversaire : „ Vous „ ne devez pas être surpris que quelqu'un „ pense autrement que vous ; je vous conseille même de ne point vous en embarrasser. Quand je trouve un mets à mon goût , & qu'il ne plait pas aux autres , je n'ai garde d'exiger qu'il leur plaise comme à moi : ainsi lorsqu'une opinion qui flatte mon esprit est délaignée par les autres , je suis bien

„ éloigné de la défendre comme la plus
 „ vraie. Je suis persuadé que nous vou-
 „ lons tous abonder en notre sens , &
 „ qu'il ne seroit pas moins injuste de
 „ vouloir obliger chacun à suivre mon
 „ avis, que d'exiger que le goût de tout
 „ l'univers se conforme au mien.”

Dans tout ce que ce Savant poli écrivit
 contre Descartes, il soutint toujours ce
 caractère de modération, & d'homme de
 mérite qui fait que notre condition ne
 nous permet d'arriver à rien de raison-
 nable sur quelque matière que ce soit,
 qu'après nous être long-temps égarés, &
 avoir passé par divers degrés qui tiennent
 beaucoup plus de la foiblesse & de l'er-
 reur, que de la vérité.

Aussi les vrais Savants sont-ils disposés
 à l'indulgence. Nous en avons un exemple
 illustre dans la personne du digne Pape
 qui est aujourd'hui le chef de l'Eglise
 romaine. Le fameux M. Muratori, allar-
 mé de quelques observations qui tendoient
 à rendre suspectes ses lumières, écrivit
 au Pape, qui, pour le tranquilliser, lui
 répondit „ qu'il avoit pour maxime que
 „ l'on doit être fort réservé lorsqu'il s'agit
 „ de condamner les ouvrages des grands
 „ hommes, quand même on y trouveroit

„ certaines choses qui mériteroient la cen-
 „ sure si elles étoient avancées par des
 „ Auteurs moins distingués ; & que , joint
 „ à son estime particuliere pour M. Mu-
 „ ratori , il étoit persuadé que l'on doit
 „ éviter de chagriner un homme qui mé-
 „ rite de la considération , quand on n'a
 „ point d'autre prétexte que de penser
 „ autrement que lui sur des objets qui ne
 „ sont ni de dogme ni de discipline.”
 C'est ce que rapporte M. d'Artigny ,
 tome 6 , pages 7 & 8.

Je termine ce caractère de l'homme
 de mérite par les traits dont M. de Fon-
 tenelle dépeint le célèbre M. Tschirnaus.
 „ Eloigné de toute ostentation , il faisoit
 „ du bien à ses ennemis avec chaleur , &
 „ sans qu'ils le fussent ; ce qu'à peine le
 „ Christianisme ose exiger. Il n'étoit point
 „ Philosophe par des connoissances rares ,
 „ & homme vulgaire par ses passions &
 „ par ses foiblesses ; la vraie Philosophie
 „ avoit pénétré jusqu'à son cœur , & y
 „ avoit établi cette délicieuse tranquillité ,
 „ qui est le plus grand bien , & le moins
 „ recherché de tous les biens.

§ VI.

*Les Princes & grands Seigneurs hâtent
les progrès des Sciences en les cultivant
eux-mêmes.*

C E qui contribue beaucoup à occasionner de rapides progrès dans les Sciences, est de les voir cultivées par les personnes d'un rang sublime. On se flatte de s'élever, pour ainsi dire, jusqu'aux grands, en excellant dans les mêmes choses qu'ils estiment assez pour s'y livrer avec goût ; & l'expérience démontre que cette présomption n'est pas toujours sans fondement.

En effet la ressemblance de goût & de talents décide pour former des liaisons qui n'ont point d'autre nœud, & auxquelles on n'auroit vraisemblablement pas dû s'attendre sans le rapport de ces circonstances. L'habitude de se voir fréquemment avec quelque satisfaction fait naître l'intimité, l'amitié même quelquefois entre des personnes de conditions très-disproportionnées. Un Seigneur ne croit pas qu'il soit moins digne de lui de rendre

une forte d'hommage à l'esprit , qu'à la beauté : & si la qualité d'homme de Lettres ne donne pas précisément un état , elle en tient souvent lieu à ceux qui n'en ont point d'autre. Le rang que ce titre leur accorde les fait jouir de bien des distinctions que n'obtiendroient pas toujours des personnes d'un état plus relevé que n'est celui que ces Savants ont reçu de la naissance.

L'espece de familiarité qui accompagne l'accueil dont un Prince veut bien favoriser les gens de Lettres , inspire à tous le desir d'y parvenir : chacun s'efforce de mériter ces distinctions. Les bons esprits , qui ont besoin d'être excités comme les autres , percent seuls la foule , & , comme des aigles , s'envolent vers le trône , où le sentiment de leur supériorité les porte avec force , & où leurs talents reçoivent le prix dont ils sont dignes.

Charles-magne , cultivant les Sciences par lui-même , & attirant les Savants à sa Cour , rendit son regne florissant ; & mit les études à un point d'émulation dont l'idée s'étoit entièrement perdue pendant les derniers siècles qui précéderent son regne. Après la mort de ce Prince , les Lettres retomberent par de

grés dans leur ancienne langueur ; quoique le Roi Jean, qui avoit du goût pour les livres & pour l'étude, eût fait quelques efforts pour les ranimer. Charles V, qui étoit savant par rapport à son siècle, commença plus heureusement l'entreprise de ressusciter les Sciences. Louis XI, Charles VIII, & Louis XII, lui succédèrent à cet égard.

François I se chargea enfin du glorieux travail de vaincre ce qui restoit de difficultés, & de rétablir les Sciences dans la splendeur qui leur convient. Le titre d'homme de Lettres suffisoit pour devenir favori de ce Prince, & avoir part à ses bienfaits. Les personnes de la Cour suivirent son exemple ; les Dames comme les plus grands Seigneurs : tous regardèrent comme une distinction honorable l'ardeur à protéger les Savants, se les attacher, & prendre leurs leçons. La capitale, la France entière, changerent de face ; & les Belles - Lettres ayant ainsi reçu une existence assez étendue pour pouvoir se soutenir, ont toujours fait de nouveaux progrès sous les regnes suivans. Au milieu même des éclipses que les troubles intérieurs du royaume leur firent subir de temps en temps, elles laissè-

rent constamment appercevoir une lueur qui annonçoit que le feu qui les avoit ranimées n'étoit pas éteint. Henri le grand, qui appaisa enfin le tumulte, donna aussi des marques d'une attention particuliere pour faire refleurir les Sciences. M. de Thou, Jean Gosselin, Isaac Casaubon, ce qu'il y eut de plus savants Jésuites, & d'autres, furent appelés à la Cour, & jugés dignes de la confiance de ce Prince.

Le Cardinal de Richelieu, génie sublime, rempli de vastes desseins, & de grandes vues pour la gloire de la France, avoit donné des preuves d'un savoir distingué avant d'arriver au poste éminent qu'il fit servir à illustrer le regne de Louis XIII. Occupé des moyens d'affoiblir la maison d'Autriche, & d'augmenter la puissance de la maison de Bourbon; ayant à rétablir les Finances, former des corps de troupes aguerries & disciplinées, mettre la Marine en état, faire rendre à l'autorité royale plus de respect qu'on n'en témoignoit alors, abattre les forces de divers ennemis redoutables qui subsistoient au milieu de la France; ce grand homme ne perdit point de vue les Sciences & les Belles-Lettres. Ses attentions pour les Sa-

vants, les récompenses qu'il distribua, la distinction dont il honora les personnes studieuses, les moments de loisir qu'il savoit prendre pour s'associer quelquefois lui-même à leurs occupations, furent autant de degrés d'une chaleur vivifiante qui accéléra les progrès. L'éloquence, la critique, la poésie, l'étude de notre langue, le bon goût, la musique, prirent une nouvelle forme sous les auspices de l'illustre Cardinal; & pour en prévenir l'affoiblissement, il forma l'Académie françoise, dont il se déclara protecteur. Les Savants y occupoient un rang absolument égal: les charges honorables, la haute naissance, n'y étoient point préférées au mérite personnel, qui devoit faire la distinction unique de ce respectable corps.

Sous le regne de Louis XIV l'Académie devint de plus en plus florissante, & eut l'avantage de voir ses assemblées honorées assidument par des Seigneurs, qui entretenant le commerce des Sciences avec la Cour, contribuerent à perfectionner le goût & les études des Académiciens, leur inspirer une délicatesse dont l'usage des livres sérieux n'éloigne toujours que trop, faire connoître les Savants qui mé-

étroient la protection & la faveur ; enfin à mettre le fceau à la gloire de l'Académie, & à la perpétuité de son existence. Le Duc de St. Aignan, l'un de ses illustres membres , connoissoit parfaitement les regles de la poésie ; il les mettoit en pratique avec un talent supérieur : & tous les Poëtes de son temps éprouverent sa générosité.

Ce fut ainsi que les Lords Roscommond, Dorset, & autres, en se rendant égaux aux meilleurs Poëtes anciens, communiquèrent à leurs contemporains le zèle d'en devenir les imitateurs ; & qu'ils occasionerent les progrès rapides & toujours soutenus que nous admirons dans la poésie angloise. Jacques I Roi d'Angleterre, Théologien, Controversiste, Jurisconsulte ; & Henri VIII, qui voulut avoir la gloire d'écrire contre Luther , animèrent les esprits : & leurs regnes firent paroître nombre de génies capables de s'appliquer aux Sciences dont ces Princes avoient fait une étude assidue.

La science du manege , & les exercices de cavalerie, de même que l'art de former le cheval , & de le conserver, ont été principalement cultivés par les Anglois , depuis que le Duc de Newcastle

eut composé sur cette matiere un ouvrage célèbre , qui servira toujours à faire distinguer l'illustre Auteur d'avec les autres Seigneurs du même nom.

Enfin les deux nations , devenues émules pour les Sciences , tâcherent de se surpasser mutuellement. Les Princes seconderent de si heureuses dispositions : l'on vit les Savants honorés , distingués par des bienfaits , reçus avec plaisir à la Cour , accueillis des grands , & respectés du peuple. La pompe funebre du Chevalier Newton , & celle de la Demoiselle Oldfields celebre Actrice , furent conduites au lieu destiné à la sépulture des Rois & des plus grands personnages d'Angleterre par une nombreuse assemblée de courtisans , & du Parlement , qui représente le corps de la nation : de même qu'en 1586 , lorsqu'on célébra à Paris le service pour le Poëte Ronfard , le Roi Henri III y avoit envoyé ses Musiciens ; & que la mémoire de cet homme célèbre fut honorée par le concours des Princes , des Cardinaux , des Evêques , & des principaux membres du Parlement , qui assisterent à cette cérémonie.

M. l'Abbé Bignon , feu M. le Chan-

telier , M. le Duc de Chaulnes , MM. les Comtes de Maurepas & d'Argenson , & nombre d'autres Seigneurs , persuadés qu'ils ajoutoient quelque chose à leur propre gloire en prenant part aux études des plus illustres Académies du royaume , ont soutenu jusqu'à ce jour & augmenté le progrès des Sciences , & les ont enrichies du fond de lumieres dont ils étoient abondamment pourvus. Leur exemple a aussi appris au public que l'étude , dirigée par le bon goût & par l'esprit de la politesse , éclairée par le flambeau des connoissances utiles , & dégagée d'une foule d'observations frivoles & minutieuses , ne tient en rien au méprisable pédantisme ; & que tout vrai Savant qui réunit en sa personne les talents de l'esprit , & les qualités du cœur , est digne d'être généralement estimé & considéré.





§ VII.

BEL EMPLOI DES RICHESSES.

LORSQUE Tacite témoignoit douter si l'or & l'argent étoient une faveur des Dieux, ou un effet de leur colere, il avoit sans doute en vue l'abus qu'en font les avarés, plutôt que la générosité avec laquelle les riches dépensent ces précieux métaux.

Quel bonheur pour les Lettres & pour les Savants, que Sheldon, Archevêque de Cantorbéry sous Charles II, ait eu plus de 60000 livres sterling à dépenser en leur faveur! (On en compte 66: cette somme totale revient à environ 1320000 livres tournois.)

Une femme devoit 15 écus à un Bourgeois de Rome, qui la pressoit vivement de les lui rendre; & la voyant dans l'impossibilité de le satisfaire, il lui dit qu'elle devoit se résoudre à aller en prison, ou

à lui remettre sa fille entre les mains pour le prix de la dette ; & qu'il lui accorderoit huit jours pour tout délai. La fille étoit jeune & belle ; & en habile usurier , il profitoit de la circonstance pour l'avoir à vil prix. La huitaine près d'expirer , la mere , toujours indigente , va chez un Cardinal allemand connu pour être le pere des pauvres , & qui n'est mort que depuis peu d'années : elle lui expose sa situation , & la scélérate loi qu'on lui avoit signifiée. Le Cardinal lui donne à l'instant un billet pour toucher 60 écus sur son Trésorier. Elle , qui ne savoit point lire , refusa de les recevoir , soutenant qu'il y avoit de l'erreur de la part du Prélat , & qu'il ne lui en falloit que 15. Revenant donc le trouver à ce sujet , le Cardinal admira sa probité , & lui dit : „ Vous avez „ raison ; je me suis mépris : au lieu de „ 60 écus , je devois en mettre 500. Allez „ recevoir cette dernière somme ; elle servira à marier votre fille.

Voilà un bel usage des richesses , & un grand désintéressement de la part de la femme , comme dans son bienfaiteur. Tous deux connoissoient le prix des richesses ; l'un , par le bien qu'elles le mettoient en état de faire ; l'autre , par la connoissance

ffiance de ce qu'elle eût fait avec une modique somme : mais leurs cœurs étoient assez généreux pour traiter ces mêmes richesses avec indifférence. Que pareille chose fût arrivée chez les anciens Romains ; Tite-Live , Florus , Suetone , Valere - Maxime , auroient uni leurs voix pour la publier : & peut-être qu'aucun Historien moderne ne parlera jamais de celle-ci.

On a eu soin en effet de transmettre à la postérité le souvenir de la générosité louable avec laquelle les Sénateurs de Rome se taxerent seuls dans un temps de disette ; & déchargèrent le menu peuple de tout impôt , disant que les pauvres payoient un tribut assez considérable en nourrissant leurs enfants pour la République. Dans un autre temps , je vois Crassus qui consacre à Hercule la dîme de ses biens , donne un repas à tout le peuple de Rome , & fait distribuer à chaque citoyen autant de bled qu'il peut en consommer en trois mois. Ici c'est Marius qui donne à chacun de ses Soldats un terrain de quatorze arpents : portion qu'il regardoit comme suffisante pour les nourrir toujours. Là Pompée donne à chaque Fantassin de son armée la valeur de 750 liv. de notre

E

monnoie, & fait distribuer aux Centurions & aux Cavaliers différentes sommes à proportion ; enforte que la somme totale équivaloit à nos 48000000. Lucullus distribue la valeur de 425 liv. à chaque Soldat en un jour de triomphe, donne un repas à tout le peuple, fait dresser des tables & des buffets dans les rues ; & l'on y distribue par son ordre plus de cent mille barrils de vin grec, chacun contenant environ 39 pintes, mesure de Paris.

Mettons à côté de ces dépenses, qui nous étonnent, des faits dont le souvenir est encore récent parmi nous ; & qui, sans avoir tout l'éclat & le faste de ceux que je viens d'extraire de l'histoire des Romains, sont peut-être plus grands encore, par l'espèce d'obscurité dans laquelle la vertu de leurs auteurs souhaitoit de les ensevelir. M. d'Argenson, si célèbre dans le temps de la Régence, accommoda plus d'une fois, à ses propres dépens, des procès considérables. Dans un renouvellement de bail, ce Magistrat refusa 100000 écus qui lui étoient dus par usage établi ; & les fit porter au trésor royal, pour payer les pensions les plus pressées des Officiers de guerre. Souvent il épargna des événements désagréables à des gens qui n'en

avoient rien : & jamais le récit du service n'alloit mendier de la reconnaissance.

Un autre grand homme, M. de Vauban, fit souvent tenir des sommes considérables à des Officiers qui en avoient besoin : & quand on venoit à le savoir, il disoit modestement qu'il prétendoit leur restituer ce qu'il recevoit de trop des bienfaits du Roi. Il en fut comblé durant toute sa vie, & eut la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune médiocre. C'est que les âmes véritablement grandes, trouvant un plaisir flatteur à rendre quelqu'un heureux, ne se permettent la possession des richesses que pour les employer à ce noble usage. (Ces deux traits sont copiés de leurs éloges faits par M. de Fontenelle.)

Saladin, autrefois si redoutable aux Chrétiens, faisoit de si abondantes largesses, qu'à la mort de ce Sultan, il ne restoit dans sa maison que 47 piéces d'argent & une petite piéce d'or. Il avoit peu à peu distribué tous ses biens : de sorte qu'il ne se trouvoit plus avoir en propre ni champ, ni maison, ni jardin; en un mot aucun fonds dont il pût disposer.

Epaminondas, célèbre Général thébain, s'étoit accoutumé de bonne heure à n'estimer entre les talents, que ceux qui peuvent rendre les hommes plus heureux, & diminuer les maux qui sont inséparables de notre condition : & plein de mépris pour les richesses, il ne connut jamais la passion de thésauriser. Il donna tout ce qu'il possédoit ; & le trésor public fut obligé à faire les frais de la pompe funebre de ce grand homme.

De tels exemples sont extrêmement rares, & il n'y a toujours eu que fort peu de citoyens assez zélés pour pousser la vertu jusqu'à un si haut point.

Je dois encore rapporter ici l'action généreuse de Hugues III Evêque de Nevers, qui se dépouilla de tous ses biens par un seul acte. Ce Prélat faisant son entrée dans la ville en 1508, fit lire son testament, par lequel il donnoit en forme de douaire la moitié de son bien à l'Eglise de Nevers, qu'il regardoit comme son épouse ; & disposoit en même temps de l'autre moitié en faveur des veuves, des pauvres, & de quelques couvents du Diocèse. On donne doublement, lorsqu'on se hâte ainsi de donner : & il faut avoir l'ame extrêmement noble, pour se dépouiller

sans se rien réserver. Aussi jouit-on alors de la satisfaction de faire tout le bien que l'on veut selon son pouvoir : au lieu qu'on s'en voit privé quelquefois, quand on diffère trop à donner libéralement.

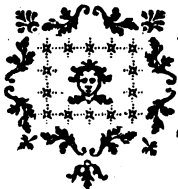
L'illustre M. Fagon prit une autre route, mais également digne d'une grande âme, & qui le mettoit dans le cas de donner beaucoup. Devenu premier Médecin du Roi, il diminua considérablement les revenus que cette charge devoit lui procurer : c'est ce qu'il fit, non seulement en refusant de recevoir ce que les autres Médecins de la Cour étoient dans l'usage de payer pour leur serment, mais encore en ne voulant point entendre parler des tributs établis sur les nominations aux chaires royales, & sur les Intendances des eaux minérales. Le Roi, en faisant la maison de M. le Duc de Berry, donna à M. Fagon la charge de premier Médecin de ce Prince, pour la vendre à qui il voudroit. Son désintéressement ne se démentit pas : il dit qu'une telle place ne devoit point être vénale ; & la fit tomber à M. de la Carliere, comme au plus digne.

En lisant ceci, il semble que l'on voie renaître le désintéressement de Quintius

Cincinnatus , ce Romain constamment attaché à une vie simple & dégagée de l'embarras des richesses. Créé Dictateur, il se démit de l'autorité souveraine au bout de 16 jours , quoiqu'on la lui eût déferée pour six mois : mais ayant réussi dans ce court intervalle à remplir l'objet pour lequel on l'avoit mis à la tête des troupes de la République , il crut devoir remettre entre les mains du peuple une dignité dont la jouissance sans exercice lui paroissoit indigne de sa vertu. Le Sénat offrit à ce grand homme autant de terres qu'il lui plairoit dans les pays qu'il venoit de conquérir ; & d'y joindre le don des esclaves & du bétail qu'il conviendrait pour les faire valoir. Le généreux Quintius , qui venoit d'être le libérateur de Rome , & le vainqueur des Eques , refusa constamment toutes ces offres , & en général tous les autres présents que l'on vouloit qu'il acceptât au nom du peuple à titre de reconnoissance : toujours le même , il ne voulut rien ajouter à la médiocrité de sa fortune. Ce qu'il avoit acquis étoit pour la patrie : il n'avoit fait que le devoir d'un bon citoyen , en lui sacrifiant ses propres intérêts ; & il croyoit ne mériter aucune récompense. Content

Au peu de terrain qui suffisoit à la subsistance de sa famille, il n'auroit jamais pensé à en aller chercher de nouveau chez les ennemis ; & il se retiroit dans sa simple cabane, pleinement satisfait d'avoir contribué au repos, à l'agrandissement, & au bonheur général de ses concitoyens.

C'est distribuer les richesses, que de n'en point vouloir pour soi, & les laisser entre les mains de ceux dont on seroit en droit de les recevoir. On les répand aussi réellement dans le public par cette voie, que si on les tiroit de son coffre : mais on abandonne seulement ce soin à d'autres. La vertu, toujours ingénieuse, fait divers moyens de se manifester : & le terme & le résultat de ses actions, est de s'oublier elle-même, pour contribuer au bien public.



S VIII.

L'Etat trouve un avantage réel dans la grande dépense qu'il convient que fassent les riches,

DEsmairets accusoit publiquement M. Despreaux d'avoir pillé sur Juvenal & Horace les richesses dont ses satyres sont parées. Un galant homme lui dit : " Qu'importe ? Avouez au moins que
» ces larcins ressemblent à ceux de quel-
» ques partisans : ils lui servent à faire
» une belle dépense ; & tout le monde
» en profite.

C'est aussi ce qu'on pouvoit alléguer au sujet de l'Edile Scaurus qui fit construire à si grands frais un théâtre dont le peuple romain ne devoit jouir que durant un mois. La scène consistoit en une grande façade à trois étages ; le premier de marbre , le second de verre , (ce que l'on seroit presque tenté de regarder comme impraticable) le troisieme de bois doré. Cette face du bâtiment étoit ornée de 360 colonnes d'un beau marbre , dont celles d'en bas avoient 38 pieds de haut ;

les intervalles des colonnes occupés par trois mille statues de bronze , & par une multitude infinie de tableaux précieux. La partie de l'édifice destinée au spectacle pouvoit contenir quatre-vingt mille personnes. Enfin Scaurus acheta pour cette fête une si prodigieuse quantité de tapisseries , & d'ornements de toute espèce , que ce qu'il en retira ayant été porté dans sa maison de Tusculum , & cette maison étant brûlée au bout de quelque temps , on évalua la perte qu'il fit à douze millions cinq cens mille livres. Il est vrai que les sommes qu'il employa à une telle magnificence venoient originairement des citoyens pros crits par Sylla , de qui la mere de Scaurus avoit reçu une partie de leurs dépouilles : mais ces biens rendus à l'Etat réparoient en quelque sorte le mal & l'injustice. Tant de mains occupées à travailler & à fournir les riches effets qui entrèrent dans ce théâtre , furent autant de ministres préposés par l'équité pour répandre avec usure dans le sein du public les sommes que la tyrannie & l'usurpation lui avoient enlevées.

D'ailleurs l'histoire nous fait observer que de grands politiques ont mis ces dé-

penses extraordinaires entre les phénomènes de leur illustre administration ; & qu'ils les ont regardées comme de puissants ressorts qui attirent infailliblement une circulation abondante dans les membres de l'Etat. Et nous pouvons augurer que ce fut un des motifs qui décidèrent le magnifique Cardinal de Richelieu pour établir à Paris ce spectacle unique qui a toujours fait l'admiration des étrangers , de ceux même qui semblent porter le plus d'envie à nos succès en ce genre. Il falloit être aussi grand homme que l'étoit ce Ministre , pour savoir préparer à la France l'immense produit d'un divertissement public , dont la première représentation , destinée à la tragicomédie de Mirame , coûta neuf cens mille livres : somme considérable pour les circonstances du temps , mais qui devoit occasionner un grand bien dans le peuple , & un profit réel pour le Roi.

Alexandre dépense dix-huit millions pour les funérailles d'Ephestion son favori. Tamerlan , après la conquête de la Russie , voulant donner une fête superbe , on trace un camp dans une plaine aux environs de Samarcande ; l'enceinte de plus d'une lieue est tapissée de

brocards à fleurs d'or & d'argent ; & on y bâtit pour le Prince un palais tout brillant d'or & de pierreries. De telles magnificences conviennent à ceux qui possèdent de grandes richesses : leur conduire en cela est conforme à la raison ; j'ose même dire , à leur devoir.

Il est digne de l'opulence des Orientaux , que les tentes dont ils se servent en voyage imitent les palais par leur étendue , & par les précieuses étoffes qui en forment l'intérieur. Et si l'on croit devoir appeler luxe la pratique des grands qui , marchant à la suite du Vizir , sont toujours devancés par double équipage , dont celui qui précède arrive assez tôt à chaque lieu de campement pour que la nouvelle tente soit disposée le soir avec autant d'ordre & de magnificence que l'étoit celle que l'on a quittée le matin ; ce faste majestueux occupe nombre d'Officiers , & fait fleurir les différentes manufactures.

Nous ne devons pas porter un jugement moins avantageux , je ne dis pas de tout le superbe édifice de St. Pierre de Rome , mais d'une seule de ses parties ; la merveilleuse mosaïque des peintures qui contribuent à l'embellir. Peut-être

que l'on regarderoit comme une dépense superflue, frivole même, cet assemblage d'un prodigieux nombre de morceaux de verre, de cuivre, & de plomb coloriés, appliqués sur un mastic ; & dont la surface ensuite, polie par un long travail, forme un tableau qui ne peut être altéré par les injures du temps. Mais indépendamment de l'avantage général qui résulte toujours d'une occupation dont les différentes branches s'étendent beaucoup dans le public, l'on doit aussi considérer que, ce temple étant destiné à subsister durant une longue suite de siècles, il n'étoit pas possible de choisir un genre de peinture mieux proportionné à cette intention ; puisque nul autre ne pourroit se soutenir dans un si vaste édifice, où l'épaisseur des murs, la grande quantité de marbre, la colline dominante, entretiennent une fraîcheur qui est nuisible pour la fresque, la peinture sur toile, &c.

Soyons donc assez équitables pour convenir des bons effets que produit la grande dépense. Je suppose toujours que ce sont des richesses réelles qui sortent habituellement des coffres pour circuler dans le public : alors plus on en distribue,

plus on mérite d'être estimé comme citoyen utile. Laissons l'injuste censure au vulgaire, dont l'ame n'est capable que de ramper autour d'un certain espace étroit & ténébreux ; abandonnée à des sentiments ignobles, peu conformes à la raison, presque toujours amis de l'erreur ; & dès-là continuellement enclins à blâmer tout ce qui appartient à une sphere plus élevée.

Combien n'entendrait-on pas de plaintes, d'autant plus chagrinantes qu'elles feroient couvertes des apparences de la piété, si quelqu'un prétendoit aujourd'hui suivre les traces de Cassiodore, ce grand homme, célèbre par ses talents, sa science, & sa vertu ; & qui, détaché de la Cour par l'exemple des malheurs de son ami Boèce, résolut de faire un séjour délicieux du monastere de Viviers où il se retira ? Y dépenser beaucoup, en formant des jardins supérieurs en beauté à tous ceux de son siecle ; les orner à grands frais par de vastes réservoirs d'eau, où les Religieux alloient prendre le plaisir de la pêche ; laisser à ces mêmes Religieux la liberté de faire des courses propres à exercer le corps, & le maintenir dans une santé vigoureuse, sans que la

charité soit blessée par l'espece d'émulation qui anime cet exercice ; leur permettre même quelquefois la chasse ; c'étoit aux yeux de Cassiodore un légitime emploi de ses richesses , une conduite pleine d'humanité & d'innocence. La sagesse qui régloit ses actions n'accor-
doit au reste ces délasséments que dans les intervalles d'un travail assidu , soit à l'Agriculture , soit à l'étude. C'est aux soins de cet homme illustre que nous sommes redevables de posséder aujourd'hui presque tous les meilleurs ouvrages de l'antiquité : preuve de son bon goût , & de l'occupation qu'il entretenoit habituellement dans son monastere. Nous voyons dans les copies qu'il fit faire, des Ecrivains profanes comme des ecclésiastiques , une orthographe correcte , une attention à assembler solidement les cahiers , tenir les livres bien couverts , & ornés avec une sorte de richesse qui annonce le goût des Arts & de la propreté : précautions d'ailleurs prudemment imaginées pour prévenir la perte de ces morceaux rares & précieux , & faire naître l'inclination de les garder avec soin. Quoique nullement Théologien , j'ose présu-
mer qu'il ne seroit pas impossible

d'être vertueux en mettant plusieurs monasteres sur le même pied que celui du grand Cassiodore. Et si c'est à la sage distribution du travail , & de plaisirs convenables à d'honnêtes gens , qu'est dû l'avantage de la vie très-longue , que l'on a remarqué être plus commun dans son monastere qu'ailleurs ; c'est un motif suffisant pour saisir le moyen de prolonger les jours de personnes vertueuses , dont la plupart ont quelque occupation qui les rend utiles à la société.

S'il m'est permis de hasarder une autre conjecture , je dirai aussi qu'il y a des gens qui se laissent trop aller à la maligne satisfaction de condamner la dépense considérable qui se fait journellement dans quelques Abbayes. Je ne crains point de dire que c'est à cette même dépense qu'est originaiement due une partie de la force du royaume. Plusieurs de nos villes ne reconnoissent l'Eglise ou les monasteres pour leurs Seigneurs temporels , que parce que le terrain fut autrefois peuplé d'artisans que les Religieux occupoient , & qu'ils faisoient subsister. D'abord simples villages , ces habitations devenues plus nombreuses , formerent des bourgades , puis

des villes assez considérables pour tenir un rang distingué entre les places importantes , en état de se bien défendre contre l'ennemi , de tenir sur pied des troupes aguerries , d'avoir enfin une monnoie particuliere. Peut-être qu'il seroit aisé de prouver que , plusieurs Ecclésiastiques qui sont aujourd'hui Seigneurs , ont succédé à des maisons régulières que l'on a ensuite sécularisées. Les biens monastiques ayant diminué considérablement , nous continuons cependant à être témoins que les plus célèbres Abbayes font habituellement subsister plusieurs villages qui les environnent ; & que , sans le secours de leurs travaux , le payfan de ces cantons seroit extrêmement misérable , les villages moins peuplés , & par conséquent peu propres à fournir des contributions de deniers & d'hommes. En un mot ces maisons font l'aumône , ainsi qu'il convient aux riches de la faire , en la donnant comme une récompense du travail ; entretenant ainsi le payfan dans une vie éloignée d'une oisiveté dont il n'y a personne qui ne sente les funestes conséquences.

Cet aveu , que je rends public aujourd'hui pour la première fois , ne peut paroître

paroître suspect dans un Ecrivain qui n'a rien de commun avec les Religieux ni avec le Clergé. Mes sentimens ne sont que les suites d'une attention réfléchie : ma plume est simplement celle d'un citoyen zélé pour l'intérêt de son Souverain , pour le bien public , & pour s'instruire lui-même par une juste appréciation de presque tout ce qui s'offre à sa vue.

§ IX.

Apologie des Financiers.

LEs Partisans & les Financiers sont d'une condition contre laquelle les peuples ont toujours témoigné leur mécontentement. Il semble qu'on doive s'attendre à se voir en butte à l'envie la plus mordante , lorsque l'on consent à administrer une partie des trésors de l'Etat ; & en général , il suffit de savoir s'enrichir dans certains emplois , pour autoriser le peuple soupçonneux à crier hautement à la rapine , à la concussion.

Mais , dit-on , ces richesses s'accumu-

F

lent trop promptement. Blamera-t-on Timandre, ou tel autre, qui fait par un talent unique attirer la confiance de la Cour, de tout le royaume, & des étrangers; & avec le secours d'un art qu'on ne peut s'empêcher de louer, faire en peu d'années une fortune d'autant plus brillante, qu'il a eu la sagesse d'économiser beaucoup ses premiers fonds?

Tel est un Financier. Génie capable de discussions, d'un travail assidu, & d'embrasser de grands détails; il a assez de hardiesse pour se charger de vastes entreprises, dont il a su combiner la possibilité & les succès: puis, dans le cours de l'exécution, veillant attentivement sur ceux qu'il emploie, il met avec prudence en réserve les sommes qu'il a prévu devoir être le fruit de son intelligence & de ses soins; & jouit après quelque temps de la douce satisfaction de se voir au nombre des citoyens aisés, riche même si l'on veut.

Il peut y avoir quelques uns de ceux qui régissent les deniers royaux, dont la probité ne soit point absolument irréprochable; mais n'est-ce pas être injuste, que d'imputer à tout un corps les fautes dont un seul membre est coupa-

ble ? Si un Magistrat est inique , il y en a cent autres fideles au Roi & à l'Etat. Pour dix Officiers qui abuseront du droit des armes pour exercer des concussions , on en trouvera mille qui ont horreur de ces procédés. Il en est ainsi de toutes les conditions. Si les reproches que mérite un particulier devoient retomber sur tous ceux dont le rang est commun avec le sien , & qu'ils fussent également coupables , l'univers entier ne seroit composé que de scélérats. Je m'abstiens ici d'entrer dans des détails , que chacun peut suppléer , en parcourant chaque corps de l'Etat , les anecdotes historiques à la main : il ne me convient nullement de faire le personnage odieux de délateur , & de fournir des armes à la malignité.

Mais ne perdons pas de vue que le Souverain ne peut se dispenser d'employer des sujets dont le talent & le zele lui sont connus , afin de se soulager sur eux d'une partie des affaires , dont les détails immenses épuiseroient bientôt les forces du plus vaste génie : & n'est-il pas digne de la majesté du trône d'accorder des bienfaits proportionnés à l'importance des services ? Un Roi d'ailleurs n'est responsable de ses faveurs à

aucun de ses sujets : tous cependant osent s'en rendre juges.

Si l'on étoit moins susceptible d'envie , on seroit plus équitable. Clodius Esope , célèbre Comédien du regne d'Auguste , fit durant long-temps une dépense fastueuse ; & mourut riche de cinq millions. Etoit-ce dans les Finances , dans le service militaire , ou dans la magistrature , qu'il s'étoit acquis ce fonds presque inépuisable ? Au moins étoit-il autant en butte à la jalousie du vulgaire , que s'il eût passé toute sa vie dans quelque'un des postes lucratifs que procurent ces trois états : & son opulence étoit simplement le fruit d'une juste admiration , dont son art inimitable lui attireroit comme les hommages de la part de toutes les personnes d'esprit.

Que n'a-t-on pas dit contre le fameux Lucullus , qui fit tant d'honneur à la République romaine par le magnifique emploi de ses richesses ? Nous sommes surpris de voir Cicéron même suivre le torrent de la multitude , & joindre sourdement sa voix à celle du plus bas peuple , pour dire que ce Romain s'est enrichi par des moyens iniques. C'est cependant à un homme tel que Cicéron

qu'il convenoit de se faire entendre au dessus de tous , & de travailler à détrôner les esprits ; en montrant , par l'exemple des siècles qui ont précédé , que , toujours mécontent de ceux qui ont part à l'administration publique , le peuple est sans cesse porté à déclamer contre des abus imaginaires , & prétendre que tout soit réformé & conduit selon le caprice de chacun de ceux qui se plaignent , quoique tous soient discordants entr'eux.

Voici un trait de magnificence qui contribua , comme tout le reste , à exciter l'animosité des envieux de Lucullus. Ciceron & Pompée voulant s'instruire par eux-mêmes de ce que l'on publioit de sa somptuosité pour la table , lui dirent un jour dans la place publique , qu'ils lui demandoient à souper ce jour-là même , & qu'ils ne vouloient point d'extraordinaire. Lucullus s'en défendit d'abord , les priant de lui donner un autre jour , afin qu'il pût faire des préparatifs convenables pour recevoir des personnes si illustres. Ils insisterent , vinrent chez lui sur le champ , & le garderent à vue , pour être sûrs qu'il ne donneroit aucuns ordres. Tout ce qu'il put obtenir d'eux ,

F üj

fut de dire en leur présence à son maître-d'hôtel de mettre le couvert dans la salle d'Apollon. Il éluda ainsi la vigilance de ses deux convives. Chaque salle avoit chez lui une dépense fixe ; & celle qui se faisoit dans la salle où ils mangèrent montoit à vingt-cinq mille livres par repas. Aussi Pompée & Ciceron eurent-ils lieu d'être surpris, & de la magnificence du service, & de la diligence des apprêts. Une telle galanterie n'étoit-elle pas bien digne d'un grand Seigneur ? & qu'annonçoit-elle, si non un goût excellent dans l'art de diversifier ses plaisirs & ceux de ses amis ; & en même temps de se faire noblement honneur de ses richesses ?

Je dirai toujours, qu'au lieu de porter les coups d'une injuste critique à de semblables citoyens, on doit leur savoir gré de ce qu'ils veulent bien nous faire part du fruit de leurs travaux. Car je mets une grande différence entre ces hommes à talents, qui ont élevé l'édifice de leur fortune par l'économie, & par une intelligence digne de l'approbation du Prince, & les gens odieux qui n'ont en partage qu'un excès d'avidité, & l'art criminel de s'enrichir par des pratiques injustes.

Servilius Cépion ordonne au Soldat romain de piller Toulouse, & sur-tout de s'emparer de ce qu'on pourra trouver d'or dans les temples & dans les lacs voisins ; puis, dans le transport de cet or à Marseille, il fait assassiner ceux qui le portent, & se rend maître de tout : c'est un riche dont nous détestons la scélératesse.

Sylla, perpétuellement en contradiction avec lui-même, enlevait par violence, & donnoit avec profusion ; honoroit sans raison, & outrageoit de même. Il faisoit servilement la cour à ceux qu'il vouloit gagner ; & traitoit avec une insupportable hauteur ceux qui avoient besoin de lui. Inégal dans ses sentimens, il se réconcilioit sans peine avec ceux qui lui avoient fait de graves offenses ; & se vengeoit des plus légères par le meurtre, & la confiscation des biens.

De tels monstres étoient nés pour la honte & la désolation du genre humain. Ames dénuées de ce qui fait la dignité de l'homme & dans la conduite de qui l'on n'apperçoit rien de raisonnable, mais une fougue de passions continuelles, une lâche bassesse, point de goût pour les Arts, aucuns vestiges d'une prudente économie.

Je vois Lucullus au contraire occupé de distribuer noblement ses trésors, & de faire en sorte que l'avantage du public se trouve heureusement joint à ses plaisirs. Il découvre, par exemple, dans les campagnes de Cérasonie un fruit excellent, inconnu alors en Europe. L'ayant fait transporter avec des précautions qui supposent la connoissance de l'Agriculture, & toujours de grands frais; Rome, & bientôt l'Europe entière lui ont l'obligation de la jouissance délicieuse du cerisier, qu'elles partagent avec les habitants du Pont, sans que ceux-ci puissent se plaindre, cet arbre venant chez eux sans culture.

C'est ainsi que d'autres riches illustres ont introduit en nos climats, si différents de l'Amérique, l'art de faire croître & mûrir l'ananas, que l'on compte avec raison entre les mets les plus exquis. Son utilité, d'ailleurs très-grande en Médecine, de même que celle de la cerise, doit nous rendre reconnoissans envers les personnes assez riches pour risquer les premiers essais, & assez généreuses pour partager avec nous les avantages qui en résultent. Peu de particuliers sont en état de faire les avances: ceux qui

tentent le transport des plantes étrangères, le font d'abord peut-être pour leur propre satisfaction ; mais ils nous admettent ensuite à leurs plaisirs. Pourquoi les regarderions-nous autrement que comme nos bienfaiteurs ?

M. Fagon consacra de même presque toute sa fortune à faire des voyages en Languedoc, aux Alpes, aux Pyrénées, pour chercher des plantes utiles à ses concitoyens. Sa dépense, quoique nécessairement considérable dans des courses aussi longues & aussi pénibles en toutes manières que celles qu'impose le goût de la Botanique, ne frapport point les yeux du peuple, qui heureusement n'est pas à portée de discerner un Savant d'avec un autre homme : aussi son sort ne trouva-t-il point d'envieux. Il faut ne pas être peuple, pour connoître le mérite, & le dédommager des injustices du vulgaire.

Mais l'histoire de tous les temps fournit, à notre honte, des exemples qui déposent en faveur de ceux que la haine poursuit parce qu'ils se signalent dans des postes éminents. Epaminondas, irréprochable dans ses mœurs, parfaitement

désintéressé, quitte la solitude qu'il avoit choisie par un goût philosophe, & vole au secours de sa patrie. Il brise les fers que l'on préparoit aux Thébains, terrasse les ennemis ; & de retour dans Thebes, se voit sur le point d'être mis à mort, parce que, profitant des circonstances, il avoit gardé le commandement au delà du temps prescrit, sans cependant en faire d'autre usage que d'affermir la liberté & la gloire de ses concitoyens.

C'est ainsi que des esprits indociles oublient de précieux bienfaits, pour sacrifier les plus grands hommes à l'ombre qui masque les traits hideux de l'envie. D'autres fois chacun donne sa voix pour condamner *Aristide* sans le connoître, & sans avoir d'autre raison pour vouloir le perdre, que de faire ce que l'on voit autorisé & commandé, pour ainsi dire, par l'exemple du plus grand nombre.



§ X.

La magnificence des bâtimens est une chose utile à l'Etat.

LE goût des bâtimens étoit regardé par les Lacédémoniens comme une passion dangereuse ; & ils la souhaitoient à leurs ennemis. Sans renouveler ici la fameuse dispute concernant le parallèle entre les anciens & les modernes, je crois qu'il suffit de dire simplement que les Lacédémoniens peuvent avoir eu leurs raisons pour penser ainsi ; & que les Romains , avant d'être devenus possesseurs de grandes richesses , craignoient de même le luxe & le faste ; comme on le voit dans le fait de Lépide. (Voyez ci-après , § 13.) Et je demande si les anciens étoient assez consommés dans la sagesse , pour que l'on dise qu'ils ont toujours eu la raison de leur côté ; & si nous devons nécessairement avoir tort , lorsque nous ne pensons pas comme eux.

Opposons à la spéculation lacédémonienne la maxime pratique du grand Colbert , & les inestimables effets qu'elle

a produits , ainsi que les dépenses prodigieuses faites à Chantilly pour embellir cet endroit , en tirant même tout l'avantage possible des dispositions de la nature. Combien de richesses le Louvre , Versailles , Chantilly , & les autres magnificences modernes , n'ont-elles pas fait circuler dans le royaume , en y attirant la curiosité des étrangers ; indépendamment du gain de ceux qui ont été employés dans ces ouvrages ? M. Colbert , désapprouvé d'abord par tous ceux qui avoient connoissance de l'état où les Finances se trouvoient lorsqu'il conçut le magnifique dessein de la fête du carrousel , fut amplement justifié par le succès qu'il avoit supputé que devoit avoir l'affluence des étrangers pour être témoins de ce superbe spectacle. C'est ce que l'on éprouve de même à Rome & ailleurs dans les solemnités , sur-tout dans celles des canonisations. Si les murs de l'église de St. Pierre sont alors , à l'exception des parties saillantes , noblement décorés en damas cramoisi enrichi de galons & de crêpines d'or ; & si tout le reste de la dépense monte chaque fois à plus de trois cens mille livres ; une expérience constante démontre que la cu-

riofité des peuples chrétiens & autres attire dans la ville une somme beaucoup plus confidérable.

N'y eût-il que le progrès des Arts auquel le goût de la magnificence donne infailliblement occafion, c'est une raifon fuffifante pour le juftifier aux yeux des perfonnes qui favent qu'il réfulte une utilité générale de la perfection des Arts, & de tout ce qui nous occupe.

M. de la Feuillade, enrichi par les bienfaits de Louis XIV, témoigne fa reconnoiffance pour ce grand Roi, en faifant élever le fupérbe monument de la place des Victoires. C'en eft affez pour donner lieu de perfectionner l'art de la fonte: & la figure coloffale, que la ville de Paris érigea en 1699 au milieu de la place qui porte le nom de Louis le grand; cette figure, dis-je, fut fondue d'un feul jet, qui contient un poids de 62000 livres de bronze.

Avant cette époque, nous ne voyons que des ftatues composées de plufieurs piéces fondues féparément. Celles de Henri IV fur le pont neuf, & de Louis XIII dans la place royale, font chacune de deux parties rapprochées. La chaire de St. Pierre de Rome, qui a 80

pieds de haut , est un assemblage de plusieurs pieces distinctes les unes des autres. Le colosse de Rhodes étoit un corps de platerie , ou de plaques de cuivre battu au marteau ; de même que la statue du Connétable de Montmorency qui est à Chantilly : & on est en conséquence autorisé à supposer que l'on n'avoit point eu d'art plus parfait pour former les deux statues colossales de Myris & de sa femme , dont chacune étoit sur un trône , au haut de sa pyramide placée dans le milieu du grand lac d'Egypte.

Que M. de la Feuillade eût eu des sentimens moins magnifiques , on en seroit peut-être resté au point où l'on s'étoit arrêté , & que l'on n'avoit pas même passé , en exécutant le plan de ce Seigneur , qui n'épargna certainement rien pour le rendre parfait. Mais il falloit que l'ouvrage qui contribuera à immortaliser son nom , servît à donner de l'émulation , exciter les esprits , & faire naître la pensée d'aller encore plus loin.

Outre la merveille de la fonte d'un seul jet , qui donne à la statue de la place de Louis le grand une supériorité incontestable ; elle a encore un mérite particulier , qui

résulte de la beauté de l'art , lequel mettoit une plus grande difficulté dans l'exécution d'un projet que l'on hazar-
doit pour la première fois. Nous obser-
vons en effet que la masse de l'ouvrage
n'a son appui total que sur trois jam-
bes du cheval , malgré l'inflexion des
jarrets , qui semble rendre les parties
plus cassantes ; malgré aussi l'agilité de
l'une de ces trois jambes , qui commence
à quitter la terre. Outre cela , plus d'un
tiers de cet ensemble , qui a 21 pieds
de haut , porte nécessairement en l'air ,
& ne doit son principal maintien qu'à
l'union inséparable de toutes les parties.
Un morceau si hardi , modelé par M.
Girardon , & qui eut dans la fusion le
plus heureux succès , a servi d'exemple.
Tel est l'avantage des travaux magni-
fiques.

Les personnes équitables ont senti
tout le bien que produisoit feu M. Lan-
guet , ce célèbre Curé qui a été si long-
temps exposé à la malignité de la criti-
que de notre siècle. Lorsque ce génie
systématique se proposa de faire de son
église un monument auguste , dont l'édi-
fice superbe en lui-même fût décoré par
de précieuses magnificences ; il se fit

présenter divers plans dessinés par d'habiles Architectes : & comme il falloit nécessairement faire un choix , aucun de ceux dont le projet ne fut pas approuvé n'eut à se plaindre d'avoir été employé sans récompense ; quoique cela soit assez d'usage. Les moyens qu'il imagina pour une si vaste exécution , ne furent que des contributions volontaires, qu'il eut l'art de se procurer : mais on a droit de demander avec une honnête hardiesse , lorsque ce n'est pas pour soi que l'on sollicite , & que le public voit l'emploi de ce qu'il a donné. En effet ces travaux immenses , soutenus sans interruption , occupoient un grand nombre d'ouvriers en différents genres , qui recevoient exactement leur salaire. Les matières précieuses que la générosité consacroit à l'ornement de ce temple , y étoient mises en évidence : & tout Paris a été témoin que le grand homme qui fut si bien engager les riches à se défaire de quelques bijoux , peu considérables pour chacun d'eux , n'en retint jamais aucun pour lui ni pour sa famille. Toujours aussi modeste dans sa dépense domestique , qu'un Curé qui n'a point de patrimoine , M. Languet , homme de qualité , assez riche

riche pour pouvoir honorablement se passer de bénéfice , ajouta une partie de son bien aux sommes qu'il recevoit : & distribuant d'abondantes aumônes aux pauvres qui étoient dans l'impuissance de travailler , il avoit le louable courage de refuser du secours aux mendiants valides ; mais tout indigent étoit sûr de trouver près de lui quelque occupation , & une paye convenable. Il forma un établissement pour de pauvres filles , & pour des enfants de la campagne : & le fruit de leur travail assidu , & bien économisé , étoit le fonds dont ce génie supérieur tiroit les sommes nécessaires pour faire subsister cet établissement considérable , & fournir à tous les besoins de ceux que son industrieuse charité y plaçoit. Avoir le talent de créer des ouvrages dont l'entreprise nous étonne , animer les Arts , entretenir dans une vie laborieuse un grand peuple que l'on récompense d'une manière équitable , établir des lieux destinés à l'instruction des différents âges de l'un & de l'autre sexe , ménager un asyle à l'indigent qui consent à n'être point oisif ; c'est mériter les honneurs dus à un pere de la patrie : exécuter tant de choses ensemble , c'est

être réellement un grand homme. Pouvoir vivre avec beaucoup d'aisance ; & se contenter du nécessaire, & d'un état simple , afin de sacrifier le reste au bien public ; c'est s'élever au dessus de l'humanité.

D'un autre côté, je considère des personnes qui ont pris la forte résolution de renoncer pour toujours aux agréments dont jouissent les citoyens libres. Ces hommes séparés de nous se sont interdit l'usage de l'or & de la soie pour leurs vêtements & leurs meubles : ils sont cependant possesseurs de biens considérables, qu'ils doivent en partie à de pieux fondateurs, & que leur intelligente économie a su augmenter. Après des aumônes placées entre les mains de pauvres connus pour en être dignes , & d'autres déposées dans les paroisses , il reste encore dans leurs coffres un argent que leur état ne leur permet pas de faire valoir par le Commerce. Trop sages pour en abuser , en le consommant par une vie toute sensuelle , ils ont d'autres moyens de répandre utilement ces sommes dans le Public : ils les partagent entre d'habiles Artistes qui se font honneur d'exceller dans la décoration de ces

édifices fréquentés par le peuple, & par les personnes en état de distinguer le bon goût. Le Peintre, le Sculpteur, l'Architecte, réunissent leurs talents, & occupent grand nombre d'artisans subalternes, & de manouvriers, qui reçoivent par là une aumône qu'ils ont méritée par le travail. Loin de blâmer la dépense que les Communautés font en bâtimens, on leur doit, ce semble, des éloges de félicitation : ils font du bien au peuple, animent les Arts, excitent l'émulation, font valoir les talents, embellissent nos villes. N'est-ce pas tenir une conduite digne de citoyens éclairés, bienfaisants, sagement généreux, nobles dans l'emploi de leurs richesses, guidés par le génie du goût, occupés de vues solides ; en un mot vraiment utiles, & infiniment estimables ?

Un de nos Poètes a dit que

L'on ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.

Quelle obligation n'avons-nous donc pas à ceux qui diversifient nos goûts, & leur donnent de nouveaux genres d'existence ! Nous éprouvons une joie secrète, mais très-sensible, à la vue des belles

G ij

choses réunies dans les grands édifices. Ils semblent effectivement n'être si somptueux que pour notre satisfaction : souvent ceux qui ont pris le soin de les rendre magnifiques , & d'en faire toute la dépense , n'en jouissent pas plus réellement que nous ; au moins est-il certain qu'ils sont charmés de voir le Public venir partager avec eux l'avantage de considérer ces merveilles de l'art , & y appercevoir des beautés qui excitent le goût, l'entretiennent , le perfectionnent.

Quel avantage n'étoit-ce pas pour Rome de posséder un citoyen tel que Lucullus ? Au lieu de se réduire à la languissante inaction d'une vie rustique , nullement convenable à des génies d'une vaste étendue , il fit faire des travaux étonnants le long des côtes de la mer de Campanie ; il creusa des voûtes sous des collines , qui demeuroient en quelque façon suspendues ; conduisit des canaux autour de ses édifices pour y recevoir l'eau de la mer , & y nourrir du poisson , qu'il y rassembla en si grande quantité , qu'à sa mort on en vendit pour 500000 livres. Il avoit eu l'art de faire aussi bâtir des cabinets de plaisance dans la mer même. La vue de ces pro-

Auges le fit nommer par la basse jalousie le Xerxès romain. N'est-il pas à souhaiter que dans un Etat puissant il se trouve plusieurs citoyens assez grands pour imiter celui-ci ?

Ses envieux auroient voulu qu'un homme qui avoit si bien mérité de posséder de grandes richesses , pour récompense des services importants qu'il avoit rendus à l'Etat ; & qui d'ailleurs avoit un talent singulier pour l'économie & la magnificence , eût été se confiner dans une cabane. Hé , Rome seroit-elle jamais devenue si belle , si florissante , si superbe , à moins que d'avoir dans son sein un Lucullus , & ses semblables ?

S'il n'y a pas de l'injustice dans les reproches qu'on a faits à Lucullus de s'être considérablement enrichi par les biens des pros crits , & par les dépouilles des peuples qu'il avoit vaincus ; au moins ne peut-on contester qu'il eût un talent admirable pour acquérir de grands biens par une voie plus simple , & qui n'a rien que de légitime. Il possédoit éminemment l'économie , la vigilance , & une intelligente industrie : c'est par là qu'il devint possesseur d'une grande partie de Rome. Il ne fit , après tout , que ce

qui est si judicieusement approuvé dans ceux qui cultivent nos colonies. Ayant remarqué que les maisons de la ville étoient sujettes à être détruites par le feu & par les tremblements de terre, il acquit plus de 500 esclaves, tous Architectes ou Maçons ; puis dès qu'une maison étoit brûlée ou renversée, il l'achetoit & la faisoit rebâtir par ses esclaves. Outre les maisons, il possédoit encore des mines d'argent, des terres d'une grande étendue ; & faisoit valoir le tout par un nombre prodigieux d'esclaves qui lui appartenoient. Il faisoit instruire chacun d'eux dans quelque talent lucratif, dont il avoit fait un bon usage. Telle est aujourd'hui la prudente conduite des personnes entendues qui se sont établies en Amérique : en s'enrichissant elles-mêmes, elles répandent des sommes considérables dans le royaume, par le Commerce que leur industrie a prodigieusement étendu.



S XI.

Avantages que l'Etat retire des Fabriques.

HEureux l'Etat qui possède le Négoce & les Fabriques ! C'est ce qu'il y a de plus avantageux , & pour lui , & pour la société en général.

Les Fabriques rapportent plus que ne font les mines d'or & d'argent , qui n'enrichissent que le Prince & quelques particuliers ; au lieu que les Fabriques enrichissent tout le monde. Sans elles , une grande partie du peuple vivroit dans une pernicieuse oisiveté ; & ce que la nature produit nous deviendrait inutile. Que feroit-on du chanvre , du lin , des laines , des soies , des cuirs , de l'or même & de l'argent , si l'on cessoit d'employer ces matieres , qui soutiennent les Fabriques ? Leur établissement anime tout un peuple ; on le voit en action pour ces entreprises.

Le chanvre étant en maturité , maîtresses , servantes , enfans , tous sont occupés à le cueillir , faire le triage de la femelle , qu'on arrache d'abord seule , lier

les poignées , les exposer au soleil en forme d'éventail, battre la fane sèche , faire de grosses bottes , les mettre rouir dans l'eau , & sécher ensuite à la chaleur du soleil , veiller pour les serres promptement s'il survenoit de la pluie ; enfin teiller le chanvre , le filer : & tout ce travail tend à mettre cette matière en état d'être fabriquée par le Tisserand.

La graine du lin est-elle bien noire ? c'est un signal qui avertit d'arracher la tige, de lui donner les mêmes façons qu'au chanvre ; l'amonceler tout humide après qu'il est roui , & le charger de planches & de pierres ; ou l'exposer au ferein de la nuit , l'en retirer exactement avant le lever du soleil ; puis , lorsqu'il est devenu assez beau , le mettre en étoupe , le filer , le blanchir , l'ourdir : après quoi il peut être mis en œuvre sur le métier.

Que de soins pour la laine , avant qu'elle entre dans nos Fabriques ; pour la laver , en faire le choix & les mélanges , la filer , l'exposer à l'air , la garantir des mites , empêcher qu'elle ne s'évente !

Sans les Fabriques destinées à des étoffes précieuses , on ne prendroit pas autant de peines qu'en demande l'Art

d'élever des vers. Il faut veiller à les faire éclore en certain temps, pour que leurs maladies critiques soient favorables; se précautionner de feuilles de mûrier & autres, mettre les petits dans des boîtes, séparer les couvées selon le jour qu'elles éclosent, traiter différemment ces insectes à proportion de leur âge, veiller sur la cueillette des feuilles pour prévenir les maladies, loger les vers dans des chambres bien closes, les traiter lorsqu'ils sont malades, les parfumer en temps pluvieux, dresser leurs ateliers à soie, & les enramer; exciter les vers paresseux, prévenir le temps où la nymphe perceroit le cocon, mettre le cocon dans l'eau assez chaude pour que la soie se devide aisément, tirer la soie, couper les bourrillons, avoir la patience & l'adresse d'unir un certain nombre de fils, selon qu'on veut faire de l'organzin ou du veronne, passer le fil par la bobiniere, le tirer, le croiser, former l'écheveau. Quel travail après cela pour l'employer dans les Fabriques!

Les préparations de l'or & de l'argent trait, & du frisé, occupent un grand nombre d'hommes, de femmes, & d'enfants.

L'usage des cuirs & des peaux, soit pour la chaussure, soit pour les harnois, &c. occasionne le travail des Tanneurs, des Corroyeurs, des Mégissiers, & le soin de ceux qui veillent à entretenir ces matières dans l'état de sécheresse qui fait une de leurs principales qualités.

Entrons maintenant dans les Manufactures. Que de gens occupés ! Que de machines qui n'ont été composées & mises en état que par un grand nombre de mains ! La Fabrique des épingles & des aiguilles, celle des bas au métier, & celles des différents genres d'étoffes, suffisent chacune à entretenir continuellement au travail des provinces entières. Quel avantage pour la société ! Combien de gens sans éducation, sans semences de vertu, peut-être même sans sentiments, sont retenus là, & garantis des dangers de l'oisiveté, & des misères de l'indigence !

Supposons que tous ces travaux soient supprimés ; & jetons les yeux sur les suites de l'inoccupation de tant de gens. On apperçoit aisément que nous cessons bientôt d'être heureux & tranquilles : nous tomberons insensiblement dans la condition des Sauvages ; & l'Etat en

souffrira en bien des manieres. Aussi la sagesse de la Chine ne permet-elle à personne de se dispenser du travail , dans l'étendue de ce vaste Empire , beaucoup plus peuplé que la France ni la Hollande.

Ne considérons donc aujourd'hui que le besoin qu'il y a de tenir un grand peuple dans une occupation continuelle. Les Fabriques multipliées ont en cela un avantage très-sensible ; & leur diversité fait que , chacun pouvant choisir le genre de travail le plus proportionné à son goût , il s'y attache plus volontiers , & devient assidu sans répugnance. On peut être zélé partisan , admirateur même , de la simplicité dans laquelle vivoient les premiers hommes ; & cependant convenir que parmi les peuples qui vivent aujourd'hui dans cette simplicité , les hommes ne sont pas meilleurs que ceux d'entre nous qui tiennent une conduite contraire. Je n'en excepte pas même ceux qui , s'écartant encore moins de la première nature , méconnoissent l'usage des habits.

Je dis bien plus , qu'il y a une très-grande différence entre les peuples civilisés chez qui regne le luxe , & ceux

que l'abondance de leur pays autoñse à ne point travailler. Mettons d'un côté la France, l'Allemagne, la Hollande & l'Angleterre; de l'autre les Calabrois, les Siciliens & les Corfes. De quel côté se trouve-t-il plus d'honnêtes gens? où se commet-il moins de crimes? Qu'on y fasse attention: l'on ne tardera pas à se décider en faveur des Fabriques; & on sera plus disposé à rendre justice à ceux qui ne blâment point la grande dépense, dont l'effet est d'occuper & de faire subsister une multitude prodigieuse.

Oui, si le luxe cessoit parmi nous, il y auroit trop de bras inutiles; & dès-là dangereux. Car il n'est pas possible que chacun s'adonne à l'Agriculture, qui est effectivement la plus utile occupation. Le tiers des habitants peut y suffire: c'est assez d'un autre tiers pour cultiver les Sciences, administrer la justice, & porter les armes destinées au soutien de l'Etat: faudra-t-il que le dernier tiers vive dans l'oïfiveté? Dieu veuille en préserver le genre humain! On aura bientôt fait des habits simples & grossiers, de toile ou de peau, si l'on vouloit nous réduire à cette condition. A quoi s'occu-

péroit-on ensuite, s'il n'y avoit point de Fabriques?

Quiconque, faute d'en sentir toute l'importance, voudroit supprimer le luxe, avec lequel la plupart des Manufactures ont une étroite connexion, devroit entreprendre aussi de faire changer de face à l'univers. Ces gens, à la rusticité de qui l'on nous rappelle, comme à un modele offert par les mains de la nature; ces Sauvages, dis-je, n'ont point de villes, point d'habitation fixe: ils vivent de rapine, tuent les animaux, en mangent la chair, moitié crue, moitié infectée; se servent des peaux pour se couvrir, ainsi que leurs cabanes; traînent à leur suite quelques bestiaux, dont le lait & la chair font leur nourriture commune, avec l'herbe crue; & méconnoissent l'Agriculture. Tels étoient les Bretons, les Germains; & tels sont aujourd'hui beaucoup de Tartares, une partie des Arabes, presque tous les peuples voisins du pôle, & les Sauvages qui touchent aux colonies européennes en Amérique.

Si c'est là le point où l'on veut nous conduire, invitons nos censeurs à faire sur eux-mêmes un essai rigoureux de ce genre de vie; & en attendant leur suc-

cès , continuons d'applaudir à nos Fabriques.

Des peuples nombreux réunis dans l'enceinte de grandes villes , & faisant corps avec un vaste Etat , sont d'un genre bien différent de ces hommes accoutumés dès l'enfance à errer dans les déserts & les montagnes ; à négliger tout soin & toute propriété ; à vivre comme les animaux dépourvus de raison ; enfin à être réellement indépendants , quoiqu'ils se choisissent un chef. Et quel chef ! Un fantôme d'autorité , que le premier mécontent abat d'un coup de fleche ou de hache.

Souscrivons aux sages institutions de ceux qui gouvernent des Etats tels que les nôtres , & dont nous devons sentir tout le mérite , par la comparaison que nous en ferons avec le triste sort des peuples dont je viens de parler. Nos Législateurs prévirent qu'en rassemblant les hommes en corps de sociétés , les génies changeroient totalement ; & que plus la multitude deviendrait nombreuse , plus il faudroit se précautionner de moyens propres à pourvoir à la sûreté publique , & à y maintenir la tranquillité & l'abondance. Un chef de Hurons n'est

point occupé de tant de soins. C'est assez qu'il paroisse à leur tête lorsqu'il s'agit de marcher contre un ennemi, ou de juger un coupable. Encore ce dernier cas est-il assez rare, car des sociétés ainsi dispersées ont besoin d'un moindre nombre de loix, que les peuples rapprochés entr'eux ; & qui, se trouvant ensemble à chaque instant, sont plus à portée de faire un mauvais usage de leurs passions. Si près les uns des autres, & désœuvrés, il seroit presque impossible qu'ils ne se portassent pas au mal : & le désordre se communiquant, iroit rapidement à l'excès. On en voit une ébauche dans ces jours où le peuple ne pouvant travailler, est en partie livré à lui-même. En général on fait par expérience qu'un homme occupé est plus honnête homme que celui qui est désœuvré : & s'il arrive que tous deux commettent des crimes, au moins ne disconviendra-t-on pas que celui qui est occupé a moins de loisir que l'autre pour les commettre.

Rappelons-nous le temps des guerres intestines de l'Allemagne. On n'y voyoit point encore de ces Fabriques, qui l'ont rendue opulente & civilisée. Ce peuple

méconnoissoit alors le grand usage des laines : & vivant dans une funeste indolence , il dédaignoit de laisser croître ses troupeaux ; sembloit même ignorer les avantages de l'Agriculture , & les moyens de rendre la terre plus féconde. Combien le siecle du Faustrecht n'a-t-il pas produit de meurtres , de viols , & d'incendies ! & quelle différence de ces Allemands à ceux de nos jours !

A mesure que ceux-ci ont admis chez eux les Fabriques & la magnificence , le peuple est devenu meilleur ; les laines ont augmenté de moitié en valeur , & d'un bon tiers en quantité. Voyant le débit de la laine , & son prix qui augmentoit chaque année , on s'est attaché à avoir des troupeaux nombreux. Le soin que l'on a pris des animaux utiles a donné les substances grasses & salines , propres à améliorer les terres ; la récolte des grains en est devenue plus abondante. Ouvrant les yeux sur cet article , on a fait des défrichements ; & le revenu croissant de proche en proche , à l'aide de ces branches du Commerce qui se sont étendues & multipliées , le peuple s'est vu en état de faire une plus grande dépense ; & , par une suite naturelle , il

a

a pensé à s'habiller avec quelque propreté. La laine, le chanvre, & le lin, filés dans la maison de celui qui a pris tant de soins, & fournis aux Fabriquants, lui ont procuré une aisance qui s'est étendue sur tout ce qui lui appartient : il a tiré de ces mêmes Fabriquants du drap, des bas, des chapeaux, de la toile ; &c. pour lui, sa femme, & ses enfants.

Suivons de l'œil cette chaîne de biens : nous ne tardons pas à la voir devenir immense. L'Allemagne ne pouvant plus consommer chez elle la grande quantité de toiles & de draps qui sortent de ses Manufactures, où on n'emploie que ce qui est dû au travail & à l'attention de ses peuples ; elle propose à ses voisins de prendre ce qu'elle a de trop. Les Italiens acceptent son offre ; & souhaitent aussi de lui donner en échange une autre matière qui est le fruit de leur industrie. La soie d'Italie est donc introduite en Allemagne. Elle est propre à être mise en œuvre : on établit de nouvelles Manufactures ; mais on continue à prendre soin des anciennes : en sorte que la laine & les grains multipliant d'année en année, ce peuple laborieux & rempli de l'esprit du Commerce parvient à transpor-

H

ter en Italie assez de draps & de toïle pour en retirer , non seulement toute la soie qui lui est nécessaire , mais encore de l'argent ; au lieu que dans les commencemens il falloit qu'il en donnât de retour.

Nuremberg , placée favorablement pour le commerce de clincaillerie , entreprend ensuite de mettre à contribution tout l'univers : & elle y réussit par l'industrie de ses habitants , laquelle ne consiste presque qu'en babioles dont la matiere est de simple bois.

Une partie de l'Allemagne , animée par cette vue , s'est destinée à déployer aussi une industrie singuliere , dans la fabrique de bagatelles utiles , dont le grand débit fait présentement une considérable branche de son Commerce. Il y a peut-être plus de trente mille Allemands occupés toute l'année au travail de ces riens , qui enrichissent l'Etat , & contribuent à rendre les peuples , sinon meilleurs , au moins inférieurs à leurs peres en méchanceté. Ce bien influe en général sur toute la nation. Il est sensible jusques dans la différence que l'on reconnoît entre les dernières guerres , & les précédentes. Depuis que le Soldat a été

mieux habillé , il est devenu par degrés plus humain ; il a perdu la féroce habitude de l'incendie , du viol , & du meurtre.

Tels sont les avantages que les Fabriques , le grand Commerce , le luxe même , répandent dans la société par rapport aux mœurs & à la tranquillité publique : ce qui est plus que suffisant pour nous porter à applaudir à de si louables institutions , à les encourager , à en inventer même de nouvelles s'il est possible.

S XII.

Avantages du Commerce.

PLUS un peuple est nombreux , plus aussi le Commerce y devient nécessaire , pour que celui qui gouverne soit à portée de pourvoir à tous les besoins de la multitude. C'est dans le Commerce que se puissent les moyens d'entretenir l'abondance , faire fleurir les Sciences & les Arts , conserver nos alliés , en augmenter le nombre , affermir la puissance de l'Etat , le faire estimer & craindre

H ij

même de ses ennemis, de soutenir enfin la guerre si notre sûreté l'exige.

Les Carthaginois, les Tyriens, les Phéniciens, & les autres Grecs, ne devoient qu'au Commerce leur célébrité, leur force, & la vigoureuse résistance avec laquelle ils soutinrent long-temps les attaques de leurs ennemis acharnés à les détruire. Londres, peu opulente avant l'arrivée des ouvriers flamands, ne tarda pas à s'agrandir & à donner lieu à toute l'Angleterre de changer de face, lorsqu'elle fut instruite dans l'art d'employer les laines à la fabrique des draps. Depuis cette époque, son Commerce & sa puissance ont hâté leurs progrès : & l'on ne peut être assez surpris que dès l'an 1660 elle se crût & fût réellement assez forte pour imposer la loi à toutes les autres nations commerçantes, gêner leur Commerce, & s'attribuer le droit d'être seule libre & indépendante à cet égard. C'est ce qu'elle fit en interdisant l'entrée dans les ports appartenant aux Anglois, soit en Europe, soit ailleurs, à tout vaisseau étranger dont le chargement ne seroit pas de marchandises produites ou fabriquées chez la nation dont il porteroit le pavillon : & en conséquence,

les vaisseaux anglois vont eux-mêmes chercher ce que leurs voisins n'ont pas droit de leur apporter. C'est sans doute l'effet d'une sage politique, dirigée par la vue de soutenir la Marine d'Angleterre, & d'augmenter son Commerce aux dépens des autres nations. Aussi est-ce la multiplication des mouvements de la Marine qui la rend si puissante : de même que c'est le Commerce qui a établi peu à peu ses forces navales.

Il n'y a guere que trois siecles que la Hollande étoit un marais fangeux, peu habitable, & occupé seulement par une poignée de pêcheurs, de fromagers, & de Soldats. L'esprit de Commerce venant à souffler dans ce petit coin du monde, en a fait écouler les eaux : des villes s'y sont formées, & sont devenues très-nombreuses : on y est pourvu de tout en abondance, quoique le terroir ne produise presque rien : tout y respire la propreté & la commodité. Les vaisseaux de la République circulent continuellement dans tout l'univers : elle a des comptoirs établis dans les endroits les plus favorables au Commerce : depuis les terres magellaniques jusques dans la mer glaciale, les correspondants s'instruisent

par des avis réciproques : & tout est rapporté , jugé , & réglé , à Amsterdam , qui est le centre de cet admirable mouvement. La nation enfin est devenue si célèbre & si considérable , que la France même , à qui elle est principalement redevable de sa liberté , la juge digne d'avoir un de ses Ambassadeurs. Que sont cependant en réalité les Hollandois , aujourd'hui si illustres , sinon des Marchands , qui se font gloire de l'être , & qui savent que c'est au Commerce & à la Marine qu'est dû le prodigieux changement opéré sur la face totale de leur pays ?

Genes & Venise ne sont devenues si fameuses que par des Marchands : & leur ancienne prospérité s'est principalement affoiblie par le dépérissement de leur Commerce , qu'elles ont négligé ; tandis qu'elles regardoient avec confiance , d'un côté les Portugais faire des efforts pour s'agrandir dans les Indes , & de l'autre , les Anglois entrer dans la Méditerranée à titre de Commerçants.

De quelle gloire ne jouissent pas depuis long-temps les Malouins , ces Négociants actifs & courageux , qui réunissent les armes , l'Art de la navigation ,

& le Commerce ? Combien de villes puissantes leur envierent en 1709 l'avantage d'être le soutien de l'Etat, qui étoit presqu'aux abois ! L'instant le plus critique pour la France fut le même où les vaisseaux malouins arriverent heureusement de la mer du Sud chargés de plus de trente millions en or & en argent. La moitié de cette somme, prêtée, au Roi, releva les esprits justement consternés, & rétablit la sérénité dans tout le royaume : l'autre moitié fut destinée à prévenir de semblables malheurs, étant replacée dans le Commerce pour y produire de nouveaux fonds & des ressources capables de contribuer puissamment au salut de l'Etat.

La France pourra contrebalancer elle seule les autres nations, dès que les préparatifs de sa Marine seront achevés. Déjà en possession d'un Commerce très-étendu au dehors, florissant au dedans ; riche par ses Manufactures, & par une abondance supérieure à celle de tout autre royaume ; ses principales villes renferment encore dans leur sein nombre de citoyens éclairés, qui consacrent journellement leurs occupations, leur plaisir, leur goût, à élever les Arts & les Sciences

à de nouveaux degrés de perfection. Fonds immense, dont l'Etat ne peut que puiser à l'infini les moyens d'avoir toujours de plus en plus l'avantage sur ce qu'il y a de plus illustre dans l'Europe. Suffisamment pourvue de terres fertiles, non seulement elle recueille assez de bled dans les bonnes années pour nourrir tous ses habitants pendant plus de 18 mois; mais elle en fournit encore habituellement aux Suisses ses voisins, à qui ce secours est nécessaire, de même que celui de notre sel. L'industrie multipliée découvre de temps en temps de nouvelles mines de fer, d'acier, & d'autres métaux, dans l'intérieur du royaume : elle y fait fructifier les vers qui produisent la soie, & les animaux propres à fournir la laine, le poil, & les cuirs. Les bois de construction croissent en différentes provinces; l'Art de la corderie a été depuis peu perfectionné par les savantes recherches de M. Duhamel. Les autres Arts acquièrent ainsi journellement : le bon goût se soutient; il acheve même de s'épurer. Ceux qui ne sont pas conduits par le génie de la science & des découvertes, le sont au moins par l'appas du gain. Et en même temps que les Arts & Ma-

nufactures servent à entretenir , & peut-être à créer diverses branches utiles ; il s'en répand dans le sein de l'Etat une heureuse fécondité, qui le rend plus fort & plus puissant par les richesses que le Commerce y attire.

La vue de ces avantages semble mettre en action aujourd'hui toutes les Puissances européennes. Celles qui paroissent indifférentes sur cet article viennent de se réveiller comme d'un profond sommeil , & témoignent de vouloir accélérer les progrès de l'industrie dans leurs Etats , afin de se dédommager des pertes qu'elles ont faites tandis qu'elles étoient tranquilles spectatrices des travaux & de l'agrandissement de leurs voisins.

La Russie , dans laquelle Pierre I créa pour ainsi dire des hommes , fait tous les jours de nouveaux progrès sous les auspices de la Czarine régnante , dont les vues & les réglemens tendent à rendre son peuple plus éclairé , plus industrieux , & dès - là plus puissant & plus formidable.

Des effaims, des colonies nombreuses, passent dans les divers pays du nord ; & y remplacent celles qui en sortirent au-

trefois pour venir peupler une grande partie du reste de l'Europe. Brunswick attire depuis plusieurs années beaucoup d'ouvriers & d'Artistes, qui en font déjà un Etat florissant. Il y a long-temps que le Brandebourg, la Poméranie, la Prusse, recueillent l'intérêt des sommes qu'elles ont libéralement répandues en faveur des François qui s'y sont établis depuis deux générations ; & ils y sont journellement appelés & comblés de bienfaits par un Prince sans cesse occupé du bien de ses Etats, habile à saisir les moyens infailibles d'en prévenir le démembrement, sage dans le petit nombre de loix qu'il a jugé devoir suffire pour y maintenir l'ordre, marchant ordinairement à pas sûrs dans les voies de la politique, le protecteur, je dirois presque l'ami des vrais Savants, & toujours l'allié de la France, par la raison qu'il ne voit point de Puissance dont la grandeur également soutenue remplisse mieux l'idée suivant laquelle ce Prince a tracé le plan de sa propre gloire.

Hambourg s'étoit vue menacée, ainsi que les autres villes anseatiques, d'un prompt renversement de fortune, par la nécessité de partager le Commerce de

la mer baltique avec plusieurs peuples qu'on n'y voyoit point auparavant. Cette ville a su étendre dans d'autres mers les différentes branches de son industrie, & renouveler ainsi sa première vigueur.

Zurich, laborieux, d'une patience admirable, & naturellement imitateur, a puisé dans le grand nombre de ses Fabriques assez de richesses pour égaler aujourd'hui Berne.

L'Espagne a pris récemment des mesures pour faire valoir par elle-même, tant les richesses qui lui sont propres, que celles que lui produit le nouveau monde.

Que cet encouragement universel des Fabriques & des Arts est bien digne des Souverains ! Destinés par état à rendre leurs sujets heureux, peuvent-ils mieux s'en montrer les pères, qu'en choisissant pour leur avantage les moyens qu'une expérience aussi ancienne que le temps du Déluge, & confirmée de siècle en siècle jusqu'à nos jours, assure être les plus propres à rendre un Etat florissant, tranquille dans l'intérieur, invincible au dehors, considéré de ses envieux mêmes, grand ; en un mot, puissant & heureux ?



§ XIII.

*Les riches doivent dépenser en faveur
des Manufactures.*

Q Uand on connoît les grands avantages qui résultent des Manufactures, tout bon citoyen doit, par une conséquence nécessaire, s'intéresser à les faire valoir & à les soutenir.

Ainsi la justice demande que chacun, proportionnellement à ses facultés, se procure des marchandises fabriquées par ses concitoyens ; qu'il en paye la juste appréciation ; qu'il n'y demande point un crédit onéreux ; qu'il y porte même des fonds : & ce n'est peut-être pas une prétention indiscrete que d'insinuer au riche, qu'il lui convient spécialement de récompenser d'une manière libérale ce qui en sort de nouveau avec l'empreinte du bon goût, ou avec quelque autre perfection dont on lui offre les prémices. Lui seul est en état de dédommager l'entrepreneur d'une grande partie des frais qu'il est contraint de supporter : & il y a, ce semble, une sorte d'équité à aban-

donner en profit presque absolument clair la vente de ce qui reste après que les riches sont pourvus.

Non seulement cette conduite pleine de noblesse est capable d'encourager les Fabriquants & les Artistes ; mais c'est leur donner encore une bien plus grande facilité pour porter leurs ouvrages à de plus hauts degrés de perfection. Car il en est des Fabriques comme des arbres dans une pépinière : les uns & les autres ne prennent leur accroissement que par degrés. Les premiers efforts de la sève doivent être secondés par une nouvelle nourriture, qui empêche que la terre ne s'épuise, & par des secours propres à garantir le pied de l'arbre contre les accidents qui pourroient l'éventer, & dessécher les racines : & le riche citoyen sent aisément par cette comparaison, que le Fabrikant ne peut prospérer qu'à force de secours abondants, qui, remplissant continuellement ses fonds, le mettent en état de faire des avances considérables, & de parer aux événements capables de faire cesser son travail, & de le ruiner sans ressource.

C'est en effet dans cette vue que les premiers ouvrages qui sortent d'une Fa-

brique sont toujours chers, jusqu'à ce que l'entrepreneur soit suffisamment dédommagé par la vente, & à portée de ne pas craindre les revers qui peuvent être humainement prévus. Si l'on ne tient pas cette conduite, il est impossible que la Fabrique se soutienne : car il faut attendre le succès d'un Commerce que l'industrie cherche à étendre, mais qui est toujours douteux dans les commencements, au moins jusqu'à certain point. L'économie ne fournit pas d'abord les moyens de diminuer la façon des ouvrages ; & durant cet intervalle, les premiers entrepreneurs n'ont que trop d'occasions de faire de grosses pertes. Ils ont eu outre cela à soutenir les frais & les inconvénients qu'il y a à former des ouvriers, qui ne deviennent habiles qu'à force de gâter de l'ouvrage, & veulent cependant être bien payés. Le profit ne devient réel que quand les ouvriers sont devenus plus adroits.

A ces considérations, suffisantes d'elles-mêmes pour faire connoître aux riches à quel titre j'ai dit que c'étoit une justice de leur part, que de fournir généreusement aux Fabriques, j'ajoute de nouveaux motifs fondés sur l'expérience

que nous donne la considération des faits dont le souvenir est consigné dans l'Histoire.

Les villes de Bruges & Gand firent dans l'Europe une figure brillante tant que les Comtes de Flandre donnerent des marques d'attention aux ouvriers en laine , & aux entrepreneurs des Fabriques de draps & de camelots. Mais à peine ces Manufactures éprouverent-elles l'indifférence de ceux qui seuls pouvoient les rendre florissantes , qu'elles tomberent promptement ; & ces deux villes , presque réduites au produit de leurs terres , quoiqu'excellentes , se virent plongées dans un état de médiocrité dont il ne leur a pas été possible de se relever.

Ces réflexions importantes furent saisies avec force par le grand Colbert. Aussi rien ne coûtoit-il à ce génie de la France pour animer tous les Arts & toutes les Manufactures , dont il étoit généralement le protecteur. Il regardoit les fonds de l'Etat comme devant être spécialement affectés au Commerce , qu'il favoit être la source la plus féconde des richesses dont la fortune de tout royaume est constamment dépendante.

L'Electeur de Mayence voulant éta-

blir sa Manufacture de glaces de Lohr , examina attentivement ce qui pouvoit en accélérer les progrès , & rendre cet établissement durable. Instruit par les fautes qui avoient rendu languissante la belle Fabrique des serges de Lintz , où l'Empereur avoit commencé par employer plus de cent mille florins en bâtimens , donner de forts appointemens aux Directeurs & aux Employés , & mettre des impôts considérables sur les marchandises étrangères ; l'Electeur porta toutes ses vues sur les ouvrages mêmes , & sur les entrepreneurs. Il sacrifia d'abord les sommes nécessaires pour payer les frais d'apprentissage ; persuadé que c'est le vrai moyen de réussir promptement à faire préférer le travail d'une nouvelle Fabrique , & de la mettre en état de produire des ouvrages parfaits. Aussi , de toutes les nouvelles Fabriques d'Allemagne , est-ce une de celles qui ont le mieux réussi , & qui sont devenues les plus riches. Elle s'est vue en état de faire un débit considérable dès les commencemens , & de retirer ses fonds avec des intérêts capables de compenser les premières avances , & de mettre à portée d'en faire incessamment de plus grandes ,

grandes , & dès-là plus lucratives.

Les Manufactures devenant de plus en plus florissantes , leurs richesses refluent par une circulation certaine dans tout le corps de l'Etat ; & passant par une infinité de mains , elles animent tous les lieux où elles sont employées , & deviennent une ressource unique pour la subsistance d'une infinité de pauvres & d'artisans.

La Fabrique ne peut en effet s'enrichir que par l'augmentation de son activité ; & celle-ci ne s'accroît pas sans consommer une plus grande quantité de matières , dont les préparations & l'emploi exigent le travail d'un plus grand nombre d'ouvriers. Tous profitant à proportion dans le même degré que la Fabrique , il y a sans cesse une partie des sommes rentrantes dans les fonds qui est destinée à circuler pour faire valoir l'industrie , tandis que la prudence met l'autre partie en réserve : & dans une ville dont tous les membres sont liés par l'intérêt des diverses branches du Commerce , il n'y a personne , même entre les plus riches , qui ne se ressente de cette circulation , & de ce profit multiplié. Il est donc avantageux pour les riches de ré-

I.

pandre l'or abondamment dans le public par la voie des Manufactures.

Ils doivent encore se regarder comme les peres du peuple, les dépositaires des trésors destinés à pourvoir aux besoins de la multitude. Je ne souhaite pas, au reste, que les riches fassent des dépenses sans goût, sans discernement, donnant à quiconque aura la hardiesse de leur demander gratuitement ; ni que leur libéralité, trop abondamment répandue sur le peuple, soit comme un nuage orageux, qui, pour remédier à une grande sécheresse, accable la terre, & ne lui porte que du préjudice. Leurs fonds, placés dans le sein de l'industrie, seront semblables à ces pluies douces & presque imperceptibles, qui se répandant à propos sur un canton, le raniment, le rendent plus agréable à la vue, & lui communiquent une heureuse fécondité.

Nous voyons un effet de cette sage & habile politique dans la République romaine. Ses revenus étant augmentés de 42 millions par les conquêtes de Pompée, & de 10 autres millions auxquels César avoit asservi, tant les Gaules que l'Égypte ; elle ne retint point dans ses coffres cette somme qui y étoit apportée.

tous les ans ; mais sentant l'importance dont il étoit de multiplier les 52 millions , & de les reproduire ; Rome les consacra à enrichir des particuliers , & à faire que le nom de citoyen romain fût toujours accompagné d'un éclat & d'une magnificence propres à le relever aux yeux de tous les autres peuples.

Aussi apperçoit-on une grande différence entre Rome du temps de César & de Pompée , & cette même ville un siècle auparavant. Environ cent ans avant le règne d'Auguste , les Censeurs citèrent à leur tribunal M. Emilius Lepidus comme coupable de luxe & de faste , parce qu'il payoit 750 liv. pour la maison qu'il occupoit : & Velleius Paterculus , qui nous en a conservé le souvenir , dit que de son temps on eût à peine reconnu pour Sénateur celui qui se seroit logé à un si bas prix.

C'est que l'on fait qu'il y a une sorte de bienfaisance , de devoir même , pour chacun , à faire une dépense proportionnée aux richesses que l'Etat fait passer entre ses mains : en sorte que si un homme riche tient une conduite opposée , il est détesté généralement , & il mérite de Pétre. Mais tout citoyen opulent ne

peut jouir de ses richesses, qu'en les distribuant par le canal de l'industrie, qui tient occupées les mains de la multitude, dont l'inaction est d'ailleurs extrêmement dangereuse.

§ XIV.

Sur la politesse.

QUoique la politesse d'usage ne soit pas toujours accompagnée des louables sentimens qu'elle annonce, ce défaut ne doit point cependant nous faire regretter les temps antérieurs à l'introduction de ces loix. La rudesse & la grossièreté n'excluent pas la duplicité, la fraude, l'artifice, que l'on prétend être aujourd'hui les compagnes inséparables de la politesse françoise. D'ailleurs l'époque de l'établissement des loix de la politesse est d'une antiquité si respectable, qu'il seroit mal aisé, & peut-être impossible, de fixer un temps où elles n'aient pas fait partie du caractère distinctif de cette nation. Les PP. Bénédictins qui nous ont donné l'*histoire littéraire de la*

France, alleguent, dans le 2^e. volume, p. 27, le témoignage d'Agathias, qui dit que les premiers habitants des Gaules étoient pleins d'humanité, & qu'ils se distinguoient par la maniere civile avec laquelle tout étranger étoit traité parmi eux.

L'affabilité, cette vertu nationale, est donc un titre, précieux dont il ne nous convient nullement de nous départir, quelque chose que puissent dire des personnes peu instruites de nos usages, ou dont le goût est porté à censurer tout ce qui ne s'accorde pas avec leurs sentiments. C'est la civilité, telle qu'elle se pratique parmi nous, qui donne au commerce de la vie une douceur, un agrément, qui ne peuvent être conçus tels qu'ils sont que par ceux qui en jouissent. Aussi tout étranger, qui a vu par lui-même les usages de différentes nations, s'en retourne-t-il dans sa patrie avec des sentiments d'estime pour plusieurs des peuples dans le sein desquels il a vécu, mais charmé des manieres qu'il n'a trouvées qu'en France.

Y a-t-il en effet rien de plus propre à donner une haute idée de nos mœurs que ce noble accueil, cette gaieté pleine de

décence, cet air aisé & ouvert, avec lesquels les personnes vraiment polies se traitent mutuellement ? La politesse donne de la grace à toutes les vertus ; elle les rend aimables, & inspire le desir de s'y conformer. Pour rendre ces vérités sensibles, jetons seulement un coup d'œil sur deux personnes supposées également vertueuses ; mais dont l'une orne ses vertus par le bel extérieur de la politesse, & l'autre ne présente que des dehors rustiques & grossiers. La différence nous frappe à l'instant même : notre cœur ne balance point à se décider pour celle des deux vertus qui paroît plus aimable. N'est-il pas vrai aussi qu'un dévot brutal rend en quelque façon la dévotion odieuse ; & qu'un homme de piété, modeste & poli, a sur nos cœurs un grand avantage pour les attirer à suivre son exemple ?

En un mot, être poli, c'est dire chaque chose d'une manière obligeante, & faire tout avec grace. La vraie politesse est une attention continuelle, sans affectation ; qui comprend l'art de disposer les autres à être contents de nous & d'eux-mêmes. Y a-t-il rien de si charmant que de voir nos amis applaudir à nos pensées,

entrer dans nos sentiments , épargner notre foiblesse , lorsque leur sincérité nous fait appercevoir nos défauts ; être attentifs à prévenir nos desirs , & à les seconder ; chercher ingénieusement à connoître ce qui peut nous plaire ; éloigner de nous , autant qu'il leur est possible , tout sujet de tristesse , souvent nous préférer à eux-mêmes ; chercher enfin à nous rendre heureux ? Ces traits caractérisent également , & la politesse françoise , & les vertus qui appartiennent à l'esprit de société.

Car les loix que la plus exacte morale impose à l'homme sociable se réduisent à être prudent , discret , réservé , indulgent pour les défauts & les imperfections des autres , & sévère pour ses propres foiblesse ; respectueux envers les personnes au dessus de soi , plein de bonté pour ses inférieurs , toujours prêt à témoigner de l'estime à ses égaux. S'il est assez heureux pour posséder avec cela une intelligence délicate , aussi contraire à la duplicité qu'à l'imprudence ; & l'art de placer des bienfaits avec choix ; de parler , de se taire , & d'agir à propos ; il n'y aura personne qui ne souhaite de vivre avec lui : sa compagnie aura tou-

jours de nouveaux charmes : on ne se trouvera content qu'en sa présence. Ce n'est là que la spéculation dont la pratique est la politesse françoise ; politesse digne de nous , convenable à des êtres pensants , & variée selon les divers sentiments auxquels elle est relative.

Une personne polie nous met tout d'un coup à notre aise : point d'embarras avec elle , point de contrainte. On peut ne point accepter ses offres , sans qu'elle s'en offense , ni qu'elle nous y force avec une brusque violence : on est libre de penser autrement que cette personne , & de suivre sa propre volonté. La politesse fait souhaiter qu'un inférieur parle & agisse sans timidité , sans gêne ; elle lui aide à s'énoncer , interprète favorablement ce qui n'est en lui que grossier , & qui ne sort point des bornes que le respect lui prescrit : encore dissimule-t-on ses écarts , lorsqu'ils ne vont point à certain excès.

L'on fait avec quelle bonté Louis XIV essaya de rassurer un Archevêque de Toulouse que le respect intimidait. Le Prince de Condé vouloit bien souffrir que le Poète Santeuil , homme à talents , mais impoli , & extraordinairement rem-

pli de lui-même, osât le tutoyer. On raconte qu'un Pape ayant demandé à Louis XIV d'envoyer à Rome le célèbre Nôtre pour y tracer le plan d'un jardin ; ce Prince, en le faisant partir, lui dit de faire au Pape bien des amitiés de sa part. Cet habile homme, plein de simplicité & de candeur, prenant le commandement à la lettre, ne s'affujettit point au cérémonial des profondes révérences qui se font à plusieurs temps avant d'arriver au trône de Sa Sainteté ; mais dès qu'il aperçut le Pape, il courut avec un empressement naïf l'embrasser, & lui faire un accueil plein de cordialité ; ajoutant qu'il exécutoit les ordres du Roi son maître. Le tout fut pris en bonne part, & on fêta beaucoup à Rome ce vieillard, qui méritoit des distinctions, autant pour sa respectable simplicité, que pour son talent, qui l'avoit rendu singulièrement digne des bontés du Roi. Benoit XIV, aujourd'hui assis sur le trône de St. Pierre, essentiellement bon esprit, & d'un caractère bienfaisant, est si affable pour les étrangers, qu'il oublie presque sa dignité avec les personnes de mérite ; leur permettant de s'entretenir avec lui avec la familiarité

qui est d'usage entre personnes égales. Dans le temps qu'un jeune Prince étudioit à Paris au college de Louis le grand, un de ses domestiques qui l'accompagnoit par-tout, même dans les corridors, avoit ordre d'avertir ce Seigneur de se découvrir, s'il y manquoit, lorsqu'il passoit quelqu'un, fût-ce le dernier des valets; & il falloit que le Prince se découvrit tout-à-fait, le chapeau bas.

Le François poli ne fait ce que c'est que de garder avec ses inférieurs un prétendu point d'honneur, qui pourroit leur être préjudiciable. On dit qu'anciennement les cochers du Roi & des Grands en Espagne étoient toujours tête nue, quelque temps qu'il fût. Louis XIV, au contraire, voyant dans ses appartements un ouvrier sur une échelle, s'approcha pour en tenir le pied, de crainte qu'elle ne glissât. Quel contraste ! l'humanité fait, comme on le voit, une partie de la politesse des plus grands Seigneurs. Il y a des exemples de gens qui paroissant pénétrés de froid, ont été amenés par des Princes mêmes près de leur feu : d'autres ne vouloient pas qu'un ouvrier ou un paysan, qui étoit bien fatigué, leur parlât autrement qu'assis. Telle est en

partie la politesse qu'un homme de distinction observe en France à l'égard de ses inférieurs. Ses discours , ses manieres , tout se sent en lui d'une politesse , qui est encore moins celle d'un homme du grand monde , que d'un homme né officieux & bienfaisant. D'ailleurs on a soin d'inculquer dès l'enfance aux personnes du plus haut rang , que la fierté ne peut se trouver que dans des hommes médiocres , qui y trouvent une foible ressource , une vaine décoration ; que le propre des héros est de savoir être simples & humains ; & que plus on est grand , plus on ignore l'art & l'affectation de le paroître.

Entre égaux , chacun est libre de faire ce qu'il lui plaît. On va & vient sans être importuné : l'on ne paroît s'intéresser à vos actions , que dans le cas où on croit que vous avez besoin de secours ; & alors on s'empresse à vous soulager promptement : du reste , personne ne jette des regards curieux sur ce qui concerne les affaires de son voisin : l'on s'en tient à des offres générales de service , que l'on se fait ensuite un plaisir de remplir , si les circonstances le permettent. L'ami va solliciter un Magistrat , ou demander avec instance une charge , une grace , pour son

ami, s'il a un crédit proportionné aux choses dont il s'agit. Se trouve-t-on dans l'embarras ? il se rend caution, il paye, il prête, supposé que la prudence lui dicte qu'il peut le faire sans se porter un notable préjudice. Car il y a des gens indiscrets, capables de demander des choses injustes, & de s'offenser du refus. C'est ce qui arriva à Rutilius. Son ami s'emporta jusqu'à lui dire avec indignation : *Quel besoin ai-je de votre amitié, si vous ne faites pas ce que je vous demande ?* L'illustre Romain lui répondit sur le même ton : *Et quel besoin ai-je de la vôtre, s'il faut que pour la conserver j'agisse contre les loix de la vertu ?*

L'homme poli est toujours affable & gracieux, lors même qu'il ne lui est pas permis d'être libéral. Son accueil devient presque aussi agréable que l'eût été le bienfait qu'il refuse : il n'omet rien de ce qui peut prouver la bonne volonté. Delà ces attentions délicates, ce soin d'adoucir un refus, & de témoigner qu'on ne refuse que malgré soi ; enfin cette manière d'obliger qui est préférable au bienfait même. La politesse ne fait point attendre long-temps les bons offices : & en faisant plaisir de bonne grace, elle est digne d'une double reconnoissance.

A-t-on besoin de conseil ? on ne trouve point dans l'homme poli cette affectation d'une sérieuse gravité qui embarrasse & déconcerte ; mais il écoute , pense , répond ; & montre en tout qu'il s'intéresse à ce qui nous touche. Il m'arrive un succès heureux ; chacun se hâte de s'en réjouir avec moi : je ne vois qu'un air riant dans tous ceux qui m'approchent ; & leur gaieté extérieure me rend plus capable de sentir mon bonheur. Si l'on sait qu'une personne est dans l'affliction , on court prendre part à sa peine , tâcher de la consoler : & une des choses qui préparent en elle ce bon effet , est la douleur ou la morne tristesse qu'elle apperçoit dans les amis qui l'environnent : elle s'attendrit sur la peine qu'ils paroissent ressentir , & commence à faire moins d'attention à celle dont son cœur est pénétré.

Quelqu'un commet-il une faute en présence de gens polis ? on feint de ne pas s'en appercevoir , ou on l'avertit adroitement : de sorte qu'on lui épargne la confusion. On est sûr d'être traité avec accueil par les domestiques : le maître leur en a donné l'ordre ; & il veut que ses amis soient traités comme lui-même , sans espérance d'aucune gratification de leur main : c'est un

bienfait équitable dont il se charge encore. En un mot, tout est commun entre amis, autant que la raison le dicte : & chacun, dans la société, s'applique à se conformer au goût de ceux avec qui il se trouve. La politesse fait que tout y respire un air de noblesse & d'aisance, totalement opposé à ce qui appartient à ces génies étroits, dont le centre est dans les petitesse & la servitude. Enfin le commerce des personnes polies exclut généralement ce que M. Gresset dépeint dans sa *Chartreuse* comme propre à troubler l'agrément de la société. L'on est heureux, dit-il, lorsqu'on a l'avantage de vivre

Loin de tout importun jaseur ;
 Loin des froids discours du vulgaire ,
 Et des hauts tons de la grandeur ;
 Loin de ces troupes doucereuses ,
 Où d'insipides précieuses ,
 Et de petits fats ignorants ,
 Viennent, conduits par la folie ,
 S'ennuyer en cérémonie ,
 Et s'endormir en compliments ;
 Loin de ce médisant infame ,
 Qui de l'imposture & du blâme
 Est l'impur & bruyant écho ;
 Loin de ces fots atrabilaires ,
 Qui , cousus de petits mysteres ,
 Ne vous parlent qu'*incognito* ;
 Loin de ces voir acariâtres ,
 Qui dogmatifant sur des riens ,

Apportent dans les entretiens
Le bruit des battus opiniâtres ,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques ,
Où l'on s'insulte à l'unisson
Pour des misères pédantesques ;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux Druide empesté,
Qui, sous un air symétrisé,
Parle à trois temps, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuye avec dignité. &c.

Quand l'homme poli se trouve avec une personne dont le rang est supérieur au sien, il ne connoît point ce puéril orgueil qui cherche à s'affranchir des déférences qui appartiennent aux grands en vertu de l'usage. Il est très-circonspect en leur présence: il y observe un maintien plus sérieux, mais accompagné de certaine sérénité qui annonce l'état d'une ame vertueuse, laquelle se plaît où elle est.

Non seulement cette vertu fait que l'on n'a point avec eux des manieres ou empressées ou contraintes, qui leur seroient également incommodes; mais aussi elle rend attentif à lire sur toute leur personne ce qu'ils peuvent desirer de nous. S'agit-il de leur obéir? On leur témoigne le plus grand zele. Donnent-ils des avis? on les reçoit avec un silence de soumission: &

s'il arrive que l'on soit forcé à les contredire , la remontrance est amenée à pas lents , & précédée du respect , qui ne la quitte point , & dont la présence est encore plus marquée par des signes extérieurs , empruntés sans affectation des mains de la nature , que par les paroles qui en font une protestation expresse.

D'un côté la politesse insinue la vérité avec tout l'art possible ; de l'autre aussi elle est incapable de la trahir : & conservant toujours de la dignité au milieu des démonstrations du plus profond respect , elle ne s'avilit point par l'adulation ; mais évitant de se répandre en fades louanges , autant que de blâmer indiscrettement , elle s'applique à saisir un milieu entre la fausseté pleine de bassesse , & la sincérité dont la rudesse seroit offensante. Enfin le François poli est essentiellement honnête homme , galant homme , & homme aimable.



§ XV.

Suite de l'article concernant la politesse.

IL y a des personnes que choquent certaines formalités extérieures, lesquelles font partie de la politesse françoise : cette espece de cérémonial leur déplaît. J'avoue que la politesse impose quelque assujettissement , mais qui devient facile , imperceptible , agréable même , par l'habitude. J'ose avancer aussi que la censure tombe beaucoup moins sur notre politesse , que sur ceux qui abusent de ce nom pour faire valoir un jargon particulier & des façons affectées.

Car il est certain que l'on ne trouve point dans le grand monde ce manège ridicule de gestes , de minauderies , de fades compliments , de révérences multipliées , & autres manieres gênées , qui deviennent fort incommodes , & que les personnes peu instruites regardent comme appartenant au caractère essentiel de la politesse nationale , dans laquelle au contraire tout est simple , aisé , naturel , plein de noblesse.

K

Il en est de la politesse comme de l'esprit. Des gens dont le goût n'étoit pas épuré ont cru que l'esprit consistoit dans certain jargon alambiqué, inintelligible pour ceux mêmes qui en faisoient usage, ridicule, ou plutôt pitoyable, & nullement d'accord avec la sagesse de la raison & les graces de la belle nature. Un singe n'est pas plus propre à représenter un homme accompli, que le prétendu bel esprit, & la fausse politesse, à rendre sensible le vrai caractère des excellentes qualités dont ils ne font qu'emprunter le nom, & dérober quelques traits.

L'idée que j'ai tâché de donner de la politesse, dans l'article précédent, n'est qu'une esquisse imparfaite, mais fidèlement copiée d'après l'usage constant qui s'observe entre les personnes distinguées par leur rang & par leur bon esprit. C'est cette politesse qui charme les étrangers : ils sentent eux-mêmes que ce qu'on leur donne souvent pour les manières françoises, n'a point cet air aimable, engageant, naturel, propre à gagner le cœur, & qui fait envier à toutes les nations le sort de la nôtre.

Ce qui contribue à fortifier les Anglois, par exemple, dans des préjugés contre la

politèſſe françoïſe , eſt qu'ils ſont l'honneur de qualifier de François un prodigieux nombre d'Allemands & de Suiffes , qui ſe ſont établis à Londres , à Cambridge , & ailleurs , pour enſeigner notre langue , & pour donner la belle éducation à la jeune Nobleſſe des deux ſexes. De tels maîtres ont un trop grand intérêt à la réputation de leur talent lucratif , pour ne pas prononcer avec hardieſſe ſur le bon uſage. On les croit ſur leur parole , parce qu'on n'eſt pas à portée de reconnoître le défaut de leurs regles. La vue de quelques *petits-maîtres* , auſſi mépriſés en France qu'ailleurs , ſert enſuite à confirmer dans l'idée peu juſte que l'on s'étoit formée de nos uſages , par les manieres & les inſtructions de gens auſſi étrangers à l'égard de la France que les Anglois mêmes ; & qui pour la plupart ſans naiſſance & ſans éducation , n'ont jamais pu fréquenter & copier que des François peu en état de leur inſpirer la politèſſe. Il eſt étonnant que , malgré le préjugé où ſont les Anglois contre nos manieres , ils aient un goût décidé pour les faire donner à leurs enfans. Ces heureuſes diſpoſitions ſont un effet du ſéjour que quelques François réellement polis ont fait à Londres , & de

ce que les Anglois , au retour de leurs voyages , racontent à la louange de notre nation. Il seroit à souhaiter que ce peuple infiniment estimable fût à portée de faire un choix de personnes plus capables de remplir son attente , de montrer par leur exemple la pratique des maximes , & de soutenir la haute idée de la politesse françoise.

Une chose qui déplaît encore , est l'usage de faire des offres de service que l'on ne soutient pas dans l'occasion. J'ai déjà observé que l'indiscrétion de celui qui requiert un bon office peut mettre le plus honnête homme dans le cas de manquer à sa parole à cet égard. Ces offres vagues supposent toujours tacitement que le service ne pourra point préjudicier à celui qui en fait l'offre : c'est la raison elle-même qui dicte cette clause. Et d'ailleurs il faut convenir que ces faux polis , dont l'univers abonde , sont inconsidérément de telles protestations d'amitié & de services ; & qu'il est juste de les regarder sur le pied de ceux qui ne parlent que de mettre l'épée à la main , & se sauvent dès que l'on témoigne d'accepter leur défi. Dans l'un & l'autre genre , ces propos imprudents doivent être suspects dès qu'ils

sont employés à chaque instant sans distinction, & sans raison convenable : ce qu'il est aisé de discerner quand on a l'usage du monde.

Il est inutile, ce me semble, d'entrer dans un plus long détail sur les reproches dont on charge injustement la politesse de la nation. C'est assez d'avoir rappelé aux yeux du public la vraie idée de la politesse françoise, d'avoir rafraîchi ses principaux traits, & d'indiquer en général la source des préjugés qui sont à son désavantage.

Mais il me reste à faire observer qu'il y a des témoignages de politesse qui ne trompent que ceux qui le veulent bien ; & que, par conséquent, on ne doit pas les accuser d'être peu sinceres. Il en est de ces parties purement extérieures de la civilité, comme de la forme des habits. On ne peut se distinguer de l'usage commun, sans paroître singulier, & sans s'exposer à passer, ou pour grossier, ou pour ridicule. Telle Dame n'a pas plus de goût pour le large panier dont son état lui fait une espece de loi, que d'inclination pour servir une personne qui lui est absolument indifférente, à qui cependant l'usage veut qu'elle assure, en

la voyant pour la première fois ; qu'elle est très-humblement soumise à ses ordres. Il n'y a personne de raisonnable qui prenne droit de ce compliment purement cérémonial, & toujours réciproque. C'est une mode que l'on suit sans y faire la moindre attention, une monnaie courante sur la valeur de laquelle il n'est pas possible de se tromper, pourvu que l'on ne soit point absolument nouveau venu dans le monde.

Il y a des usages pareils dans chaque nation. En se civilisant, & s'éloignant de la barbarie pour s'approcher des vrais principes de l'esprit de société, on a introduit par degrés ces sortes d'attentions, qu'il a plu de nommer des bien-séances. Depuis qu'elles ont été mises au rang des devoirs, les plus sages ne s'en sont point dispensés ; & il a été honteux de les négliger : elles ont part aux préliminaires de la vie civile. On dit à un homme que l'on est son serviteur, comme on se découvre en l'approchant. Il y a une convention tacite qui établit que l'un de ces signes ne dit pas plus que l'autre ; & que tout galant homme doit néanmoins les employer dans les cas marqués par l'usage.

Mais si de telles actions de civilisé peuvent être pratiquées par des gens qui d'ailleurs n'ont point les qualités sociales, il n'en est pas de même de la vraie politesse, pour laquelle il faut un grand fond d'esprit & de sentiments, ou au moins beaucoup d'art pour les feindre. Si l'on est exposé à se voir trompé journellement par un extérieur de probité qui attire la confiance, est-il étonnant qu'il se trouve des gens assez habiles pour contrefaire la politesse ? Et puisque cette illusion est un vice, il s'ensuit que ce qu'elle a voulu imiter pour se rendre digne d'estime, est une vertu.

Ce qui le prouve encore, est la difficulté que l'on éprouve pour être poli avec gens qui ne nous plaisent pas. Se vaincre à cet égard, c'est donc être vertueux. L'on voit des gens qui, ayant beaucoup d'esprit, ne trouvent personne à leur goût : leur esprit ne sert qu'à les chagriner, en leur faisant appercevoir grand nombre de défauts dans ceux avec qui ils ont affaire. Un bon esprit fait excuser tout : convaincu de ses propres foiblesses, il devient volontiers indulgent pour celles dont il est le témoin ; & plus un homme a d'esprit, moins il doit se faire de

peine d'entrer dans les détails qui tous ensemble concourent à la politesse. Aussi voyons-nous que lorsqu'un homme d'esprit est poli, il l'est plus que d'autres ; & que sa politesse est accompagnée d'agréments infinis.

Tels étoient Voiture , M. Godeau , & les autres Savants qui composèrent les cours illustres de Mlle. de Rambouillet & de Me. du Maine. M. de la Motte n'oublia jamais ce qu'il devoit à la politesse & aux Dames , quoique très-maltraité par Me. Dacier , qu'une longue habitude à lire Aristophane avoit un peu écartée de la douceur & des graces naturelles à son sexe. Gassendi , dont le caractère étoit un heureux composé de politesse & de science , ne laissa rien échapper d'offensant contre Descartes , qui le traitoit avec des termes méprisants , durs & grossiers. L'homme poli a le talent de semer des fleurs sur les routes épineuses de la critique. La même main qui censure un endroit défectueux , cherche à en indiquer d'autres qui méritent d'être loués. S'il annonce aux Savants quelque découverte qu'il ait faite , il ne croit point ternir sa gloire par un aveu plein de candeur , qui avertit que le germe de cette nouveauté se trou-

ve dans quelque autre ouvrage , où néanmoins il n'existe peut-être que d'une manière imperceptible. Dans les occasions d'attaque ou de défense , les termes qu'il emploie appartiennent tous à la langue de l'honnête homme ; & toute sa conduite est soutenue d'un air de politesse , qui fait voir la dignité de ses sentiments. Il n'appartient enfin qu'à l'homme d'esprit de faire usage de la maxime que M. de St. Evremont dit être le grand art de la conversation : Admirer peu , écouter beaucoup ; se défier toujours de sa raison , être quelquefois en garde contre celle de nos amis ; ne se piquer jamais de montrer de l'esprit , & faire briller autant qu'on peut celui des autres.

J'ai vu objecter contre l'affujettissement aux formalités de la politesse , que M. de Fontenelle dit que M. de Vauban les négligeoit. Comme ce sage Historien des Savants & des Sciences a toujours été exact à remplir de semblables devoirs , & qu'il a pris soin de faire observer que les personnes dont il faisoit l'éloge avoient éminemment possédé les vertus sociales , il paroîtroit étonnant qu'il eût voulu en excepter un aussi grand homme que cet illustre Maréchal. Selon lui , „ M. de

„ Vauban méprisoit cette politesse *superficielle*, dont le monde se contente, & qui couvre souvent tant de barbarie ; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité, lui composoient *une autre politesse* plus rare, qui étoit toute dans son cœur. Il seyoit bien à tant de vertu de négliger les dehors, qui, à la vérité, lui appartiennent naturellement, mais que le vice emprunte avec trop de facilité. „ C'est, ce me semble, que ce Général, sans cesse occupé d'objets sérieux, qui demandoient beaucoup d'application, se répandoit peu dans le grand monde, & ainsi n'en avoit point toutes les belles manieres. Leur étude étoit en quelque sorte incompatible avec les travaux continuels d'un héros militaire ; mais ce genre de vie sérieux n'empêchoit pas M. de Vauban de remplir les principaux devoirs d'un vertueux citoyen, & de s'acquitter des usages communs que prescrit la politesse. Bon, humain, libéral, officieux, & cherchant à laisser ignorer ses bienfaits ; il avoit sans contredit le fond essentiel des vertus sociales, que j'ai dit être le caractère & l'ame de la politesse. Mais ne négligeons pas ce que M. de Fontenelle dit ici : Que les dehors, l'extré-

rieur poli, *appartiennent naturellement à la vertu.* Le suffrage de ce respectable Auteur est une preuve de plus pour moi.

Aussi nous représente-t-il M. Dodart „ obligeant tout le monde, autant qu'il „ lui est possible, & ne ménageant point sa „ faveur dans les affaires d'autrui. Avoir „ besoin de son crédit, c'étoit être en „ droit de l'employer. Son caractère, naturel- „ lement sérieux, n'avoit cependant „ rien d'austère ni de sombre; mais il „ laissoit paroître assez à découvert un „ fond de cette joie sage & durable, qui „ est le fruit d'une raison épurée, & d'une „ conscience tranquille. Il entroit dans ce „ qui étoit proposé par les autres, comme s'il n'eût su que ce qu'il apprenoit d'eux en ce moment. Il aimoit à „ emprunter & faire valoir leurs idées; „ & il auroit plutôt affecté que manqué „ l'occasion de leur en rendre une espèce „ d'hommage. Dans ses mœurs tout par- „ toit d'un seul principe: un cœur naturel- „ lement droit & noble avoit été continuellement cultivé par la Religion. „ Cette peinture répond exactement à une partie de celle que j'ai grossièrement ébauchée pour donner l'idée d'un François poli.

M. Bourdelin paroît encore dans son éloge un citoyen zélé & officieux pour ses amis, doux & humain à l'égard de ses domestiques.

M. de Fontenelle, estimé pour l'universalité de ses talents, & aimable par les agréments qu'il sut toujours répandre dans la société, est aussi un Historien fidele, qui ne dissimule point les foiblesses dont l'équité convient que les vertus humaines ne sont jamais exemptes. Ayant à faire l'éloge de M. de Montmor, il dit ingénument que cet Académicien étoit „ vif, „ & sujet à des coleres d'un moment, „ sur-tout quand on l'interrompoit dans „ ses études pour lui parler d'affaires „ Ce sont les humiliants appanages de l'humanité, à qui il reste toujours quelque imperfection, mais que des qualités excellentes compensent avec avantage. En effet „ à ces coleres de M. de Montmor „ succédoit une petite honte, & un repentir gai. Il étoit bon maître, même à l'égard des domestiques qui l'avoient volé; „ bon ami, bon mari, bon pere, non seulement pour le fond des sentimens, mais „ dans tout le détail de la vie. „ Images gracieuses qui nous offrent le portrait de l'honnête homme, du galant homme, de

l'homme poli, du François qui fait faire à propos usage de la gaieté & de l'enjouement, convenir de ses fautes, & les réparer avec aisance & noblesse, être aussi indulgent envers ses inférieurs que sévère pour lui-même ; exact enfin à chercher les moyens de rendre heureux ses amis , son épouse , sa famille , ses domestiques. Ce que j'ai dit de la politesse n'est donc qu'une expression de ce que l'usage offre journellement à nos yeux dans les personnes dignes d'être proposées pour modèle à ceux qui veulent apprendre la politesse qui sert à distinguer la nation françoise de toute autre.

S. XVI.

Bons effets de l'honneur & de la honte.

LEs préjugés en général influent beaucoup sur notre conduite. Quelque difficulté qu'il y ait à régler les passions de l'homme , parce qu'elles dépendent moins de la pensée que du sentiment, les loix trouvent dans le sentiment même une ressource pour se faire

respecter. Quiconque est susceptible d'honneur ou de honte, peut être gouverné par l'espérance de la gloire, ou par la crainte de l'infamie. Et nous sommes fort heureux que l'appréhension d'être déshonorés ait assez de force pour agir sur certains esprits que la vue des amendes ou de toute autre peine ne seroit pas capable de retenir. Ceux qui sont dignes de sentir que le mépris & la honte sont de rigoureux châtimens pour un homme qui vit en société, doivent être des citoyens précieux à l'Etat : avec de telles dispositions on est capable de tout.

C'est à la gloire de vaincre, & à la honte d'être vaincu, que l'on doit cet acharnement que les troupes témoignent dans le fort de la mêlée, cette ardeur qui fait qu'elles demandent à être menées au combat, ces prodiges de valeur qui décident du succès d'une action. Le même motif empêche souvent l'homme d'être vicieux, parce qu'il auroit honte d'être connu pour tel. Des femmes observent avec soin tous les dehors d'une vertu dont on fait le capital pour leur sexe : aussi cette vertu est-elle confondue pour elles avec l'honneur ; & on

leur apprend en naissant que ce même honneur doit leur être plus cher que la vie. Delà tant d'héroïques actions dans des femmes fortement persuadées par ces maximes.

Lorsque les Législateurs crurent devoir suspendre le cours du luxe, qui dans certaines circonstances devenoit préjudiciable, les peines infamantes prononcées contre les infracteurs, furent plus puissantes que tout autre motif pour remplir l'intention de la loi. Telles furent celles que Zaleuque imposa aux Locriens. Une femme du plus haut rang ne pouvoit désormais se faire accompagner dans les rues de la ville par plus d'une suivante; à moins que cette Dame ne fût pleine de vin: il défendoit à toute femme de sortir durant la nuit; le permettant néanmoins à celles qui iroient chercher des galants: l'usage des dorures n'étoit accordé qu'aux femmes qui auroient résolu de se prostituer. Les hommes avoient aussi des loix scellées de semblables restrictions: le desir d'aller dans quelque lieu infame étoit le seul cas où ils fussent libres de se parer avec des étoffes de Milet, & des pierreries. Chaque espece de luxe n'étoit licite, en con-

féquence de la loi , que dans les circonstances où personne ne veut être censé se trouver. Nos annales ont conservé la mémoire d'un pareil édit émané du Roi Henri IV , qui déclaroit l'usage des dorures illicite pour tous ses sujets , à l'exception des filous , & des femmes ou filles débauchées. Les gens de cette trempe ayant intérêt d'être confondus avec les autres , de tels expédients coupent avec une promptitude certaine la racine du mal que l'on veut retrancher. L'honneur & la honte , ces deux puissants mobiles , arrêtent tout - à - coup ceux qui croiroient pouvoir impunément braver des loix qui portassent toute autre peine. Quand on peut réussir à s'emparer du cœur de l'homme , on est sûr de le conduire où l'on veut. S'il fait ce que c'est que la honte , il ne balancera pas à préférer courageusement la mort à une vie qui le déshonorerait.

Telle fut l'intention des Spartiates , lorsqu'ils statuerent que quiconque auroit pris la fuite en un jour de combat , passeroit pour infame , ne porteroit que des habits déchirés , auroit tout un côté de la barbe rasé ; & que le premier qui le trouveroit par les chemins , pourroit lui
donner

donner un soufflet , sans qu'il lui fût permis de se plaindre.

C'est pourquoi aussi , dans un temps où la fureur de se pendre s'étoit emparée des filles milésiennes , le Magistrat ne put arrêter efficacement les progrès de cette frénésie , qu'en ordonnant que le corps de chaque fille qui se pendroit seroit traîné tout nud dans les rues de la ville , aux yeux du peuple , & avec la même corde qui auroit été l'instrument de sa mort. L'on raconte que certain fanatisme ; qui faisoit beaucoup d'impression sur l'esprit des Anglois , fut de même presque subitement réprimé par la sagesse du Magistrat , qui prévint que les fanatiques céderoient à la honte de se voir l'objet de la risée du public , après avoir été joués sur le théâtre ; au lieu que la sévérité eût pu leur faire naître l'imagination d'un prétendu martyre.

Les grades militaires , les récompenses , les éloges , la gloire , qui couronnent la vertu de tout bon citoyen , sont des motifs qui ont beaucoup d'ascendant sur les grandes ames : ils inspirent même à d'autres les efforts capables de les élever au dessus de la bassesse. La crainte

L

du châtimént corporel est proportionnée à l'état de celui qui , sous la forme humaine , n'a d'autres sentimens que ceux des brutes : incapable de penser noblement , il doit être traité en esclave.

Ainsi les loix de Théodose & de Justinien ordonnent que , si un indigent , qui est en état de travailler , sollicite des bienfaits , auxquels les foibles seuls ont droit ; le premier qui le saisira , pourra en faire son esclave : & les ordonnances de nos Rois défendent de rien accorder aux prières & aux cris de ces mendiants valides.

Le même esprit avoit anciennement dicté aux Romains , qu'un Soldat qui consentoit à se rendre aux ennemis , étoit indigne de toute assistance : & pour l'ordinaire un tel prisonnier cessoit d'être compté comme citoyen. Regulus persuada aux Sénateurs , quoiqu'il fût sûr que ce conseil lui coûteroit la vie , de laisser les prisonniers entre les mains des Carthaginois. Nous voyons encore , dans la guerre contre Annibal , Rome , quoiqu'épuisée après la bataille de Cannes , préférer néanmoins d'armer huit mille esclaves , & d'altérer en cela l'usage de la République , plutôt que de racheter

Égal nombre de citoyens, dont la rançon ne lui eût pas plus coûté que l'équipement de cette nouvelle milice : & dans cette extrême nécessité, il fut établi plus que jamais, comme une inviolable loi, qu'un Soldat devoit ou vaincre ou mourir. Aussi y alloit-il de la vie, non seulement à fuir, ou à quitter son rang, mais à faire le moindre mouvement sans ordre du Général. Par cette conduite rigoureuse, les armées romaines, quoique défaites, les rangs rompus, les Soldats épars, se rallioient jusqu'à la dernière extrémité. Les uns craignoient d'être punis de mort, ou de vivre esclaves perpétuels de maîtres durs & barbares; les autres étoient animés de la gloire de vaincre.

Le brave ne s'effraie ni du danger, ni du grand nombre; il compte sur sa valeur. Bayard, résolu de défendre Mezieres, quoique cette place fût dénuée de tout, & qu'il n'eût qu'une poignée de gens, répond à ceux qui lui suggéroient de se rendre : *Avant de sortir, nous aurons un pont formé des cadavres de nos ennemis.*

Quand Xerxès, ambitieux d'un titre redoutable,
Menant à sa suite des troupes formidables,

Pensoit que le grand nombre inonderoit la Grèce ;
Leonidas, suivi d'une brave jeunesse ,

Pleine de courage & d'ardeur ,
Marcha pour s'opposer à cet usurpateur ,

Un Grec effrayé vint lui dire :

Tout est perdu ! Seigneur ; Xerxès va nous détruire :
Qui peut lui résister ? Quel terrible appareil !

Les Perses sont en si grand nombre ,
Qu'ils pourront de leurs traits obscurcir le soleil.
Tant mieux, répondit-il, *nous combattons à l'ombre.*

Les grands Généraux , persuadés que tout Soldat qui craint la mort est infiniment nuisible , ont mieux aimé avoir des armées peu nombreuses , & les composer d'hommes remplis de courage. Gédéon , à la tête de trente-trois mille hommes , fait publier que les timides eussent à mettre bas les armes : vingt-trois mille se déclarent ; & dans les dix mille qui parurent disposés au combat , il ne se trouva réellement que trois cents braves : mais ce petit nombre devient libre pour suivre toute l'impétuosité de son courage ; & la multitude des timides eût tout fait périr. Scipion fit de même avant de passer en Afrique ; & s'estima heureux de n'avoir point à mener au combat un peuple de poltrons , qui accepterent l'offre qu'il fit de les dégager du serment. En d'autres

temps la République romaine , l'Empereur Constance aussi dans des temps postérieurs, furent obligés à sévir contre une infinité de lâches, qui , pour ne point partager avec leurs concitoyens les fatigues & les périls de la guerre, se coupoient les pouces afin de devenir inhabiles à porter les armes. Une telle bassesse étoit fréquente en différents pays, lorsqu'Ammien Marcellin observa que les Gaulois étoient peut-être les seuls assez braves pour qu'on n'eût point à leur reprocher de semblables mutilations.

Quelle différence de ces hommes dépourvus des sentiments qui annoblissent notre ame , & du Soldat portugais, qui se trouvant au premier siege de Diu, & manquant de balles dans la chaleur du combat, se tira des dents pour charger son arquebuse!

Quoique ce trait de bravoure paroisse suspect à quelques critiques, ne peut-on pas le supposer exactement vrai, par égard pour le discernement des illustres Auteurs qui le rapportent, & qui continuent à l'attester, malgré tout ce qu'on a dit pour l'affoiblir? Le P. Maffée, de qui nous le tenons originairement, a été suivi par le P. Laffitau, puis par les Sa-

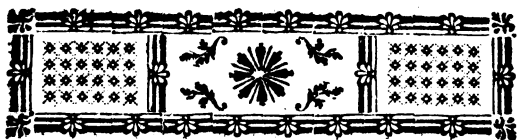
vants qui témoignent tant de justesse & de goût dans leur *Histoire générale des voyages*. M. l'Abbé Gallois annonça ses doutes sur ce fait extraordinaire, dans le premier tome du *Journal des Savants* ; & son suffrage a entraîné quelques gens de Lettres. J'ai cru pouvoir, sans conséquence, me jeter dans le parti de ceux qui n'aperçoivent dans la bravoure du Portugais rien qui mérite moins de créance que nombre d'actions modernes dont le récit pourra de même étonner nos neveux.

Soyons persuadés qu'un homme assez brave pour combattre avec intrépidité, met tout en œuvre afin de ne point céder la victoire. La voix de l'honneur est la seule qui se fasse alors entendre : & , sacrifiant tout, il affronte avec hardiesse l'instant fatal de succomber à la loi dont Cicéron nous a conservé le souvenir : *Tout héros doit naturellement terminer sa course par une mort glorieuse dans le champ de Mars*. Quoique la mort, toujours terrible à son approche, excite une horreur qui ne permet pas aux plus braves d'être absolument insensibles ; tout agités qu'ils sont, leurs cœurs aspirent après le combat ; & l'ardent désir

de la gloire l'emporte sur l'amour de la
vie. Le héros dangereusement blessé,

Déjà presque touchant à l'inférieure rive,
Rappelle avec force son ame fugitive :
Et demande au Dieu Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, & de mourir vainqueur.





§ XVII.

Origine & cause du vent.

On paroît s'accorder assez généralement à regarder aujourd'hui comme chimérique ce que les anciens disoient des influences de la lune ; & en dépouillant cet astre d'une partie des effets qui lui étoient attribués, on a transmis les mêmes droits aux vents.

Sans prétendre dégrader ces nouveaux venus, au moins quant à une partie des prérogatives dont on leur a accordé la jouissance ; ne pourroit-on pas conserver à la lune son ancienne dignité, en convenant de reconnoître en elle une autorité fuzeraine ? Les vents ne regneront pas avec moins de puissance, quoique l'on admette comme une maxime de droit, qu'ils tiennent leur force, leur existence, & pour ainsi dire leur investiture, d'une cause supérieure : & cette cause, dont je réclame aujourd'hui les droits, à un avantage d'autant

plus réel , en revenant contre la prescription , qu'on ne lui conteste point une action journaliere & sensible sur les eaux. La seule chose qu'il y ait à prouver en faveur de la lune , est donc que l'air soit enclavé dans l'étendue de ses domaines ; & que si les vents y exercent une autorité absolue , c'est toujours en relevant de sa seigneurie. Au reste cette question est très-simple : elle se réduit à examiner si la pression de la lune , qui abaisse les eaux de la mer , & les chasse vers leurs bords , n'a pas une égale influence sur l'air qui se trouve en son passage. Sur quoi il faut observer que , non seulement la lune ne peut agir à la surface de l'eau que par le moyen de l'air , qu'elle met dans une situation convenable pour produire cet effet ; & que l'air se trouve intimement mêlé avec les parties de l'eau , dont il remplit les interstices , & dont il facilite le mouvement.

Le Sr. Mead , un des plus anciens membres de la Société royale de Londres , & Médecin du Roi d'Angleterre , ayant trouvé de la vraisemblance dans cette conjecture , l'a réduite en système. J'ai cru que le public voudroit bien s'intéresser à cette discussion , au sujet de laquelle nombre de Savants se sont exercés. La

réputation de l'illustre Anglois est capable de réveiller la curiosité des Physiciens. Il est naturel de souhaiter de voir comment ce génie universel a espéré de réussir à étendre l'empire d'un astre si respecté par les anciens, & peut-être pas assez attentivement considéré par les modernes.

Je présente donc une fidele traduction de son systême, où je ne fais ni transpositions ni retranchements. L'on peut être sûr de lire le Mémoire de M. Mead dans sa pureté, & dans le même ordre où il a cru devoir mettre ses preuves. Mais comme j'ai cru pouvoir y joindre quelques réflexions propres à développer le systême, j'ai eu soin de distinguer le texte de l'Auteur ; afin que les fautes dont je pourrois mériter seul le reproche, ne ternissent point sa gloire.

„ Ceux qui ont écrit sur l'histoire des
 „ vents, ont tous observé que ces agita-
 „ tions de l'air regnent plus sensiblement
 „ vers le temps des équinoxes qu'en aucun
 „ autre : & quelque calme que puisse être
 „ la disposition de l'air, avant ou après ;
 „ il ne manque jamais d'y avoir alors une
 „ augmentation de vent, plus ou moins
 „ considérable.

„ C'est une chose également connue ;
„ que la bise se fait inmanquablement
„ sentir à midi ou à minuit , & dans le
„ temps de la haute mer : c'est-à-dire que
„ ces révolutions constantes arrivent vers
„ le temps auquel le soleil ou la lune pa-
„ ssent au méridien. Les Marins & les
„ gens de la campagne comptent là de-
„ ssus , & s'arrangent en conséquence.
„ Enfin les changements de l'air , rela-
„ tifs au vent ou au calme , spécialement
„ vers le renouvellement de la lune , & vers
„ son plein , sont trop notoires pour qu'il
„ soit besoin d'alléguer des autorités en
„ faveur de leur observation , d'ailleurs
„ très-bien détaillée dans *l'Art de naviger*
„ du P. de Chales , la Philosophie naturelle
„ de Gassendi , & dans l'ouvrage de J.
„ Goad , intitulé *Astro-meteoro-logica*.

„ Comme ce sont des faits dont l'événe-
„ ment régulier se manifeste aux yeux de
„ tout l'univers , il est surprenant que les Phi-
„ losophes ne se soient pas appliqués plus
„ particulièrement à en rechercher la cause.
„ L'on ne peut disconvenir que les vents
„ peuvent ne pas procéder d'une cause
„ unique , & qu'en général on est fort in-
„ certain sur leur origine. Un effet si con-
„ stant , si uniforme , doit néanmoins , ce

„semble, avoir une cause nécessaire.

„Il y a déjà long-temps que nous nous
 „sommes assurés par des démonstrations,
 „que l'atmosphère est un fluide élastique
 „& délié, dont une partie gravite sur
 „l'autre, & communique sa pression en
 „tout sens à ce qui l'environne. „Non seu-
 „lement toutes ces parties, que l'on conçoit
 „distinctes entr'elles, ont une grande faci-
 „lité pour rouler les unes parmi les autres,
 „& sont toujours prêtes à céder la place
 „au premier effort; elles ont aussi un prin-
 „cipe élastique, qui fait que mutuellement
 „elles se pressent de toutes parts, com-
 „me autant de ressorts qui tendent à s'é-
 „chapper en ligne circulaire : de sorte
 „qu'autant une partie presse l'autre, au-
 „tant en est-elle repoussée; & que la force
 „de chacune étant supposée égale & ré-
 „ciproque, elles se balancent & se tiennent
 „toutes dans un parfait équilibre.

„Si une cause étrangère vient donc
 „supprimer ou affoiblir la gravité de
 „quelque partie, toutes celles qui sont
 „dans la même sphère, celles aussi de
 „l'air plus pesant, concourront à rétablir
 „cet équilibre, qui doit nécessairement
 „subsister dans tous les fluides.

Nous voyons effectivement que quand

on enfonce la main, ou un bâton, dans l'eau ; comme cette force étrangere en trouble l'équilibre, les premieres parties foulées obéissent à la pression ; & il se décrit une circonférence orbiculaire , formée de toutes les parties ci-devant existantes dans l'endroit comprimé, & qui écartées avec violence , poussent celles qui les avoisinent. Le mouvement extraordinaire qui se fait dans celles-ci est communiqué à des parties plus éloignées ; & s'exerçant , ou tendant sans cesse à s'exercer par maniere de tourbillon , il en naît une progression presque infinie : une partie en pousse deux voisines ; ces deux en choquent quatre qui suivent ; quatre en compriment huit autres plus éloignées, &c. La propagation de ce mouvement occasionne le mélange des parties déliées avec d'autres plus grossieres ; ce qui augmente encore l'agitation , & produit un trouble toujours sensible à nos yeux dans l'eau la plus claire , & une nouvelle activité dans la circulation successive de la circonférence au centre , & du centre à la circonférence. L'équilibre de tout le liquide est ainsi dérangé par l'impression d'un seul choc extérieur : & plus la cause a de force ou de volume , plus le trouble est

grand ; ainsi que nous le voyons lorsque le courant de l'eau est heurté par de grosses pierres, ou par un bâton qui lui résiste.

L'air , en tant que fluide , est assujetti à ces mêmes loix de mouvement ; & „ „ l'abondant écoulement de parties aériennes plus pesantes que celles de l'atmosphère , dans laquelle elles s'insinuent , „ doit produire le vent ; c'est-à-dire un „ grand mouvement de l'air dans une direction déterminée.

Lors , par exemple , qu'au lever de l'aurore il n'y a pas de cours d'air déjà déterminé vers quelque'un des points qui servent à nous guider dans la connoissance des vents , l'on éprouve , à mesure que le soleil approche de l'horizon , & quelque temps après son lever , un vent d'orient communément assez vif. C'est que l'air , dilaté par le retour du soleil , s'étend , & chasse à mesure l'air plus éloigné , dont la force , ainsi que je viens de le faire voir , est multipliée à raison de sa plus grande distance du soleil. Aussi ce vent devient-il moins sensible , à proportion que nous nous trouvons dans l'air plus échauffé , & plus approchant de la sphère du soleil , qui est le centre

de tout le mouvement dont le vent que nous avons senti étoit la suite & l'effet.

Ce même vent qui accompagne journellement l'aurore, est encore plus remarquable en Lapponie, par le bruit qui se fait entendre au milieu des aurores boréales, qui y sont si fréquentes lorsque le soleil commence à s'éloigner de cette contrée, vers le temps de l'équinoxe d'automne : & c'est une explication admise en Physique, que celle qui attribue le crépuscule à la réfraction des rayons du soleil ; lesquels entrant obliquement dans l'air, se courbent au lieu de le traverser directement, & descendent un peu plus bas. D'ailleurs les phénomènes de l'aurore boréale pouvant être expliqués heureusement par les principes qui donnent l'intelligence de la manière dont se forme le crépuscule, on peut regarder ce qui appartient à l'un comme convenant aussi à l'autre. Or plus ce mouvement des rayons du soleil est oblique, & communiqué au loin, plus il dérange de colonnes d'air : & s'il rencontre des obstacles plus forts, tels que des nuages épais, des arbres, des rochers, la résistance augmente réciproquement ; ainsi que je l'ai fait voir dans l'eau : d'où s'ensuivent le choc des parties

parties d'air qui sont violemment agitées, la propagation du son, & le bruit.

Mais pourquoi cette agitation extraordinaire arrive-t-elle régulièrement vers les équinoxes ? Il y a lieu d'espérer que „ si l'on peut découvrir une cause externe capable de diminuer alors la pesanteur ou la pression de l'atmosphère, „ on fera à portée d'indiquer la véritable raison de ces événements périodiques, „ & des conséquences nécessaires qui en résultent.

„ Le flux & reflux de la mer , phénomène très-apparent , & qui est d'une si grande importance pour la vie de l'homme , & pour celle de tous les animaux, „ en prévenant la putréfaction que cette énorme masse d'eaux ne pourroit manquer de contracter faute de mouvement ; „ le cours des marées devoit, dis-je, infailliblement attirer les regards de ceux „ qui voulurent réfléchir sur ce qui se passe dans la nature. Tout ce que l'on dit „ anciennement pour l'expliquer, se bornoit à des conjectures vagues & peu certaines. Le Chevalier Newton vint enfin , „ & apprit à l'univers à raisonner sur de plus justes principes , & à suivre une „ meilleure Philosophie. Ce Savant démon-

M

„tra que le flux & reflux de la mer dépend du soleil & de la lune, dont les forces sont unies ou divisées, selon les circonstances qui les augmentent ou les affoiblissent. „Descartes l'attribuoit à la lune seule. M. Cassini pensa que le soleil y contribuoit de même que la lune. Le système de Newton, qui fait la base de l'hypothèse présente, n'a donc rien à appréhender d'une jalousie nationale; puisque c'est autant le système de M. Cassini, que celui de l'illustre Anglois.

Nous avons déjà observé ce qui arrive vers le pôle arctique dans le temps de l'un des deux équinoxes. Remarquons aussi que la terre paroît décrire un plus grand nombre de cercles dans sa partie septentrionale que dans l'australe; qu'elle est alongée d'un pôle à l'autre de 32 ou 34 lieues; un peu plus longue de l'équateur au pôle arctique, que du même équateur au pôle opposé. Ajoutons que, du point où, dans son circuit annuel autour du soleil, elle coupe la ligne équinoxiale, en déclinant au septentrion, jusqu'à son retour vers cette même ligne, elle tourne six à sept fois sur elle-même de plus que dans la partie méridionale: elle est donc plus pesante de ce côté-là.

C'est ce qui se démontre encore par les expériences faites sur la pesanteur réciproque des corps placés, ou sous l'équateur, ou vers les poles. On a trouvé que la pesanteur réduite, c'est-à-dire, la pesanteur actuelle des corps, va toujours en croissant vers les poles, à proportion que la force centrifuge s'affoiblit ; & que même l'eau de mer puisée vers le nord pèse davantage que celle du midi. Puis donc que la masse s'éloigne davantage de l'équateur vers le nord, que vers le midi, la pesanteur doit y être plus grande. Et comme l'action de la matiere éthérée dépend de son mouvement, & que l'augmentation de ce mouvement donne plus de puissance à la cause de la pesanteur, parce qu'il affoiblit d'autant la force centrifuge ; ne peut-on pas imaginer que, si cette augmentation survient dans la colonne dont la pression occasionne le flux, ce dernier effet doit aussi être plus considérable ? Par conséquent, en supposant que le soleil soit l'ame du mouvement de la matiere éthérée ; lorsque sa direction concourt avec l'une ou l'autre des colonnes comprimantes, elle doit nécessairement en augmenter le volume & l'effet ; &, par une suite certaine, accroi-

tre le flux entre la lune & la terre , lorsque la lune est nouvelle ; & dans la colonne opposée , quand la lune est dans son plein. Le flux doit donc s'élever plus haut , dans la circonstance de ces deux phases , quand même la lune ne seroit pas plus proche de la terre. Mais l'approximation de cet astre ayant principalement lieu dans le cas des pleine & nouvelle lunes , notre globe est alors reculé , & son centre plus éloigné de celui du tourbillon & du centre de gravité : ce qui occasionne dans l'hémisphère opposé à la lune une plus grande quantité de matière pesante , un plus grand contrepoids , ou plutôt un contrepoids égal à la pression qui se fait sur l'hémisphère sublunaire. C'est pourquoi le flux antilunaire est alors au même degré que le flux sublunaire ; & , comme lui , plus grand alors que dans les quadratures , où le flux d'un côté de l'hémisphère est en différence réciproque avec celui de l'hémisphère opposé. Et puisque la terre est plus pesante vers le pôle arctique , la pression doit y être en tout temps proportionnellement plus forte , & le flux plus sensible. Tous ces effets procédant d'un plus grand mouvement occasionné dans la ma-

tière éthérée, il est naturel que le vent soit plus fort à proportion que le flux augmente ; & dans le nord plus que vers l'équateur : ce qui est conforme à l'expérience.

„ Puisque les altérations que l'on re-
 „ marque dans l'atmosphère arrivent en
 „ même temps que celles du flux & re-
 „ flux, on ne peut guère se refuser à
 „ les expliquer par cette règle de New-
 „ ton : * *Que les effets naturels qui sont*
 „ *de même genre, dépendent des mêmes*
 „ *causes* : vu que, d'ailleurs, l'eau de la
 „ mer & l'air que nous respirons sont des
 „ fluides dont le mouvement est assujetti
 „ à des loix presque toutes semblables.

„ Car il est certain que l'air suit la
 „ hauteur de la marée, & qu'il s'élève
 „ sensiblement en égale proportion avec
 „ elle deux fois toutes les 25 heures,
 „ attiré par la lune lorsqu'elle approche du
 „ méridien : en sorte que l'air, au lieu de
 „ circuler alors orbiculairement, est con-
 „ traint de s'allonger en sphéroïde, ou ova-
 „ le, dont le plus long diamètre étant pro-
 „ longé passe par la lune. La même éléva-
 „ tion doit aussi arriver toutes les fois que
 „ le soleil se trouve au méridien de quel-

* Princip. p. 402.

„ que lieu que ce soit , au dessus ou au
 „ dessous de l'horizon. Bien plus on remar-
 „ que que l'air est très-élevé dans le temps
 „ du renouveau & de la pleine lune , aux-
 „ quels la lune & le soleil s'attirent ré-
 „ ciproquement. Et comme , dans les
 „ deux autres phases , ces astres suivent
 „ des routes différentes , & qu'ils ne con-
 „ courent point ensemble pour agir ; c'est
 „ ce qui produit de la diversité dans
 „ les effets qui en dépendent.

„ Ces mêmes principes démontrent aussi
 „ que l'air doit s'élever avec plus de force
 „ dans le temps des équinoxes , que dans
 „ tout le reste de l'année. En effet la li-
 „ gne équinoxiale se trouvant placée au
 „ cercle qui a le plus grand diamètre
 „ de tous , lequel que ce soit , du soleil
 „ ou de la lune , qui en approche le plus,
 „ son approximation imprime un plus
 „ grand mouvement au fluide sphéroïdal,
 „ qui conséquemment décrit une plus
 „ longue ligne dans sa révolution. „ Delà
 „ vient que , vers l'équinoxe d'automne , les
 „ Lappons voient clair le jour & la nuit
 „ par le moyen des aurores boréales qu'ils
 „ ont tous les jours : car c'est l'atmosphère
 „ qui , multipliant les réflexions , fortifie la
 „ lumière du soleil , & lui fait décrire un
 „ plus grand arc.

„ D'ailleurs la force centrifuge, qui
 „ est une suite de la rotation diurne, est
 „ plus grande dans la ligne équinoxiale
 „ qu'en aucun autre point. Et toutes ces ob-
 „ servations deviennent constamment plus
 „ sensibles dans les nouvelle & pleine lunes
 „ qui concourent avec l'équinoxe : ce qui
 „ provient des causes indiquées ci-dessus.

Car la force centrifuge, très-puissante à l'équateur, y diminue la pesanteur, & la rechasse vers les poles. L'air qui se trouve attiré vers l'équateur aux approches de la lune, ne peut prendre la forme d'un sphéroïde sans sortir de l'équilibre. Plus il s'en écarte, plus le mouvement des parties de l'atmosphère augmente ; toutes tendant à se rapprocher pour remplir le vuide, ou à se dilater en divers sens : & leur action précipitée & impétueuse est proprement ce que nous appellons vent. Ce mouvement doit donc être plus considérable dans le temps de l'équinoxe, puisque, comme nous l'avons vu, 1^o. le soleil est l'ame du mouvement de la matière éthérée ; 2^o. lorsque la direction de son mouvement se rencontre avec les colonnes comprimantes, elle en augmente l'effet ; 3^o. ces colonnes sont plus fortes, lorsque l'air attiré vers l'équa-

teur est contraint de s'allonger en sphéroïde ; 4^o. que cette attraction est une suite nécessaire du passage du soleil ou de la lune au méridien ; lequel passage produit l'équinoxe.

„ Il y a aussi, dans le temps des équinoxes, moins d'attraction vers les quadratures de la révolution lunaire ; parce que c'est alors que la lune décline davantage de l'équateur. Les différents éloignements de la lune dans son périégée & son apogée sont cause que ces grandes révolutions arrivent un peu avant l'équinoxe du printemps, & peu après celui d'automne.

„ Le contraire arrive lorsque le soleil & la lune se trouvent dans les cercles solsticiaux. Enfin quand la lune décline vers le pôle élevé, l'attraction devient très-forte dans toute la longueur d'une même parallèle, tant que cet astre demeure au méridien de cet endroit ; & l'attraction est extrêmement foible, lorsque la lune se rencontre au méridien opposé : & en conséquence de la figure sphéroïdale de la terre, & de la même forme que son atmosphère prend nécessairement, le mouvement d'attraction se fait en un sens contraire dans la parallèle op-

„ posée à celle qui a éprouvé la plus forte
 „ attraction du côté du pôle supérieur.

Le Sr. Mead a prévu ce qu'on pou-
 voit objecter contre son système. L'on
 verra dans l'article suivant la manière dont
 il y répond ; & un supplément de preu-
 ves , tiré de faits remarquables par leurs
 circonstances.

S XVIII.

Second Mémoire au sujet du vent.

MR. Mead ayant proposé son systê-
 me qui attribue l'origine des vents
 à l'attraction lunaire, au moins comme
 cause principalement partielle, & qui de-
 vient même cause nécessaire dans le temps
 des équinoxes ; ce Savant croit que son
 système ne peut être exposé qu'à une
 seule objection : la voici.

„ Les phénomènes allégués ne peuvent
 „ pas, dira-t-on, être attribués aux cau-
 „ ses que M. Mead leur assigne, parce
 „ qu'en combinant ce qui en résulte, le
 „ mercure du barometre devroit baisser
 „ jusqu'à certain point dans la pleine lune

„ & dans la nouvelle : & c'est ce qu'on ne voit pas.

Il répond à cela , „ 1^o. qu'on s'est réellement quelquefois aperçu que le mercure baïssoit dans ces deux temps : & „ ce peut être la faute des observateurs, „ si l'on n'a pas encore de règle fixe „ sur ces baïssements. „ D'ailleurs nous n'avons point encore de vrais barometres, c'est-à-dire , d'instruments qui marquent avec exactitude de combien le poids de l'athmosphère augmente ou diminue. Ce ne sont proprement que des baroscopes, sujets à nombre de défauts , & qui ne nous instruisent que d'une manière imparfaite. Cette vérité est bien détaillée dans le Dictionnaire encyclopédique , à l'article *barometre* : où les Auteurs de cet excellent ouvrage conviennent aussi que le flux & reflux a souvent influé d'une manière sensible sur le mercure ; & invitent les Savants à vouloir bien diriger leurs observations vers cet objet.

„ En second lieu , dit M. Mead , on „ doit considérer que quoique les vents „ & les altérations qui surviennent dans „ la pression de l'athmosphère soient nécessairement des suites de l'attraction lunaire , & les vraies causes qui produi-

„ sent les différents degrés de hauteur du
 „ mercure dans le barometre, ces mêmes
 „ effets peuvent aussi venir d'autres causes :
 „ & , par conséquent , supposé que le
 „ mercure dût toujours baisser à la nou-
 „ velle & pleine lune , en vertu de la ré-
 „ gularité des loix de l'attraction & de
 „ la pression, cela n'empêche pas de dire
 „ que d'autres causes peuvent être assez
 „ puissantes pour le forcer à monter , dans
 „ ces mêmes temps. Tels seront , par exem-
 „ ple , deux vents opposés , qui venant à
 „ souffler vers le lieu où se fait l'obser-
 „ vation , y amasseront une grande quan-
 „ tité d'air, en sorte qu'ils augmenteront
 „ la hauteur & la pesanteur de la co-
 „ lonne qui comprime le mercure. Il
 „ pourra de même arriver que la dire-
 „ ction de deux vents les faisant se rencon-
 „ trer en angle, ils entretiendront la gra-
 „ vité de l'air dans l'espace du milieu , en
 „ sorte qu'il ne changera point de place. On
 „ pourroit indiquer mille autres cas dans
 „ lesquels les phénomènes de ce genre ,
 „ quoique soumis aux loix d'un mouve-
 „ ment régulier , seront cependant con-
 „ traints de varier , à raison des obsta-
 „ cles qui en suspendront le cours.
 „ On peut mettre au nombre des au-

„ tres causes capables de produire dans
„ l'air ces sortes d'altérations , 1°. des va-
„ peurs élastiques qui s'élevent des en-
„ traîles de la terre par la force de la
„ chaleur souterraine , & se condensent
„ par le concours d'une cause quelcon-
„ que qui se rencontre dans l'athmosphère ;
„ 2°. le mélange des écoulements de di-
„ fférentes qualités , qui se répandant en
„ l'air , s'y raréfient , fermentent , &c. &
„ peuvent dès-là produire des vents , &
„ d'autres effets semblables à ceux que
„ nous voyons résulter de la combinaison
„ de certaines liqueurs chymiques : c'est
„ ce qui est très-possible , ainsi que l'on
„ pourroit le démontrer par la nature du
„ tonnerre , des éclairs , & des météores :
„ 3°. les éruptions des volcans & des
„ tremblements de terre , qui peuvent
„ porter les vents à une très-grande distan-
„ ce ; 4°. les forces réunies ou séparées ,
„ tant celles des planetes que des comètes ,
„ capables d'altérer diversément l'influence
„ du soleil , de la lune , &c. On fait qu'il
„ y a quelquefois de violentes agitations
„ dans les régions supérieures de l'air ,
„ tandis que nous jouissons d'un grand
„ calme. Il y a aussi beaucoup de chaî-
„ nes de montagnes dispersées sur la terre ,

„ qui interrompent & brisent l'impétuo-
 „ sité des vents. Il n'est donc pas surpre-
 „ nant que les phénomènes que j'ai attri-
 „ bués à l'action du soleil & de la lune ne
 „ soient point toujours constants & unifor-
 „ mes ; & qu'il y ait quelques effets qui
 „ échappent à l'action de ces astres. S'il
 „ n'y avoit rien dans la nature qui fût ca-
 „ pable de détourner leurs influences ,
 „ on verroit tout arriver aux instans
 „ prévus.

„ D'ailleurs voici quelques exemples ,
 „ tirés de l'histoire naturelle, qui semblent
 „ propres à servir de nouvelles preuves en
 „ faveur du système qui établit que les
 „ influences célestes peuvent élever le
 „ vent , dans les circonstances périodiques
 „ des équinoxes & des nouvelle & plei-
 „ ne lunes.

„ Il s'éleva le 26 de Novembre 1703,
 „ peu avant minuit, un furieux ouragan,
 „ qui dura plus de six heures. La lune
 „ étoit alors dans son périgée , & précé-
 „ demment au point de renouvellement :
 „ deux circonstances qui doivent lui don-
 „ ner beaucoup de force pour attirer en
 „ haut l'atmosphère. C'est pourquoi la
 „ marée suivante crût considérablement ;
 „ & en bien des endroits le mercure du
 „ barometre descendit très-bas.

„ Il n'y a point à douter que cette
„ influence de la lune fût secondée de
„ quelques-unes des autres causes propres
„ à produire des vents. Il n'est pas po-
„ ssible de les définir : mais, quoi qu'il en
„ soit, on peut observer jusqu'à quel point
„ la manifeste constitution de l'air con-
„ tribuoit à cet accident.

„ Durant l'été & l'automne il étoit tom-
„ bé des pluies extraordinairement abon-
„ dantes dans les endroits où l'orage se
„ fit sentir ; & l'hiver fut beaucoup plus
„ doux que de coutume : en sorte que la
„ liqueur du thermometre , qui marque la
„ gelée au 84^e. d. ne fut jamais au dessous
„ du 100^e. d. ainsi qu'on le remarque dans
„ le 289^e. nombre des *Transactions philo-*
„ *sophiques*.

„ L'on est donc bien fondé à croire
„ que l'atmosphère étoit alors remplie
„ d'atomes salins & sulphureux , ame-
„ nés par les vapeurs que la chaleur avoit
„ élevées de la terre si considérablement
„ humectée. Ce furent ces vapeurs qui ,
„ recevant différentes combinaisons , &
„ agitées en divers sens, communiquèrent
„ à l'air le mouvement & la force qui lui
„ firent produire de si funestes effets. La
„ preuve de cette conjecture est que ,

„ non seulement on apperçut de fréquents
„ éclairs peu de temps avant l'orage ,
„ mais aussi que le lendemain les gens de
„ la campagne observerent que dans des
„ prés éloignés des côtes, l'herbe & les
„ feuilles des arbres avoient un goût très-sa-
„ lé, qui détournoit le bétail d'en manger.

„ On rapporte les circonstances d'un
„ autre orage arrivé en Angleterre le 3 de
„ Septembre 1658. Il fut moins violent
„ que celui de 1703 ; on ne se souve-
„ noit cependant pas d'en avoir jamais
„ essuyé de semblable. Je ne sache point
„ d'éphémérides qui aient marqué quelle
„ fut la constitution de l'air en cette
„ année-là ; mais il suffit d'observer que ,
„ quelques autres causes qui aient pu y
„ contribuer, leur force se trouva concou-
„ rir avec la pleine lune, qui arrivoit
„ précisément avant l'équinoxe d'automne.

Il y eut de même un vent furieux &
une grande chaleur en France le 20 Dé-
cembre 1736 : événement qui donna lieu
à la publication d'une *lettre philosophique*
tendant à rassurer l'univers contre les bruits
populaires d'un dérangement dans le cours
du soleil. L'Auteur prétendoit que notre
globe est une vraie machine, qui a son
poids & son balancier, son ressort inté-

rieur , & son contre-ressort extérieur : il appuyoit cette conjecture par l'exemple du corps humain, dont le cœur est , dit-il, le ressort & le mobile interne & immédiat, & dont le contre-ressort consiste dans l'air, le soleil , & les autres agents extérieurs. Ainsi, dans cet ingénieux système, *le feu central* est le mobile intérieur qui fait circuler les rivières , & qui *produit les vents* ; & le soleil, faisant les fonctions de balancier , & se balançant en effet d'un tropique à l'autre, ne contribue au mécanisme de la terre, & nommément à la diversité des saisons , que par une douce chaleur, qui ouvre l'air & les pores extérieurs de la terre, & donne issue aux transpirations souterraines, & à la chaleur intérieure, lorsqu'il est proche ; ou laisse ses pores se refermer, lorsqu'il est éloigné. C'est , dit l'Auteur, ce qui forme en général la chaleur de l'été, & le froid de l'hiver. Je ne puis rien dire de plus sur ce système, que je n'ai point sous les yeux. Il est visiblement contraire à celui de M. Mead, qui m'a semblé revêtu des caractères d'une grande vraisemblance : ce qui m'a suggéré la présomption de l'exposer aux yeux du public, & d'y joindre quelques preuves de détail.

Je

Je terminerai cet article par une courte réflexion de M. Mead lui-même, qui a cru donner une nouvelle force à ses conjectures en rappelant à ses lecteurs que „ l'on a observé dans les pays exposés à de fréquentes „ inondations, qu'elles concourent avec les „ plus fortes influences de la lune. Aussi le savant Baccius s'est-il appliqué à faire voir, „ dans son traité *del Tevere*, que la cause „ de ces inondations étoit dans des flux „ excessifs de l'Océan, qui se trouvoient „ en concours avec la force attractive de „ quelques astres. Le Sr. Childrey a „ prouvé de même, dans son ouvrage „ intitulé *Britannia baconica*, que de „ semblables accidents sont produits par „ la lune; ce qu'il confirme par nombre „ de faits.

M. Mead a poussé encore plus loin ses observations concernant les influences lunaires à d'autres égards: ses recherches offrent un détail curieux, utile, & même amusant. Et comme ce morceau d'érudition & de Physique m'a semblé être unique en son genre, je l'ai traduit avec soin. J'espère que le Public sera agréablement satisfait de ces nouveautés, dont la connoissance peut devenir fort intéressante, par l'utilité générale qui en résulte. Ce

N

fera la matiere de quelques uns des articles suivants.

§ XIX.

Supplément à ce qui a été dit concernant le rapport qu'il y a entre l'air & les eaux de la mer.

Cet article est destiné à faire voir que l'air agissant sur nos corps , & contribuant beaucoup à notre santé ou à nos maladies, la spéculation du Sr. Mead peut devenir utile dans la pratique. Comme le commencement est de moi, j'ai distingué ce qui est de ce Savant par des guillemets.

L'athmosphère contribue à notre santé ou à nos maladies. Comme l'usage de l'air est inévitable, nous ne pouvons douter qu'il agisse à chaque instant sur la disposition de nos corps. Il y entre , & s'y répand avec les humeurs : en sorte que tous les fluides contenus dans la prodigieuse diversité de conduits qui font partie de la substance de chaque animal , sont nécessairement mêlés avec une sorte d'air élastique , destiné à produire la fermentation du sang , des esprits , & de différentes liqueurs.

Si l'on observe ce qui arrive à ceux qui prennent du froid après avoir été saignés pour des rhumatismes, il est aisé de se convaincre que l'air, en s'insinuant dans le corps, lui communique ses qualités; & qu'il est capable de viciër toute la masse du sang & des autres humeurs. Ainsi l'air, chargé des qualités qu'il contracte dans les mines, dans les fossés profonds, & dans les lieux humides, relâche & obstrue tout le système nerveux: ce qui se manifeste par les paralysies, les vertiges, & autres accidents qui dénotent que les nerfs sont affectés. Et si un air humide, aqueux, & rempli de nitre, occasionne des coliques, des fluxions, des toux, & des consumptions; il est donc vrai qu'il peut gâter & dépraver les parties nobles.

En effet l'eau dont cet air est imbibé s'insinue par les pores des fibres animales, & en augmente les dimensions: d'où s'ensuit le relâchement de ces mêmes fibres, que l'on peut comparer aux cordes des instruments de musique. Ces cordes étant mouillées, leur ton baisse bientôt; elles perdent cette élasticité, ce jeu de toutes leurs parties, qui les rend sonores. Nos fibres ont également besoin d'une

N ij

espece d'action élastique, communément appelée *mouvement d'oscillation*, ou de pendule, que leur communique la pression de l'air extérieur : & comme cette pression dépend de la liberté avec laquelle les ressorts de l'air se déploient en tout sens, & se repoussent mutuellement les uns les autres ; elle diminue à mesure que l'action de ces ressorts est gênée par l'affluence des corps étrangers, tels que les parties d'eau qui humectent le volume d'air dont nous sommes environnés. Alors les fibres, moins comprimées, ont aussi moins de mouvement : elles en communiquent donc moins aux fluides qu'elles contiennent : & ce ralentissement fait que les fluides ne s'échauffent qu'à un degré imparfait ; que l'air avec lequel ils sont mêlés ne se raréfie pas assez, & ne peut s'étendre ni dilater les vaisseaux. Dès-là les solides & les fluides se trouvent privés de l'oscillation alternative & réciproque, qui seule peut les entretenir dans l'état d'aisance & de liberté qui constitue la santé & la vigueur. C'est pourquoi un nageur est plus abattu par le relâchement des fibres de son corps, que par son exercice ; & la faiblesse, plus ou moins considérable, est

l'effet ordinaire du bain, selon les circonstances & le tempérament des personnes. En effet l'humidité facilite le passage de l'air dans les pores. Nous en avons l'exemple dans une vessie mouillée : l'air y passe aisément ; au lieu qu'il ne peut y pénétrer, lorsque la sécheresse en tient toutes les parties tendues, & propres à résister à la pression extérieure. L'humidité venant à les imbiber, fait tomber ces especes de bras qui ne sont plus soutenus par l'air intérieur, dont elle détruit l'élasticité. Ce relâchement des fibres, qui affaisse les parties, est ce qui occasionne les vives douleurs que l'on ressent en temps de pluie dans les endroits où le sang ne circule qu'imparfaitement ; comme dans les cicatrices, & les parties luxées ou contuses. Delà vient aussi que les poumons, épuisés d'air dans la machine pneumatique, se contractent & s'approchent l'un de l'autre, * en sorte que l'on ne peut presque plus en distinguer les différents lobes ; & le corps des animaux enfermés dans ce récipient enfle par degrés sensibles, à mesure qu'on en pompe l'air : or l'enflure est la suite du relâchement des fibres, selon nos principes ;

* Esperienze dell'Academia del Cimento, p. 113.

ainsi qu'on le reconnoît tous les jours dans une peau sèche, qui devient ensuite imbibée d'eau.

L'air sec produit des effets tout contraires. Sa sécheresse vient de l'égale proportion dans laquelle son élasticité & sa pesanteur sont combinées. Et comme chaque mouvement d'inspiration attire une certaine quantité d'air dans le thorax, cet air circulant ensuite dans le reste du corps, y communique ses qualités ; il soutient les parties des fibres, dilate les vaisseaux, met tous les fluides dans un mouvement réglé, & donne aux solides le jeu & l'action aisée ; & par le concours de ces heureux effets, entretient la santé & la vie. Aussi Galien insinue-t-il dans sa *méthode*, que les flammes du Vésuve purifient l'air des lieux voisins : & il y envoyoit ses malades, pour leur faire promptement recouvrer les forces.

Mais si l'air est trop froid, il resserre excessivement les fibres de la peau ; la transpiration s'arrête, & cause de l'irritation & de l'inflammation dans les parties resserrées : & en vertu des loix de la circulation que suivent le sang & les humeurs ; comme le mouvement se trouve arrêté par ces parties, il ne peut que

s'enfuir une révolution qui trouble toute l'harmonie du corps. Aussi voyons-nous que la plus ordinaire maladie des pays froids est le scorbut : mal qui a quelquefois de terribles symptômes ; mais qui est souvent accompagné de ceux que j'ai dit être dépendants du relâchement des fibres, tels que la douleur de tête, le vertige, la paralysie, la bouffissure.

Lorsque l'air extérieur est de quelques degrés plus chaud que la substance du poumon, sa trop grande élasticité, qui excède les degrés de sa pesanteur, dilate excessivement les fibres & tous les vaisseaux. Cette dilatation & expansion générale comprime les solides, gêne le mouvement d'oscillation, & dérange ainsi la circulation qu'elle accélère d'abord considérablement dans les liqueurs, qui se trouvent ensuite engagées dans les conduits les plus voisins des solides : toutes les substances viennent ensuite nécessairement à se détruire & se corrompre ; l'inflammation se déclare ; les vaisseaux engorgés se brisent, & occasionent des accidents funestes. C'est pourquoi, dans une raffinerie de sucre, où la chaleur étoit de 146 degrés, c'est-à-dire, de 54 au delà de celle du corps humain, un

moineau mourut en deux minutes , & un chien en 28 : mais ce qu'il y eut de remarquable , fut que le chien jeta une salive corrompue , rouge , & de mauvaise odeur. En général nous voyons que la grande chaleur affecte l'estomac , cause le mal de tête , déränge la digestion & les fonctions naturelles qui en dépendent ; que personne ne peut vivre long-temps dans un air plus chaud que son propre corps. La raison en est , qu'en même temps que se fait le mouvement d'expiration , qui pousse au dehors une partie de l'air intérieur , les muscles de l'abdomen en font passer le reste dans les bronches , où son impétuosité ne trouve presque point d'obstacle : & comme les corps élastiques , lorsqu'ils ne trouvent point de résistance , exercent leur force en tout sens , à proportion qu'ils sont comprimés ; les parties de cet air écartent les parois des vésicules , & facilitent ainsi le passage d'une grande quantité de sang. C'est ce qui occasionne la difficulté de respirer , dans les circonstances où l'air , extraordinairement raréfié par la chaleur , suffoque les poumons par la grande dilatation de leurs fibres , & la surabondance de sang qu'il y fait entrer.

Puisque la constitution de l'athmosphère produit de si considérables effets sur le corps humain , il nous intéresse donc beaucoup d'avoir quelque moyen simple , naturel , & à peu près certain , pour connoître les degrés de son élasticité & de sa pesanteur. Les thermometres , barometres , & hygrometres , peuvent en partie nous en instruire ; quoique ces instruments ne soient pas encore absolument parfaits.

Rappelons-nous ce qui a été déjà insinué , & presque prouvé ; que les altérations de l'air ont un grand rapport avec les changements qui arrivent aux eaux de l'Océan. M. Mead a fait voir que non seulement la circulation de l'air varie suivant le cours des marées ; mais que , comme elles , l'athmosphère est plus élevée vers le temps des équinoxes , & dans les nouvelle & pleine lunes.

Ainsi l'observation de l'état actuel des marées est une règle de plus pour nous guider dans la connoissance de la constitution de l'air. Et sachant en général que , comme elles , l'athmosphère s'élève davantage dans les nouvelle & pleine lunes , & encore plus vers les équinoxes , on peut en quelque sorte s'instruire sûre-

ment de ces révolutions qui influent avec tant de force sur nos corps. Pour y parvenir, il n'y a qu'à considérer en quelle proportion le soleil & la lune agissent, tant sur l'air, que sur l'eau.

„ M. Newton a démontré, dans ses *Prin-*
 „ *cipes*, * que la force qui est dans le soleil
 „ pour imprimer du mouvement à la mer,
 „ est, par rapport à la force de gravité,
 „ comme 1 à 12868200. Il a aussi cal-
 „ culé que la force en vertu de laquelle
 „ la lune fait enfler les eaux de la mer,
 „ est à l'égard de la gravité, comme
 „ 1 à 2031821. D'ailleurs le mouvement
 „ diurne de la terre fait qu'il s'en élève
 „ des parties dont la force centrifuge est
 „ à l'égard de la gravité, comme 1 à
 „ 291. Ainsi nous disons :

„ $S. G :: 1. n.$ donc $S = \frac{G}{n}$

„ $L. G :: 1. s.$ donc $L = \frac{G}{s}$

„ $C. G :: 1. e.$ donc $C = \frac{G}{e}$

„ Donc la conclusion est :

„ $S + L. C :: \frac{G}{n} + \frac{G}{s} \cdot \frac{G}{e} :: \frac{1}{n} + \frac{1}{s}$

„ $\frac{1}{e} :: 1 \frac{S n}{S + n \times e} :: 1. 6031.$

* L. 3, prop. 36.

„ Ce Savant a aussi prouvé † que , par
 „ la force centrifuge , l'eau qui est à
 „ l'équateur se trouve élevée au dessus
 „ de celle des poles à la hauteur de 85200
 „ pieds. Si donc cette force , qui est com-
 „ me 6031 , élève l'Océan à un tel degré ,
 „ les forces réunies du soleil & de la lune ,
 „ qui sont comme 1 , l'élèveront à 14
 „ pieds : car $\frac{85200}{6031} = 14$, ou à peu près.

„ Outre cela , nous savons que la ma-
 „ rée est plus forte à proportion que la
 „ lune se prête davantage à l'attraction.
 „ Et comme , suivant les calculs de M.
 „ Halley * dont les Transactions philoso-
 „ phiques font mention , la hauteur de
 „ l'atmosphère occupe un espace de 45
 „ milles , ou environ 15 lieues , tan-
 „ dis que la profondeur moyenne de l'O-
 „ céan n'est que d'environ un demi-mille ;
 „ il est évident que l'air faisant sa révo-
 „ lution circulaire dans un espace envi-
 „ ron cent fois plus grand que l'Océan , il
 „ doit aussi à proportion être plus agité.

„ Il faut observer encore que les ro-
 „ chers , les pierres , & l'inégalité des
 „ bords , gênent beaucoup la mer dans

† Princip. I. 3 , prop. 37.

* Transact. philos. n°. 101.

„ son flux & reflux : au lieu qu'il n'y a
„ rien qui repousse l'air lorsqu'il s'élève ;
„ joint à ce qu'étant composé de parties
„ extrêmement déliées & fluides , il s'é-
„ chappe aisément , & se répand en
„ tout sens. Et n'oublions pas cette loi gé-
„ nérale : que la force de l'attraction est
„ à l'égard du corps qui attire , & de ce-
„ lui qui est attiré , en proportion récipro-
„ que avec les quarrés de leurs distances :
„ enforte que le soleil & la lune agiront
„ davantage sur l'air que sur l'eau , atten-
„ du que l'air est plus voisin de ces astres.

„ L'élasticité est encore une forte preu-
„ ve ; car elle est de sa nature réciproque-
„ ment comme la pression. Ainsi dès que
„ l'attraction diminue le poids compri-
„ mant , l'air inférieur acquiert une nou-
„ velle force pour se dilater sur la sur-
„ face de la terre.

„ Ces causes , & d'autres semblables ,
„ feront donc que les élévations réglées
„ de l'air seront plus grandes que celles
„ de l'Océan. Et sans m'engager à déter-
„ miner actuellement par des calculs exacts
„ leurs forces particulieres ; il suffit d'a-
„ voir prouvé que ces mouvements doi-
„ vent se faire sentir par-tout , & à cer-
„ tains intervalles, constamment les mêmes.

„ Ainsi, puisque les eaux de l'Océan,
„ en s'élevant à 14 pieds, produisent des
„ torrents qui ont une force si prodigieuse,
„ on peut aisément concevoir quels ora-
„ ges de vents l'élévation de l'air doit
„ nécessairement occasioner, s'il ne s'y
„ trouve point d'obstacle ; puisqu'elle est
„ beaucoup plus considérable, & qu'elle
„ monte peut-être plus d'un mille au de-
„ ssus : „ ce qui peut se mesurer par le
barometre, dans lequel une ligne de
mercure répond à environ 12 toises dans
la colonne de l'atmosphère.

„ Et il n'y a point lieu de douter que
„ le flux & reflux de la mer ayant été
„ institués par la sagesse infinie, dans la
„ vue de prévenir la corruption que
„ contracteroit ce vaste amas d'eaux ;
„ faute de mouvement ; ce qui occasionne-
„ roit inévitablement la destruction de
„ tous les animaux & végétaux de notre
„ globe ; cette même sagesse a aussi éta-
„ bli la pression & l'élasticité du fluide
„ qui compose l'atmosphère, afin d'y
„ entretenir l'agréable fraîcheur & la vi-
„ vacité qui lui sont propres : deux quali-
„ tés nécessaires à la vie des animaux.
„ Cette circulation continuelle empêche
„ l'air de devenir infect, & de nous cau-

„fer la mort. „ Aussi a-t-on vu des con-
stitutions pestilentiellles de l'air avoir été
précédées de grands calmes. „ Enfin les loix
„ de ce mouvement alternatif sont desti-
„ nées à suppléer en général aux autres
„ causes, qui doivent produire les mêmes
„ effets, mais dont l'action peut cesser ;
„ comme on l'éprouve quelquefois en cer-
„ tains lieux.

§ XX.

Touchant les maladies lunaires.

„ **I**L y a bien des siècles que l'on a
„ commencé à observer que certaines
„ maladies sont proprement causées par les
„ influences du soleil & de la lune, & que
„ d'autres ont des symptomes ou des pé-
„ riodes différents, selon la diverse po-
„ sition de l'un de ces deux astres. C'est
„ pourquoi Hippocrate, écrivant à son fils
„ Thessalus, l'exhorte à étudier la Géo-
„ métrie & la science des nombres, com-
„ me utiles à la connoissance du cours des
„ astres ; laquelle est, dit-il, d'un grand

„ usage pour la Médecine. * Aussi voyons-
 „ nous que les principales relations con-
 „ cernant les maladies épidémiques s'ac-
 „ cordent toutes à regarder ces maladies
 „ comme étant des effets de l'altération
 „ de l'air.

„ Ce n'est que depuis que la Méde-
 „ cine a voulu s'accommoder en tout aux
 „ raisonnements d'une Philosophie plus
 „ récente, que l'on s'est borné à attribuer
 „ à l'air sensible, & à ses changements,
 „ le dérangement de notre santé. On a
 „ voulu oublier les notions anciennes, qui
 „ s'élevoient au dessus de l'atmosphère;
 „ & , leur donnant un caractère d'ignorance,
 „ de ridicule préjugé, de chimere même,
 „ on les a reléguées avec le jargon
 „ de l'Astrologie judiciaire, qui est tom-
 „ bée dans un souverain mépris.

Si les anciens n'ont pas toujours eu raison, ils n'ont pas aussi été constamment dans l'erreur. Ils peuvent avoir fait des observations justes & vraies; & il est très-possible que les modernes en aient tiré de fausses conséquences. Mais en supposant que les altérations de l'air influent nécessairement sur nous, & qu'elles ont pour cause celle qui produit le

* De aëre , aquis , & locis.

flux & reflux de la mer , que l'on attribue à l'action du soleil & de la lune ; les Savants peuvent être disposés à prêter attention au récit de quelques faits constants, où l'on apperçoit des marques frappantes d'un mouvement dans les humeurs , qui fait que certaines maladies suivent régulièrement le cours des marées. Quoi que l'on pense de la conclusion , la lecture de ces faits a quelque chose de trop intéressant pour ne pas attirer la curiosité , & mériter que l'on y réfléchisse.

D'ailleurs on ne peut pas les regarder comme des fictions imaginées pour faire valoir un système, puisque nous ne voyons personne avant le Sr. Mead qui ait entrepris de réduire ces phénomènes sous un ordre méthodique , pour prouver l'influence des astres sur les maladies auxquelles nous sommes sujets. Ces faits étoient dispersés dans les livres : c'étoient, pour la plupart , des observations isolées ; qui doivent donc être à l'abri de tout soupçon d'imposture.

„ L'épilepsie , dont la cure est d'ail-
„ leurs assez embarrassante , a cela de sur-
„ prenant , que l'on voit certains sujets
„ en qui les accès de ce mal se manifestent
à

„ à toutes les nouvelles & pleine lunes. La
 „ lune, dit Galien, * *regle les accidents pé-*
 „ *riodiques de l'épilepsie.* C'est pourquoi ceux
 „ en qui on appercevoit cette circonstance
 „ étoient appelés par les Grecs, *selénia-*
 „ *ques* † & *seléniazomenes*; ¶ noms que
 „ quelques Latins ont ensuite rendus par
 „ celui de *lunatiques*. § Et l'on prétend
 avoir reconnu que l'épilepsie qui arrive
 dans la nouvelle lune est plus humide que
 froide, & celle qui attaque dans le décours
 de cet astre, beaucoup plus froide qu'hu-
 mide. „ On voit dans l'Anatomie de Bar-
 „ tholin §§ qu'un épileptique avoit le vi-
 „ sage parsemé de taches, dont la couleur
 „ & la grandeur varioient sensiblement sui-
 „ vant le cours de la lune.

„ Un fait bien remarquable, observé
 „ par M. Mead même, est celui d'une
 „ enfant d'environ cinq ans qui avoit
 „ des convulsions violentes, dont les accès
 „ étoient si fréquents, que l'on désespéroit
 „ presque de sa vie; & qu'elle ne fut
 „ sauvée qu'avec bien de la peine, à force

* *De dieb. critic. lib. 3.*

† *Alexand. Trallian. lib. 1, c. 15.*

¶ Dans St. Matthieu, c. 17.

§ *Apuleius de virtutib. herbær. cap. 6 & 95.*

§§ *Anatom. centur. 2, h. 72.*

„ d'évacuations & d'autres remèdes. Cette
„ petite fille étoit devenue grasse, & pa-
„ roissoit se bien porter, ensuite des soins
„ qu'on avoit pris : mais à la pleine lune,
„ elle fut saisie d'un accès beaucoup plus
„ violent qu'auparavant ; & son mal con-
„ tinua à suivre périodiquement le cours
„ régulier de la marée. Elle étoit privée
„ de l'usage de la parole, tant que du-
„ roit le flux, & pendant le reflux elle
„ la recouvroit. Son pere, qui travailloit
„ sur la Tamise, ayant observé cette
„ exactitude, s'accoutuma à compter que
„ sa fille étoit bien ou mal selon l'heure
„ de la marée ; & quoiqu'il entendît quel-
„ quefois ses cris dans le temps du re-
„ flux, il n'avoit pas besoin de rentrer
„ chez lui pour s'assurer de l'état où
„ étoit cette enfant. Au bout de 14 jours,
„ environ le temps que se faisoit le grand
„ changement de la lune, une croûte que
„ l'enfant avoit au sommet de la tête
„ s'ouvrit d'elle-même ; (cette croûte s'é-
„ toit formée en conséquence d'un emplâ-
„ tre dont M. Mead avoit fait couvrir tout
„ l'*occiput* dans le commencement de la
„ maladie :) & quoique depuis plus de
„ quinze jours il ne parût point qu'il se
„ fit en cet endroit un dépôt sensible

„ de matiere , il en sortit alors une con-
„ sidérable quantité de sérosité aqueuse :
„ après quoi , les accès ne reparoissant
„ plus , M. Mead tâcha de procurer de
„ nouveau une semblable évacuation du-
„ rant quelque temps , & y réussit ; puis ,
„ lorsqu'il voulut l'arrêter , il purgea la
„ malade deux ou trois fois avec le mer-
„ cure doux , &c. & lui fit faire un cau-
„ tere. Ce régime prévint le retour d'un
„ mal dont les symptômes étoient des
„ plus effrayants.

„ Il est certain que le vertige tient
„ beaucoup de l'épilepsie , & que l'histoire
„ de leurs sytomes autorise à regarder
„ ces deux maladies comme appartenant
„ à un même genre. Aussi a-t-on sou-
„ vent observé que l'un & l'autre étoient
„ soumis aux influences de la lune.

„ Il en est de même des accès de fré-
„ nésie auxquels les maniaques sont su-
„ jets. On les voit suivre périodiquement
„ le cours de la lune : & il est sûr qu'en
„ général ils tiennent aussi de l'épilepsie.

M. Mead atteste , dans son *explica-
tion mécanique des poisons* , que les chan-
gements de la lune influent beaucoup
sur l'apparition des symptômes de la rage.
Il y allegue plusieurs exemples de gens

mordus qui ne subissoient les accès de leur mal qu'une fois le mois. Et entre plus de mille malades de la rage qu'il avoit ou vus ou traités, il remarquoit qu'il y en avoit eu plus de la moitié d'attaqués du mal vers la pleine lune.

„ Tulpius * & Pison † rapportent des
 „ exemples singuliers de paralysies qui
 „ avoient de même des accès périodiques. „ Et quelques observations
 ont donné lieu de dire que l'apoplexie qui arrive dans le déclin de la lune est la plus dangereuse.

„ Personne n'ignore combien le cours
 „ de cet astre contribue aux évacuations
 „ du sexe, qui portent même des noms
 „ relatifs à leur régularité ; laquelle n'est
 „ sujette à varier que dans certains tempéraments qui peuvent être dérangés
 „ par quelques circonstances. Et c'est une
 „ chose remarquable, que , dans les pays
 „ les plus voisins de l'équateur, ces sécrétions sont beaucoup plus abondantes
 „ que vers les poles : or il est prouvé que
 „ l'action de la lune est très-forte vers l'équateur, & que sa force diminue à
 „ proportion qu'elle s'en éloigne. Cette

* *Observ. med. lib. 1, cap. 12.*

† *De morb. à serosa colluvie, obs. 28.*

„ observation n'a point échappé à Hippo-
„ crate, qui en fait usage pour expliquer le
„ peu de fécondité des femmes de Scythie.
* Et dans la vue de confirmer ces conje-
ctures , on pourroit ajouter l'exemple des
filles malabares , qui sont ordinairement
en état d'être mariées à douze ans , &
ont même quelquefois des enfants avant
cet âge ; ainsi que le rapporte Dellon ,
dans son *voyage aux Indes orientales*.

„ En conséquence de ces faits qui con-
„ cernent les femmes , il n'est pas éton-
„ nant que notre sexe éprouve aussi des
„ hémorragies périodiques qui répondent
„ également au cours de la lune. Car de
„ même que la trop grande quantité de
„ sang dans les femmes s'évacue par des
„ conduits particuliers, lorsque l'air exté-
„ rieur moins comprimé pèse moins sur
„ l'air intérieur , & le laisse plus libre de
„ faire usage de sa force élastique ; s'il ar-
„ rive dans les hommes une surabondan-
„ ce de ce fluide , & que l'action toni-
„ que des fibres se trouve trop faible pour
„ résister à son poids & à son impulsion ,
„ les vaisseaux se brisent sans peine , dans
„ le cas où l'atmosphère ne contrebalan-
„ ce pas la pression de l'air intérieur. Et

* De nère , aquis , & locis.

„ cela doit principalement arriver , lorsqu'un coup reçu , ou quelque cause qui aura raréfié l'air , a originairement donné lieu aux autres causes d'imprimer leur action.

„ M. Mead avoit connu un homme de complexion délicate , qui faisant un effort occasiona une violente tension dans sa poitrine , & devint sujet à des crachements de sang , qui durant 18 mois le prenoient réglément à chaque nouvelle lune ; puis diminuant par degrés , ne cessoit à chaque fois qu'au bout de 4 ou 5 jours. Ces accidents étoient plus ou moins considérables , selon le régime que le malade gardoit vers ce temps-là , & en conséquence duquel les vaisseaux étoient plus ou moins emplis.

„ On voit deux exemples bien remarquables de pareilles évacuations dans les nombres 171 & 272 des *Transactions philosophiques*. Le premier est celui d'un jeune homme qui , depuis son enfance jusqu'à l'âge de 24 ans , perdoit du sang par la main gauche , tous les jours dans la pleine lune , au côté droit , del'ongle du pouce. Cette perte ne fut d'abord que de trois ou quatre onces ; & depuis qu'il eut atteint sa seizième

„ année , elle monta constamment à une
„ demi-livre. Ayant fait cicatriser cet en-
„ droit avec un fer chaud, l'évacuation s'ar-
„ rêta ; mais le sang prenant un autre cours,
„ sortoit par la bouche : & ce ne fut qu'à
„ force de fréquentes saignées , &c. qu'on
„ réussit, encore avec bien de la peine, à
„ l'empêcher de tomber en contemtion.
„ Le second exemple est celui d'un Ir-
„ landois , qui , depuis l'âge de 43 ans jus-
„ qu'à 55 , étoit sujet à une évacuation pé-
„ riodique, qui se faisoit par l'extrémité de
„ l'*index* de la main droite. Il est vrai qu'il
„ le n'avoit pas un cours aussi régulier que
„ celle du jeune homme. Il est cependant
„ à remarquer que son hémorragie com-
„ mença à Pâque, c'est-à-dire, vers la
„ pleine lune la plus proche de l'équinoxe
„ du printemps ; l'une des deux saisons
„ où l'air est le plus attiré par la lune,
„ & l'atmosphère inférieure moins com-
„ primée : & si ses évacuations n'étoient
„ pas absolument régulières, cela pouvoit
„ venir, soit de l'irrégularité de son régi-
„ me, soit de l'altération considérable
„ que chaque évacuation caufoit dans son
„ tempérament ; vu que pour l'ordinaire
„ il ne perdoit guere moins de quatre
„ livres de sang à la fois. Ces accidents

„ le mirent au tombeau en la 55^{me}. année.
 „ Une autre remarque est celle qu'a
 „ fait Sanctorius par le moyen de la chaise
 „ à contrepoids, dans laquelle il se plaçoit
 „ pour que les observations fussent plus
 „ exactes. Ce Médecin reconnut* que nous
 „ acquérons chaque mois une ou deux
 „ livres en pesanteur, & que ce super-
 „ flu s'évacue à la fin du mois par une
 „ abondante crise d'urine trouble & épaisse.
 „ Il n'est donc point étonnant que nous
 „ puissions être sujets une fois le mois au
 „ retour périodique de quelqu'une des
 „ indispositions qui dépendent de la plé-
 „ nitude des vaisseaux; & que cette ré-
 „ volution se fit lorsque l'air qui nous en-
 „ vironne est moins en état de réprimer
 „ leur gonflement. Et quoique la nouvel-
 „ le ou la pleine lune ait une force égale,
 „ ce sera cependant quelquefois tantôt
 „ l'une & tantôt l'autre qui influera sur
 „ ces retours périodiques; selon qu'elles
 „ se trouveront concourir avec la pléni-
 „ tude interne de nos corps.
 „ Il y a aussi des cas où cette même
 „ influence se manifeste dans le change-
 „ ment qu'elle apporte à la quantité des
 „ matieres ulcéreuses, Baglivi † parle d'un

* *Medicin. static. sect. 1, apb. 65.*

† *De experim. circa sanguin. p. 341.*

„ jeune Savant de Rome, qui avoit une
„ fistule à l'abdomen, laquelle pénétoit
„ jusqu'au colon ; & fluoit si abondam-
„ ment dans le croissant de la lune,
„ & si peu dans le temps du décours,
„ que c'étoit pour lui un indice imman-
„ quable qui l'instruisoit des périodes &
„ quadratures de cette planete.

„ On a souvent observé que les accès
„ de douleurs néphrétiques suivoient le
„ cours de l'attraction lunaire. Tulpius *
„ rapporte qu'un M. Ainsworth, Ministre
„ anglois à Amsterdam, avoit constam-
„ ment une attaque de gravelle & de sup-
„ pression d'urine à toutes les pleines lunes,
„ dont il souffroit sans relâche jusqu'au
„ décours ; & ne recevoit de soulagement
„ que de la saignée du bras. Quand il fut
„ mort, on tira de sa vessie deux pierres
„ dont le volume étoit considérable ; & l'on
„ trouva la capacité interne du rein gauche
„ si fort dilatée par le fréquent séjour de la
„ grande quantité d'urine, que sa cavité
„ pouvoit presque contenir autant que la
„ vessie même.

„ M. Mead fut présent à la dissection
„ d'un enfant de cinq ou six ans, qui étoit
„ mort après de fréquentes rechûtes dans

* *Observ. lib. 2, c. 43.* Voyez aussi l'observ. 52.

„ des douleurs néphrétiques , accompa-
 „ gnées de vomissement & de diarrhée.
 „ Les reins & les uréteres parurent entie-
 „ rement obstrués par une matiere calcu-
 „ leuse & déliée : ce qui démonstroît les
 „ différents degrés dans lesquels se forme
 „ la concrétion de cette matiere , qui pa-
 „ sse de l'état d'une eau claire & trans-
 „ parente , à celui d'une substance dure &
 „ friable. Le Sr. Groënveldt , qui avoit vu
 „ l'enfant durant sa maladie , avoit obser-
 „ vé plusieurs mois de suite que les dou-
 „ leurs se faisoient sentir constamment
 „ dans le temps de la pleine lune , &
 „ qu'elles avoient coutume de se ter-
 „ miner par l'expulsion d'une pierre.

„ Vanhelmont * parle aussi de l'influen-
 „ ce de la lune par rapport à l'asthme. Le
 „ paroxisme , dit-il , devient plus fâcheux
 „ en certaines phases de la lune , & dans
 „ certaines saisons , dont il est alors un
 „ pressentiment & un présage. Et le Che-
 „ valier Floyer , qui a peut-être mieux
 „ examiné les circonstances de cette ma-
 „ ladie que personne , observe que les ac-
 „ cès d'asthme reviennent ordinairement
 „ tous les quinze jours , & souvent vers
 „ le changement de lune. †

* *Asthma & tuss.* § 22. † *Treatise of the asthma* , p. 17.

M. de la Chambre avoit observé que les rayons de cet astre causent des fluxions difficiles à guérir : & que frappant durant quelque temps sur le visage , sur-tout si l'on est endormi , leur impression ôte les couleurs vives , & rend fort pâle.

„ Mais il y a un fait extrêmement singulier , qui prouve l'effet que peut produire sur nous la force de l'attraction lunaire : c'est le célèbre Kerckringius qui le rapporte dans le recueil de ses observations anatomiques. * Ce Savant dit avoir connu une jeune Dame qui devenoit grasse & très-belle dans le temps de la pleine lune , mais qui changeoit totalement dans le décroûrs de cette planète ; & étoit alors si défigurée , que , n'osant paroître , elle étoit contrainte d'aller à la campagne jusqu'au retour de la nouvelle lune , qui lui rendoit par degrés son embonpoint. Ainsi , dit M. Mead , le visage de cette Dame devenoit noir plein en même temps que la lune , & l'attraction de ses charmes dépendoit de celle de cet astre.

„ Après tout il n'y a rien dans de semblables effets qui soit au dessus de ce que la même influence produit dans

* Observ. 92.

„ les coquillages , & dans quelques
 „ animaux ; ainsi qu'on l'a observé de
 „ tout temps : car nous lisons dans Lucius
 „ lius , ancien Poète latin , * que la lune
 „ engraisse les huîtres , fait grossir le
 „ hérisson , & fortifie les fibres des souris
 „ & du bétail. „ Aussi dit-on que le
 chat guette plus la souris en pleine lune
 qu'au croissant ; & que ce petit animal
 est en effet alors plus gras & plus succulent :
 ce qui est une suite du nouveau degré de
 force qu'acquièrent les fibres. „ Le Poète
 Manilius , postérieur à Lucilius , dit aussi †
 que les corps des animaux enfermés dans les
 coquilles changent suivant le cours de la lune. „
 Ces faits , comparés avec celui qui est rapporté
 par Kerckringius , pourroient sembler donner
 lieu à de fort curieuses recherches.

On a vu dans cet article l'épilepsie , les convulsions ,
 le vertige , les accès de manie , la rage , l'apoplexie ,
 la paralysie , les pertes de sang dans les deux sexes ,
 les évacuations d'urine , l'écoulement des sérosités
 & des matières purulentes , les néphrétiques , l'asthme , l'em-

* Cité par A. Gell. lib. 20, c. 8.

† *Astronomic. lib. 2.*

bonpoint même , assujettis à des révolutions périodiques qui suivoient le cours de la lune. Ces observations ainsi réunies forment un préjugé en faveur du système de M. Mead. Et peut-être que faisant usage de ces premières idées , on découvrira la même uniformité en suivant les traces de la nature dans les autres maladies. L'expérience journalière pourra aussi déterminer ce que l'on doit penser de l'exactitude des observateurs dont l'autorité a guidé le savant Praticien anglois , qui a si long-temps fait honneur à sa nation , & à la célèbre Société royale de Londres. Je réserve pour un autre Mémoire ce qu'il a écrit dans ce genre sur les fièvres , &c.

§ XXI.

Addition à ce que M. Mead allegue touchant les maladies qui semblent relatives à la lune.

TOUS les cavaliers savent qu'il y a une maladie qui fait donner au *cheval* le nom de *lunatique*. Cette maladie le rend inquiet & comme fou ; en sorte qu'il

se livre à une multitude de défenses différentes : & son mal consiste en une fluxion qui affecte un œil , quelquefois tous les deux ; & dont le retour périodique a paru avoir un cours à peu près réglé comme celui de la lune. Les accès reviennent effectivement au bout de 30 , de 60 , de 90 jours , selon M. de la Guérinière ; & de trois en trois semaines , selon M. Bourgelat : elle dure chaque fois trois , quatre , ou cinq jours , plus ou moins.

Ne perdons point de vue quelques uns des faits cités dans le § précédent. Les convulsions , le vertige , la frénésie , la rage , ont pour symptôme manifeste l'agitation , les mouvements violents , & la résistance au pansement , comme la fluxion du cheval lunatique. Le dépôt qui se forma insensiblement à la tête de la jeune fille , & qui creva au bout de 15 jours ; les hémorragies dans l'un & l'autre sexe ; l'évacuation menstruelle d'urine , observée par Sanctorius ; celle de la sanie , dont Baglivi fait mention ; & les accès de douleur néphrétique , sont des événements qui peuvent être mis en parallèle avec l'accident périodique lequel caractérise la fluxion dont il s'agit ici.

La pléthôre cause la crise ; & les parties reprennent leur première vigueur , lorsque l'évacuation est achevée. La fluxion étant passée , l'œil redevient beau , & le cheval paroît en voir aussi clair qu'auparavant : de même que la jeune fille cessa de subir les accès convulsifs , après la sortie des sérosités qui s'étoient amassées vers l'*occiput* ; & que les vaisseaux , ouverts par la force du sang , rentrent dans leur premier état après une évacuation suffisante. Il en est ainsi des autres cas dont je viens d'insinuer la comparaison.

En convenant que la fluxion est périodique , & qu'après avoir cessé durant un intervalle certain , elle revient ensuite dans un temps fixe & déterminé ; M. Bourgelat veut que la lune soit compromise en cette occasion sans aucun fondement. Sa raison est que tous les chevaux lunatiques ne sont pas frappés en même temps de ce funeste retour : il ajoute , d'après une expérience continuée , que les effets de cette fluxion se manifestent tantôt dans le 1^{er}. quartier , tantôt dans le 2^{me} , ou dans le déclin ; & qu'ils varient à l'infini dans tous les chevaux.

Ce n'est pas manquer à ce qui est dû aux études & aux lumières de l'Auteur d'une Hippiatrique où il y a d'excellentes choses , que de le prier de vouloir bien faire attention que la même variété se remarque dans les hémorragies périodiques ; quoiqu'il soit vrai qu'elles concourent fréquemment avec la pleine lune : & si cet astre est la cause qui influe sur leurs crises , il pourroit également agir sur celle de la fluxion. La manière dont M. B. explique le mécanisme de cette fluxion & de son retour , est digne d'être proposée pour donner à entendre sommairement de quelle manière se préparent & se font les évacuations de sang , que je compare ici avec l'autre maladie ; & cette explication peut avoir lieu pour les faits qui y sont relatifs.

Il faut supposer un engorgement des vaisseaux , soit par la suppression de quelque sécrétion nécessaire , soit par un obstacle dans la circulation du sang ou des humeurs. L'engorgement étant parvenu à certain point , il se fait un effort ; les vaisseaux trop gonflés se dégorgent par l'évacuation abondante ; & , l'évacuation finie , les parties rentrent dans leur ton & leur état naturel , jusqu'à ce que ,

que , la même cause subsistant , un nouvel engorgement produise au bout du même temps les symptômes qui caractérisent l'affection périodique. Ce retour arrive dans un temps juste , fixe , & déterminé , parce que les causes & les parties sont les mêmes ; & que s'il a fallu un mois pour préparer cette évacuation , il faut le même espace de temps pour qu'elle recommence. La plénitude se forme insensiblement & par degrés : les tuyaux qui se trouvoient engorgés dans le temps , & qui sont dégorgés dans l'interval , n'ont qu'un certain diamètre , au delà duquel ils ne peuvent s'étendre. Alors il faut que l'évacuation se fasse , si le corps est bien disposé : mais on observe des variétés qui font que ces périodes ne sont point absolument exacts dans tous les sujets ; & elles doivent être attribuées à ce que les Médecins appellent *causes non naturelles* ; à l'exercice , par exemple , ou excessif , ou trop négligé ; aux saisons trop chaudes ou trop froides ; aux aliments de bonne ou de mauvaise qualité , &c. *

Et si l'on considère que ce mécanisme est un effet des loix du mouvement , &

* Voyez vers la fin de l'article suivant la conséquence que M. Mead tire de sa théorie.

que nous devons remonter à la cause prochaine qui le produit ; il est comme démontré dans le système développé par M. Mead , que cette révolution se prépare & se décide par l'action immédiate de l'air ; supposé que cette action ne soit point altérée par l'intervention de quelque autre cause. Puis donc que le système du célèbre Anglois rend si plausible l'influence de la lune & du soleil , comme cause productrice & prochaine des différentes constitutions de l'air ; il semble que l'on ne puisse pas refuser de convenir que la lune peut avoir quelque part à la fluxion périodique des chevaux.

Prenant ainsi pour guides les causes purement mécaniques que nous avons sous les yeux , nous cherchons sans nous égarer le principe de certaines maladies dans une cause qui semble étrangère , éloignée , & surnaturelle : mais il est dans l'ordre de la nature que cette même cause agisse réellement sur nous , & d'une manière presque immédiate , par son influence actuelle sur l'air qui nous environne ; que nous respirons , & qui produit la fermentation des humeurs & leur circulation. Une attention particulière pour les faits nous tire de l'ignorance où nous serions

sur la source de maladies fort simples. L'on peut donc dire avec confiance, que ce ne sont point des *siecles de prestige & d'illusion* que ceux qui appellent phénomènes des faits où l'on voit un caractère aussi frappant pour indiquer la vraie cause, que ceux dont M. Mead se sert pour base de son système.

Je ne puis me dissimuler qu'il y a quelque péril à prendre la défense d'une cause abandonnée de tout le monde : mais ce ne seroit pas la première fois que la révision d'une affaire auroit donné lieu à réformer nos jugemens. Dans les Sciences & dans la Littérature les décisions ne sont pas toujours exemptes de préjugés. L'on sait jusqu'à quel point les esprits étoient prévenus contre la *Cyropédie*, par l'autorité de Cicéron seul ; & que M. Banier réussit en peu d'années à ramener tous les critiques, & à les faire convenir que cet ouvrage n'étoit pas indigne de Xénophon.

Quoique l'on trouve dans le *Theætetus* de Platon un exact sommaire de la Philosophie des atomes ; comme cependant elle y est dénuée de ses principes, cela fit regarder cette description du système-épicurien comme inintelligible, lors-

que , dans le temps du renouvellement des Lettres , on commença à lire ce Philosophe , que l'on avoit cessé d'étudier depuis plusieurs siècles. Ni Marsilius Ficinus , ni Serranus , ne purent trouver un sens raisonnable à cet endroit de ses ouvrages ; peut-être même qu'on le regardoit comme une chimere. Mais lorsque Descartes eut fait revivre cette Philosophie , & qu'il en eut expliqué les principes par des preuves tirées de son propre fond , le nuage fut dissipé ; tous les lecteurs virent clairement que Platon avoit donné en cet endroit une relation également exacte & curieuse de cette Physiologie.

Que ce soit le savant Cudworth qui le premier en ait fait l'observation , ou que Descartes ait tiré de Platon même la première idée de sa Physique , toujours est-il vraisemblable que , sans ce restaurateur de la Philosophie parmi nous , le passage de Platon couroit risque de demeurer dans un mépris éternel. Lucrece avoit déjà très-bien expliqué le système des atomes ; l'un des plus anciens & des plus beaux systèmes de Physique : mais à peine en avoit-on l'idée. Descartes frappé de la grandeur de cette hypothese , en renouvela les principes ; & Gassendi tira de Diogene de Laërce

Tout ce que cet Historien avoit dit du système d'Épicure & de Démocrite. Comme il avoit plus de lecture & d'érudition que Descartes , il réunit encore ce que les meilleurs Mathématiciens avoient pensé sur cette matiere. Le grand Newton , à l'aide de ce flambeau lumineux , faisisit le système , & y amena M. Huygens , qui composa en conséquence son traité de la lumiere & de la pesanteur. Peut-être que quelque jour la Physique aura la même obligation à M. Mead.

Après cette digression , que j'ai crû nécessaire , je reviens à mon objet principal ; & après avoir fait observer dans les chevaux , que la lune cause dans les animaux, ainsi que dans nous , des maladies périodiques ; je crois en trouver une nouvelle preuve dans le *ver à soie*. Cet insecte est sujet à des maladies qui reviennent périodiquement , à peu près de 7 en 7 jours. Le symptôme de chaque crise est une légère blancheur qui survient à l'extrémité de leur bouche , & un peu d'enflure que l'on observe à leur tête. Mais outre ce signe commun , il y a un caractère particulier pour chacune des quatre maladies. La première leur cause un engourdissement qui les rend comme en-

dormis : la seconde occasionne la mue , qui termine la crise en dépouillant la peau de la tête , & la tête reste flétrie : à la troisieme maladie il se fait encore une mue de la tête , du ventre , & des pieds ; ce qui flétrit la tête , & laisse la queue large & éparse : dans la quatrieme il se fait une copieuse évacuation de verd de mûrier mêlé d'aquosités indigestes ; toute la peau mue à cette fois , & le corps demeure enflé.

La pâleur & la bouffissure , ainsi qu'on l'a vu dans le § 19 , sont les effets de l'humidité , qui augmente les dimensions des fibres qu'elle remplit. On peut donc regarder ce symptome dans le ver à soie comme provenant de la férosité aqueuse & indigeste qu'il n'évacue qu'à la quatrieme maladie , ainsi qu'il arriva à la jeune fille dont les convulsions suivoient réglément le cours de la marée. (Voyez § 20.) Ces crises sont des fermentations occasionnées dans l'humeur par une cause que M. Mead pourroit dire être la lune ; comme sont ceux qui ont soin de cet utile insecte ; & la flétrissure qui reste prouve le dégorgement des vaisseaux , & par conséquent leur plénitude antérieure. Si les vers sont comme assoupis dans la premiere maladie , c'est une suite de la

foiblesse des fibres , qui encore tendres sont inondées par l'affluence de l'humeur , & cedent à son effort ; de même qu'il arrive dans l'apoplexie & dans certains accidents de vapeurs , où les humeurs sont trop abondantes pour laisser aux fibres aucune action tonique.

Dans la deuxième crise l'humeur s'insinuant en plus grande quantité , dilate davantage la peau ; qui en conséquence devenue moins épaisse , est disposée à la rupture. Le volume de liqueur intercepte le commerce de la peau & des parties internes : en sorte que dans le temps où la sérosité se retire , ces parties se trouvent comprimées & affaissées , & la peau ne peut plus s'en rapprocher. Alors privée des suc nourriciers , elle se sèche , tombe en mortification , & périt dans la partie qui avoit déjà été altérée par la première crise. Il se régénère ensuite une nouvelle peau à la place de celle qui a cessé d'être adhérente. Mais comme elle est encore faible dans le temps que survient la troisième maladie , elle cède de même à l'affluence de l'humeur qui abreuve ceux des autres endroits du corps qui ont le moins de force ; le ventre , comme étant continuellement voisin

des humidités ; les pieds , qui n'ont pas beaucoup de consistance , & qui dès-là reçoivent facilement le reflux du ventre ; & la queue , qui est foible , tant à cause de sa situation à l'extrémité du corps , que par son peu de volume , & la courbure de ses fibres , qui manquent de point d'appui dans leur inclinaison. La peau de ces parties se détache par le séjour de l'humeur , & se sépare enfin desséchée par le défaut de nourriture , après que l'humeur s'est retirée.

A la quatrième crise les nouvelles peaux qui ont recouvert ces endroits périssent encore , & avec elles la peau du reste du corps. Celle-ci , comme immédiatement sujette à l'action de l'air , & composée de fibres qui malgré les anneaux ont une direction longitudinale , étoit par ces deux raisons plus propre à résister à l'humeur , & à lui refuser l'entrée dans ses conduits. Mais l'abondance de la sérosité étant parvenue au point de ne pouvoir plus être contenue dans les vaisseaux qu'elle a ci-devant occupés , la liqueur force à cette fois tous les orifices , & pénètre par-tout : encore même brise-t-elle les intestins pour s'épancher au dehors. La suite de cette inondation est de détruire généralement

la communication entre la chair & la peau.

Ces retours périodiques peuvent s'expliquer par divers phénomènes rapportés dans l'article précédent : 1^o. par leur comparaison avec les taches que Bartholin dit avoir observées sur le visage d'un homme sujet à l'épilepsie ; lesquelles varioient sensiblement en couleur & en grandeur , suivant les phases de la lune. D'ailleurs l'épilepsie suppose un fonds de férosités , qui s'augmente & décroît avec une espece de flux & reflux assez semblable à celui de la mer. En second lieu , on peut rappeler ici les accidents convulsifs de la jeune enfant ; lesquels , après avoir constamment suivi le cours du flux & reflux des eaux de la mer durant 15 jours , produisirent enfin une évacuation critique. L'humeur avoit été concentrée pour ainsi dire durant tout cet intervalle , & ne se déclara qu'au moment où la peau se rompit par la force de son affluence. Troisièmement , ce qui a été dit pour expliquer le mécanisme des hémorragies périodiques , sert aussi à donner plus de force à la maniere dont j'ai cru pouvoir avancer que se produisent l'engourdissement & les différentes mues.

Voyez aussi dans l'article suivant ce que dit Galien au sujet des crises.

Les observations qui font l'objet de cet article ont un sensible rapport avec celles de M. Mead , & elles peuvent donner lieu à en faire de plus considérables. Des faits si singuliers ne sont pas indignes de l'attention des Savants. La nature se manifeste à nos yeux ; & un Physicien ne peut guere se dispenser de la suivre avec précision , pour essayer de découvrir le principe dont elle se sert pour produire des mouvements qui ont une régularité constante. Si ce principe est l'air , M. Mead en conclura en faveur de l'influence de la lune , conséquemment aux propositions des articles 17 , 18 , 19 , & 20 , qui accompagnent les faits dont il appuie son système. S'il y a une autre cause, cherchons à la découvrir.

Ce n'est pas assez de dire que c'est le flux & reflux de la mer qui fait que les navires dans un port se trouvent à sec deux fois le jour , & autant de fois soulevés par le flot. Le Physicien remonte à une cause antécédente : il cherche ce qui peut produire la régularité du flux & reflux. De même , dans les phénomènes de maladies, il ne suffit pas de dire que le

temps nécessaire pour amasser la quantité d'humeurs qui cause l'engorgement des vaisseaux & des fibres , & l'évacuation qui est suivie du dégorgement , produisent le mécanisme des retours périodiques. Comme le Philosophe se propose de connoître les causes après avoir observé les effets , il ne s'en tient pas à la cause la plus prochaine : il ne met de bornes à ses études , qu'après s'être bien assuré qu'il ne lui est pas possible de parvenir à la découverte d'une origine primitive. Jusqu'à ce terme d'impossibilité , chaque cause qu'il apperçoit n'est à son égard que l'effet d'une cause plus puissante ; laquelle devient un nouvel objet digne de ses recherches.

§ XXII.

Observations de M. Mead concernant le rapport que la lune paroît avoir avec les maladies aiguës.

„ Il est important de chercher à décou-
 „ vrir jusqu'à quel point l'altération
 „ survenue dans la pesanteur ou dans la
 „ pression de l'air peut contribuer aux cri-

„ les ou changements que l'on remarque
„ dans les maladies aiguës. Les anciens
„ avoient beaucoup égard aux jours cri-
„ tiques , & régloient leur pratique sur les
„ événements qu'ils en attendoient. Cette
„ partie de la Médecine est actuellement
„ tout-à-fait négligée , & regardée
„ comme ridicule ; & l'on peut suppo-
„ ser que le sentiment moderne a deux
„ causes principales , auxquelles on ne fait
„ pas attention.

„ C'est premièrement que les plus an-
„ ciennes observations de ce genre , qui
„ étoient réduites en regles , furent faites
„ dans le levant ; & qu'en voulant ensui-
„ te les appliquer au traitement des ma-
„ lades dans les pays septentrionaux , on
„ n'eut point égard à la différence de
„ climat , qui en met une dans les tempé-
„ raments , & dans l'état actuel de la ma-
„ ladie. Il étoit donc nécessaire que l'on
„ trouvât souvent ces observations défe-
„ ctueuses.

„ Secondement les anciens n'employoient
„ que peu , ou même point du tout de reme-
„ des pour les fièvres. Ils se contentoient
„ d'étudier avec attention les mouvements
„ de la nature , & se gardoient bien d'in-
„ terrompre son action par aucun remède

„ violent. Les observations des crises de-
„ venoient fort utiles , & se trouvoient ré-
„ pondre aux événements dans une telle
„ pratique ; mais les modernes eurent rai-
„ son de n'en plus faire usage , & de les ou-
„ blier totalement , lorsqu'ils entreprirent
„ de traiter les maladies aiguës , tantôt sui-
„ vant un système, tantôt suivant un autre,
„ non seulement par les évacuations , mais
„ aussi par les altérants , tant chauds que
„ froids. Cette méthode ne pouvoit nulle-
„ ment s'accorder avec des règles qui sup-
„ posoient que l'on laissoit la maladie sui-
„ vre son cours réglé & uniforme.

Mais l'on sent que les observations des
anciens peuvent toujours être regardées
comme vraies , puisqu'on ne les trouve
incertaines que dans les cas où on veut
les plier à un régime pour lequel elles
n'ont jamais été faites. C'est comme si je
me plaignois qu'un habit fût mal fait ,
parce qu'il n'iroit pas à ma taille , ayant
été effectivement destiné à une taille tou-
te différente. Un gros bras ne peut entrer
dans une manche trop étroite ; un corps
long & menu laisse une infinité d'espaces
vuides & de faux plis dans un justaucorps
large ; une longue épée ne fait qu'em-
barrasser un petit homme ; une grosse tête

est ridicule avec un très-petit chapeau, &c. Et M. Cleghorn, qui pratiquoit en 1751 à Minorque, dit qu'il y régnoit alors une espèce de fièvre tierce, qui avoit une grande régularité dans son cours, & confirmoit évidemment la doctrine des jours impairs, critiques, & indicateurs : en sorte que l'on étoit souvent en état de prédire avec justesse le jour & même l'heure de la mort.

„ Pour parvenir à comprendre ce qui
„ a pu déterminer les plus grands Mé-
„ decins à faire des observations si exactes
„ & si précises sur cette matière ; & afin
„ de découvrir sur quels fondements on
„ pourroit à présent donner un peu plus
„ d'attention à leurs préceptes, je me bor-
„ ne actuellement à ce qui concerne l'attra-
„ ction lunaire, sur laquelle je propose
„ les réflexions suivantes.

„ Toutes les maladies épidémiques ont
„ un cours réglé, qui demande un certain
„ espace de temps, durant lequel elles
„ arrivent à leur plus haut période, décli-
„ nent ensuite, puis quittent le malade.

„ Ce fait est si certain & si constant,
„ que s'il arrive qu'une fièvre d'un certain
„ genre, qui est continue dans un sujet,
„ devienne intermittente dans un autre

„ par la différence des circonstances, les
 „ accès de celui-ci sont aussi fréquents &
 „ aussi compliqués qu'il convient au cara-
 „ ctère de cette espèce de fièvre, laquelle
 „ lui dure le même nombre de jours qu'elle
 „ a coutume de durer dans un sujet en
 „ qui elle a la liberté de suivre ses progrès
 „ naturels, sans relâche depuis le com-
 „ mencement jusqu'à la fin.

„ Sydenham, ennemi juré de toutes
 „ les théories, ne laissa pas de s'instruire
 „ beaucoup par de telles observations,
 „ qui semblent minutieuses; & pour ex-
 „ pliquer la cause de la longue durée des
 „ fièvres quartes automnales, qui ne s'en-
 „ vont pour l'ordinaire qu'au bout de six
 „ mois, il dit qu'en calculant les accès
 „ qui arrivent durant un si long intervalle,
 „ on trouve qu'ils doivent durer 336 heu-
 „ res, qui équivalent à 14 jours: ce qui
 „ fait le période d'une fièvre conti-
 „ nue, lorsqu'elle arrive dans la même
 „ saison.*

„ Galien observe aussi que, lorsqu'une
 „ vraie fièvre tierce se termine après le
 „ septième accès, une vraie continue qui
 „ arrive dans le même temps, a aussi ses
 „ crises dans l'espace de sept jours: c'est-

* *De febr. intermitt. ann. 1661, pag. 65.*

„ à-dire, que la fièvre dure aussi long-
 „ temps dans l'un que dans l'autre cas : en
 „ sorte, dit-il, qu'un accès de fièvre in-
 „ termittente répond à un jour de fièvre
 „ continue. * La raison de ce phénomène
 „ est que dans ces deux cas il y a toujours
 „ dans le sang une fermentation, qui ne
 „ cesse qu'après que les particules actives
 „ ont été expulsées par les organes les plus
 „ propres à faire cette sécrétion, en consé-
 „ quence des loix du mouvement ; & que,
 „ comme différentes liqueurs, mises dans
 „ le même instant en fermentation, ne se
 „ dépurent pas toutes en un même inter-
 „ valle, le sang qui est contenu dans les
 „ artères prend aussi un période déterminé
 „ pour se débarrasser de l'effervescence
 „ qui lui est survenue.

„ Tant que cette ébullition subsiste, les
 „ symptômes ne suivent pas constamment
 „ des procédés semblables. Il est des jours
 „ où ils donnent des indications plus mar-
 „ quées de leur qualité bonne ou mau-
 „ vaise : en sorte que ces indices peuvent
 „ servir de guides pour conjecturer très-
 „ juste, & prévoir la nature de la crise qui
 „ terminera la maladie.

* *Comment. in aphor. 59, lib. 4; & de crisi. lib.*
 2, c. 6.

„ Cela

„ Cela étant ainsi , les anciens pou-
 „ voient très-bien appeller *jours de crise*
 „ ceux dans lesquels le mal se terminoit
 „ évidemment d'une maniere ou d'une
 „ autre ; & *indicatifs* des jours critiques ,
 „ ceux dans lesquels ils découvroient par les
 „ plus sensibles indices le terme auquel ten-
 „ doit la maladie.

„ Jusques - là les Médecins étoient
 „ bien fondés dans leurs raisonnemens :
 „ mais une fausse théorie venant ensuite
 „ se mêler avec les observations vraies ,
 „ le système des anciens commença à
 „ perdre de son crédit. Il est certain
 „ qu'Hippocrate ne savoit pas à quoi at-
 „ tribuer la régularité remarquable avec
 „ laquelle les fievres se terminoient au
 „ bout des 7^{me}. 14^{me} , 21^{me} jours , &c. &
 „ comme la Philosophie pythagoricienne ,
 „ alors fort célèbre , consistoit principa-
 „ lement dans certaine harmonie , & dans
 „ des nombres mystérieux , dont les im-
 „ pairs étoient les plus puissants , & le
 „ nombre 7 le plus parfait de tous ; Hippo-
 „ crate adopta ces idées , * & assigna au
 „ cours des fievres aiguës un progrès qui
 „ n'excédoit pas le nombre 7. † Une règle

* *Epidem. lib. 1 , sect. 3.*

† *Vide de septimestri partu.*

„ sur laquelle il n'avoit point consulté l'ex-
„ périence , parut bientôt sujette à incon-
„ vénients ; & le Médecin se trouvoit
„ déconcerté lorsque la crise paroissoit un
„ jour plutôt ou plus tard qu'il ne com-
„ ptoit : comme cela doit souvent arriver ,
„ en conséquence des raisons que je dirai
„ dans un moment.

„ Asclépiade ayant remarqué ce dé-
„ faut , rejeta comme absurde tout ce
„ qu'Hippocrate disoit sur cette matiere.
„ Et Celse , qui trouvoit ces calculs trop
„ vétilleux , dit que les nombres de Py-
„ thagore avoient induit les anciens en
„ erreur. (*Cels. lib. 3, c. 4.*)

„ Galien raisonna autrement. Il attri-
„ bua les variations des crises , non au
„ pouvoir des nombres , mais à l'influen-
„ ce de la lune ; parce qu'il observoit que
„ cet astre agit puissamment sur la terre ,
„ dont il est plus près que tous les autres ,
„ sans que ceux-ci lui soient cependant
„ inférieurs en force. * Ainsi , selon cet
„ Auteur , le nombre 7 , que l'on remar-
„ que dans les révolutions périodiques
„ de certaines maladies , vient des qua-
„ tre phases de la lune , qui achevent

* *De dieb. decretor. lib. 3.*

„ chacune leur période en 7 jours , dont
„ le 7^{me}. est le plus fort.

„ Il résulte de tout cela qu'une crise
„ n'est que l'expulsion de la matiere mor-
„ bifique à travers quelques uns des orga-
„ nes destinés aux sécrétions ; & cette
„ matiere ne pouvoit y parvenir , qu'après
„ avoir été préparée & atténuée au degré
„ propre pour l'insinuer dans les orifices
„ des glandes respectives. Comme la plus
„ parfaite crise est celle qui se fait par les
„ sueurs ; non seulement parce que les
„ glandes placées sous la peau évacuent
„ naturellement plus elles seules que tou-
„ tes les autres ensemble , mais encore
„ parce que leurs conduits étant les plus
„ petits de tous , ce qui sort par cette voie
„ est certainement très-divisé & atténué ;
„ l'hémorragie est aussi la plus mauvaise
„ de toutes les crises : car elle dénote
„ que la cause du mal n'étoit pas dispo-
„ sée à se fondre pour sortir par aucun
„ des conduits naturels ; ce qui fait qu'el-
„ le brise les vaisseaux , par la grande effe-
„ vescence qu'elle introduit dans le sang.
„ D'un autre côté , s'il survient un abcès
„ dans les organes qui séparent les suc-
„ épais , cette crise est mitoyenne à l'é-
„ gard des deux autres.

Q ij

„ Il résulte manifestement de cette
„ théorie , que la crise doit être plus com-
„ plette & plus abondante , si les temps
„ où l'atmosphère est moins comprimée
„ sont aussi ceux du plus haut période de
„ l'humeur peccante préparée à la secré-
„ tion, ou de la fermentation du sang. Cela
„ fait aussi que la crise peut avancer ou
„ retarder d'un jour , par rapport à ce
„ changement survenu dans l'air ; les vai-
„ sseaux dont cet effet dépend se distendant
„ avec moins de difficulté dans cette circon-
„ stance ; & une foible constitution a quel-
„ quefois besoin de ce secours extérieur.
„ C'est pourquoi, selon la remarque d'Hip-
„ pocrate , une fièvre dont le période doit
„ être d'environ une semaine , peut quel-
„ quefois avoir une bonne crise le 6^{me}.
„ jour , & en d'autres différer jusqu'au
„ 8^{me}.

„ Pour bien faire ces observations , il
„ faut donc examiner en quel temps le
„ mal a commencé ; & avant tout , s'ap-
„ pliquer à connoître son cours naturel ,
„ que l'on aura grand soin de ne pas in-
„ terrompre par quelque méthode vio-
„ lente. Il est à propos de considérer aussi
„ quelle est la force du tempérament , &
„ par quelles voies la sécrétion critique

5, doit vraisemblablement se faire ; & alors
 „ on découvrira que non seulement la
 „ nouvelle & la pleine lune y font beau-
 „ coup, mais même son minuit, soit qu'el-
 „ le luise alors ou non.

„ Enfin, selon la remarque de M. Pas-
 „ chal, * le fort de l'accès des fievres aiguës
 „ dure tout le temps du flux de la mer,
 „ & se termine dans le temps du reflux
 „ par des sueurs benignes : d'où ce cu-
 „ rieux observateur conclut que le mou-
 „ vement, la vigueur, l'action, la force,
 „ &c. sont plus sensibles, & produisent
 „ de meilleurs effets dans l'espace des six
 „ heures que dure le flux ; & que le repos,
 „ le relâchement, la diminution, la disso-
 „ lution, &c. ont du rapport avec les six
 „ heures du reflux.

* Elle fait partie d'un Mémoire fort singulier
 concernant les maladies, naissances, & morts, inséré
 dans le 202me. n. des *Transactions philosophiques*.



§ XXIII.

Sur les lassitudes.

CE qu'on nomme lassitudes , abattement des forces , pesanteur , est une indisposition réelle , un signe de maladie prochaine, lorsqu'il n'est pas occasioné par un violent exercice.

Une preuve de cette vérité est que ce symptôme est un de ceux qui précèdent l'apoplexie & les accidents hystériques.

En effet les lassitudes se font principalement sentir dans les jambes, dans les cuisses , aux reins ; & il arrive quelquefois qu'après avoir éprouvé aux cuisses & aux jambes des douleurs de lassitude, mêlées d'engourdissement , l'enflure survient aux jambes , & fait disparaître les autres symptômes. Or l'enflure des jambes est regardée comme un indice d'enflure de l'estomac ; & s'il est vrai , comme le disent Hippocrate & Celse , que tous les maux de jambe proviennent d'une enflure survenue à la rate , c'est une double cause à craindre pour quiconque re-

sent ces lassitudes. Quant à la pesanteur qui se fait sentir aux reins, elle est un signe d'inflammation, ou au moins d'une obstruction, dont les suites sont d'autant plus dangereuses, que les petites glandes qui composent ces parties sont remplies de sérosités aqueuses, salines, volatiles, toujours disposées à fermenter, & à s'enflammer, lorsqu'elles y sont retenues.

Entre les remèdes propres à soulager dans ces circonstances, on indique ordinairement pour la pesanteur de reins quelques remèdes benins, modérément diurétiques; qui, sans irriter la délicatesse des fibres, facilitent l'évacuation des glandes, & l'action des vaisseaux excrétoires. Un gros de racine de fougère mâle pris dans quelque liqueur appropriée, a souvent réussi à pousser les urines, & à lever les obstructions du foie & celles de la rate.

Peut-être que le bain tiède, dans lequel ont infusé des feuilles d'aune, seroit utile; puisque, servant à étuver les jambes des voyageurs, un semblable bain les délasse promptement. D'ailleurs le bain d'eau tiède seule est très-propre à faciliter la transpiration, donner de la souplesse aux fibres de la peau & des

muscles , & par conséquent , à y disposer l'écoulement des liqueurs engorgées. On suppose que d'autres remèdes auront précédé pour dissoudre la coagulation qui accompagne l'état stagnant des divers fluides qui concourent à la constitution de nos corps. Les Praticiens remarquent néanmoins que le bain tiède ne peut être salutaire aux personnes d'un tempérament humide : & Sanctorius avoit reconnu par expérience que les personnes robustes deviennent plus légères par l'usage du bain froid , qui , occasionant une révolution du sang & des esprits vers le cœur , produit l'affaiblissement des fibres que l'abondance du sang tenoit trop tendues : d'où s'ensuivent l'évacuation des superfluités , & la liberté de la circulation ; effets de l'impression subite que le froid du bain a faite sur le sang.

Le savant Mercurial , fondé sur ce principe , que la lassitude est causée par des humeurs qui embarrassant les jointures & les muscles , les empêchent de se mouvoir librement , propose pour remède deux especes d'exercices propres à mettre en action les muscles de la poitrine & des épaules , & par là à dissiper les humeurs superflues qui produisent la pesanteur des

membres : car ces parties étant comme au centre de la circulation , la liberté du jeu de leurs fibres influe presque inévitablement sur le reste du corps. Il conseille donc , 1^o. de prendre de chaque main un poids d'une livre ou d'une livre & demie , & se secouer ensuite les bras en tout sens , comme si l'on se battoit contre quelqu'un ; ou 2^o. de tenir avec les deux mains un long bâton , garni à ses extrémités d'environ une livre de plomb ; puis laissant entre les mains un espace de quatre pieds , se secouer les bras comme il l'a dit dans la première manière.

Il semble qu'en conséquence de cette pratique , la danse doit être un exercice utile à la santé , sur-tout la danse vive & animée. Aussi l'expérience confirme-t-elle cette conjecture en ceux qui étant malades du venin de la tarentule , trouvent dans la danse un remède spécifique.

Cependant la grande émotion centrale , occasionnée dans les muscles pectoraux , semble devoir être encore plus efficace. Et ce peut être pour cette raison qu'un fameux Médecin de l'antiquité conseilloit à quelques malades la lecture des fables , comme pouvant exciter une espèce de joie , qui ébranlant nécessairement le diaphragme



& les fibres de l'estomac , communique aussi ce mouvement aux parties voisines ; d'où , selon les regles de la mécanique , il s'étend de proche en proche , & devient plus actif & plus fort , à proportion qu'il s'éloigne du centre. M. de Maillet dit aussi , dans sa *description de l'Egypte* , qu'à l'hôpital général du Caire , on donnoit autrefois aux malades , non seulement les mets les plus exquis , que l'on croyoit devoir , par leur faveur agréable , inspirer un sentiment de plaisir , & dès-là disposer les fibres à opérer une meilleure digestion , d'ailleurs plus facile à raison de la délicatesse de ces aliments ; & qu'on les régaloit encore de la musique & de la comédie ; remedes , ajoute-t-il , moins indifférents qu'on ne pense. Je me prépare à communiquer au Public des recherches curieuses sur cette agréable partie de la Médecine. Les faits constants & nombreux ; les réflexions sur cette pratique , sur le mécanisme de ses effets , & sur la théorie des principes qui en font la base , m'ont paru des objets assez intéressants pour être discutés avec soin.

Un Galéniste , homme de mérite , avoit pour maxime , dans les lassitudes , de faire prendre intérieurement des amers , des

vulnéraines , des remèdes propres à exciter la salivation. L'effet de ces sortes de remèdes , toujours accompagnés de quelque acrimonie , est de stimuler les fibres , les ouvrir , y pénétrer par force , & accélérer le mouvement des fluides , & l'évacuation des humeurs superflues : ce qui peut dissiper la lassitude. Mais ce régime ne doit pas être uniforme : il faut avoir égard à la diversité des tempéraments. Et j'ai constamment observé que les dissolvants aqueux , foiblement animés par quelques sels ; les huiles douces , & autres remèdes semblables , avoient des effets plus heureux sur les tempéraments secs , que les amers ; & que ceux-ci , que l'on laissoit chargés de tous leurs sels , étoient au contraire les remèdes propres aux tempéraments humides. Leurs fibres relâchées ont besoin d'être rétablies dans l'action tonique par des parties âcres , qui consumant une partie de l'humeur superflue , rendent aux muscles leur jeu , & la faculté de se dégager eux-mêmes de ce qui les surchargeoit.

Le Galéniste dont je parle saignoit aussi à la main pour cette indisposition. Il prétendoit que , malgré la circulation du sang reconnue , la saignée au bras ou

au pied. n'étoit pas d'un effet aussi prompt pour calmer les douleurs. Fondé sur le principe qui attribue à l'inflammation, soit du foie, soit de la rate, toutes les maladies qui surviennent aux jambes; il alléguoit l'exemple de Galien, qui éprouvant une douleur laquelle lui faisoit craindre un abcès au foie, se fit ouvrir l'artere de l'*index* : & la douleur cessa aussi-tôt. Il assuroit avoir observé que c'est à ce doigt que se manifestent les premiers symptômes de la ladrerie, qui est une suite de l'épaississement des liqueurs, & du défaut de circulation; que les autres muscles de la main, & ceux de tout le corps, paroissant encore pleins de suc, ceux qui servent au mouvement de ce doigt se flétrissent & se dessèchent, & principalement l'abducteur, qui est entre le pouce & l'*index* : tout ce qui est charnu s'y consume, & il ne reste que la peau & les fibres qui s'applatissent contre l'os.

Un homme sujet aux maux de rate m'en subissoit jamais les accès que le *doigt du milieu* ne devînt froid, pâle & insensible : & cela arrivoit à la main gauche, qui est le côté où est placée la rate. Hippocrate peut servir à confirmer la réflexion à laquelle ce fait nous conduit, par ce

qu'il rapporte d'une femme qui , ayant les hypocondres extrêmement tendues , & la respiration fort embarrassée , fut soulagée l'onzième jour par une fluxion & une inflammation survenues à ce doigt ; mais que peu de jours après , il se forma dans les intestins un abcès accompagné d'une violente fièvre , qui mit la malade au tombeau. M. de la Chambre avoit plus de soixante fois fait ouvrir la salvatelle , qui semble être l'agent de la communication que l'on remarque entre ce doigt & la rate ; & l'effet constant étoit , ou de voir entièrement cesser la fièvre , ou d'en beaucoup affoiblir les accès : au reste ce Médecin faisoit précéder la saignée par des remèdes préparatoires.

Pour ce qui est du *doigt annulaire* , il est certain que les anciens lui attribuoient un rapport intime avec le cœur. Ils s'en servoient préférentiellement aux autres doigts , pour mêler les médicaments qui entroient dans leurs antidotes. De là vient le nom qu'ils lui donnerent de *doigt médical*. Sa relation avec le cœur est aussi regardée comme une des raisons pour lesquelles on y a toujours porté les anneaux ; & plusieurs y appliquent des remèdes pour les faiblesses de cœur , pour le mal de

dents , pour la guérison des fievres intermittentes : au moins Levinus assure-t-il l'avoir souvent éprouvé avec succès dans la syncope. Appion , cité par Aulu-Gelle , dit qu'il y a un nerf qui va du cœur aboutir à ce doigt : d'autres ont assuré que c'étoit une artère qui faisoit cette liaison ; & qu'on la sent manifestement battre dans les femmes qui accouchent , dans ceux qui sont lassés par un grand travail ; & dans tous les cas où le cœur est affecté. Mais il est démontré par l'Anatomie que chacun des autres doigts a aussi une artère qui vient de la même source. Quoi qu'il en soit , on observe que le doigt annulaire est toujours le dernier sur lequel se jette la goutte : & Levinus déclare qu'il a toujours vu ce doigt libre à la main gauche , quelque inflammation & douleur qu'il y eût aux autres.

Si l'on veut s'en rapporter à ces remarques , faites par des Auteurs qui ont acquis du crédit dans la Médecine , il est aisé de rendre raison d'un sentiment qui prévient en nous la réflexion , & nous porte à jeter avec complaisance des regards attentifs sur une main bien faite. La nature semble nous dicter que la belle proportion de cette partie annonce la

santé des parties internes qui sont cachées à notre vue. L'auteur de la nature place ainsi dans ses ouvrages certains indices sensibles ; d'où procède peut-être la vraie source de ce que l'on nomme sympathie, inclination , & en général de tous nos plaisirs.

Enfin un remède que le Galéniste employoit pour suppléer à la saignée , & dont il laissoit le choix , étoit l'application des ventouses scarifiées sur les épaules , & l'emplâtre vésicatoire sur les épaules & derrière les oreilles. L'on a effectivement vu plus haut que Mercurial regardoit les muscles des épaules comme contribuant beaucoup à ôter la lassitude , lorsque leur action n'est point gênée.

Pour ce qui est des oreilles , comme les vaisseaux qui y sont répandus sont des parties de la céphalique , dont les rameaux communiquent aussi avec la main ; on voit pour quelle raison ce Praticien laissoit le choix de l'une ou de l'autre incision. D'ailleurs au dessous de l'oreille sont placées des glandes destinées à la filtration de la salive ; & j'ai déjà indiqué l'écoulement de cette liqueur comme un moyen de diminuer la lassitude. L'on fait que les glandes des oreilles sont su-

jettes à des tumeurs causées par une abondance de sang bilieux , pituiteux , ou mélancolique ; & souvent par un dépôt des humeurs épaissies & gluantes qui tombent du cerveau. Il est donc avantageux de prévenir la chute de ces humeurs, de la procurer , & d'en empêcher le dépôt. D'ailleurs la tuméfaction des glandes parotides concourt fréquemment avec l'anthrax des paupieres : accident que l'on attribue à un sang grossier, brûlé, & dépouillé de son véhicule. Un emplâtre de moutarde appliqué derrière l'oreille, apaise quelquefois la douleur de dents ; comme l'ail broyé , & mêlé avec du safran, la calme aussi, dit-on, étant appliqué sur le doigt annulaire. Outre cela , l'oreille droite devient rouge dans les inflammations du foie : & nous pouvons nous rappeler le rapport singulier qu'il y a entre le foie & l'*index* de la main droite.

Ce Médecin faisoit remarquer aussi que ces mêmes ventouses & scarifications étoient de la pratique ordinaire dans la cure de l'apoplexie humorale.

Enfin il me dit , pour dernière preuve de sa méthode , qu'entre les maladies des animaux il y en a une qui, de l'aveu de

tous les Médecins, provient de l'épaississement des liqueurs, & que l'on nomme *rage tombante* ; dont le plus apparent symptôme est que l'animal ne peut se soutenir, & tombe à chaque pas. Pour le guérir, dit-il, après lui avoir fait prendre intérieurement des remèdes propres à défunir les parties fixées, à les mettre dans une grande action, & en procurer l'évacuation convenable ; on lui fend les deux oreilles, pour donner lieu à l'écoulement des humeurs engorgées vers le cerveau ; ou on le saigne aux erres.

Quoique cette comparaison ait d'abord quelque chose d'assez singulier, eu égard à l'espèce de routine qui influe sur notre manière de penser ; on ne peut guère cependant se refuser aux heureuses conséquences qu'il en tiroit, qu'il savoit appuyer par des raisons pleines de vraisemblance ; & dont sa pratique assuroit les succès. Après tout, s'il ne faut que nous dégager de certaine prévention contre le rapport que l'on prétend établir entre notre Médecine & celle qui convient aux animaux ; rappelions-nous que le clystère, ce remède simple, souvent si utile, passe pour avoir été adopté à la vue de l'usage qu'en font les cicognes. Le chiendent, qui entre

R

dans nos tisannes , est le purgatif indiqué au chien par la nature même. Un plus long détail me meneroit trop loin ; & je sens que j'ai à craindre de rendre cet article trop diffus.

Je le termine en observant qu'il y a des circonstances où la foiblesse , la malaise générale , sont visiblement occasionées par l'obstacle que les arteres apportent au sang ; lesquelles en empêchent une grande partie de refluer dans les veines , lorsqu'il se trouve à l'extrémité d'un vaisseau obstrué. Cette opposition a pour cause celle qui produit la foiblesse , la passion iliaque , & les convulsions , dans le cas d'un vomissement de longue durée : & on peut attribuer ces accidents à la foiblesse des fibres ; puisqu'on la reconnoît pour l'occasion du vomissement , des convulsions , & de la diarrhée , dans les enfants , en qui ce sont des effets de l'épaississement des liqueurs. La lassitude , l'abattement des forces , la pesanteur du corps , désignent donc qu'il est survenu un épaississement , soit dans le sang , soit dans les autres fluides : que cet accident prive les fibres de leur force active ; & que pour procurer le soulagement & la guérison , il suffit de savoir saisir le moyen le plus pro-

pre à dissoudre la coagulation, & à évacuer les superfluités. Mais auparavant il faut procurer aux fibres la faculté de reprendre leur action tonique. Alors elles seront en état de communiquer l'influence vitale jusqu'aux extrémités : & c'est des extrémités que dépend en partie la liberté de nos mouvements.

§ XXIV.

Déférences accordées au beau sexe.

L'ON ne peut voir qu'avec un singulier plaisir le consentement des nations polies pour honorer le beau sexe, & faire hautement profession de l'estimer. Elles semblent s'être accordées à lui déferer unanimement un nom respectueux, qui répond en chaque langue à celui de *Dame*, & porte avec soi l'idée de *Seigneurie*.

Dira-t-on que cette espèce d'hommage soit une de ces fictions inventées par la flatterie, ou introduites par l'éloquence ? Pourquoi plutôt ne regarderoit-on pas en ceci, de même que dans d'autres usages, les suffrages réunis des grands & du peuple, comme étant le cri de la na-

ure ? Une preuve que c'est elle-même qui a pris soin de graver ce sentiment dans nos cœurs , est que cette coutume est très-ancienne , & qu'elle subsiste encore aujourd'hui. Car , selon la judicieuse remarque de Cicéron , " le temps dissipe , ce qui n'a eu pour cause que la fantaisie ; , mais il confirme de plus en plus ce qui , nous vient de la nature.

Une loi des Romains ordonnoit aux hommes de céder la droite aux femmes en toute occasion. L'Empereur Justinien y ajouta qu'elles partageroient avec leurs époux les noms de dignités ; & seroient qualifiées de Comtesses , Duchesses , Gouvernantes , &c. & pour exciter tous les hommes à honorer leurs épouses par son exemple , ce Prince donnoit à l'Impératrice le titre de *très-respectable*. La loi de Justinien a été amplifiée dans les siècles suivants ; & l'on a cherché de nouveaux titres pour en décorer les Dames.

Entre les institutions modernes , l'on en apperçoit qui sont l'effet d'un heureux concours de la noblesse des sentiments , & de la politesse , dans la personne du Roi Georges II , qui occupe aujourd'hui le trône d'Angleterre. Ce Prince veut que les épouses

Les simples *Chevaliers* soient appelées *My-ladys*, quoique leurs maris n'aient point la qualité de *Lords*. C'est un honneur qui les égale à ce qu'il y a de plus grand dans le royaume : & avant cette distinction, ces Dames n'étoient appelées que *Maîtresses* ; ainsi que toutes les Bourgeoises, & même les femmes du commun.

Le même Roi a aussi accordé à toute Dame dont l'époux a été (*Mayor*) Maire de Londres, le droit d'être toujours appelée dans la suite *Lady Mayoreff* ; après que son époux, sortant de charge au bout de l'année, a déposé le titre de *Lord*, & ne conserve plus que celui de Chevalier, qu'il ne perd point. Une distinction si remarquable, offerte aux Dames, & qui rappelle habituellement le souvenir du rang honorable qu'un particulier a été jugé digne d'occuper dans l'Etat ; cette prérogative, dis-je, est un glorieux monument de la bonté du Roi ; en même temps que d'une illustration qui flatte infiniment les familles.

On voit une singularité remarquable dans une ancienne loi municipale de Barrege en Languedoc, qui y est encore en vigueur, & dans les lieux d'alentour. Cette loi accorde à une fille qui naît la

première de tous les enfants depuis le mariage contracté, le droit d'être héritière née, & de succéder à tous les biens, au préjudice de 7 ou 8 mâles qui peuvent venir ensuite. Ceux-ci, réduits à une mince légitime, sont encore heureux de rester dans la maison paternelle, & d'y travailler sous les ordres de leur sœur. L'un lui sert de berger, l'autre a soin des vaches, un troisième travaille à la charue, &c. Il est vrai que la loi est également favorable à l'aîné des mâles; & que presque tout lui appartient: mais elle contient de plus un article, dont on trouvera fort peu d'exemples ailleurs. Quand cette fille aînée est parvenue à l'âge compétent, ses parents lui choisissent un époux entre les cadets d'une autre famille; & il est obligé à servir tous les jours sa femme à table, la tête découverte, & debout: sauf à elle à lui permettre de s'asseoir, & manger avec elle lorsqu'il lui plaît; mais toujours sans tirer à conséquence. Après que cette maîtresse s'est levée de table, le mari dessert tout, & va prendre humblement son repas avec le reste de la famille, en la compagnie du maître valet. Et s'il arrive qu'il manque de respect à sa femme, ou qu'il témoigne de vouloir en-

Freindre ces anciens usages ; les parents de l'héritière s'assemblent , donnent les écrivaines au délinquant , le chassent de la maison , & l'obligent à passer en Espagne , sous peine d'être tué à coups de fusil , au cas qu'il reparoisse.

Il n'est guere possible de jouir d'une supériorité plus marquée. Quoique nous ne portions pas jusqu'à ce point la déférence pour les Dames, elles veulent bien être contentes de nos sentimens , & de la maniere dont nous les exprimons : & les prérogatives dont leur sexe est en possession au milieu de nous, ne doivent point être regardées comme des dépendances de la politesse superficielle, qui couvre souvent des pensées absolument contraires à ce que l'on témoigne au dehors. Plus on se laisse conduire par une raison pure , plus aussi le cœur devient le mobile de ces marques extérieures d'une véritable estime pour les Dames.

Telle fut la pratique de ces temps mêmes où la fausse politesse que l'on voudroit nous imputer n'avoit pas encore été introduite sur la terre. L'Histoire nous fait observer chez les anciens Gaulois la maxime de n'entreprendre aucune affaire importante sans demander conseil à leurs femmes : & dans un traité avec Annibal , lorsqu'il

traverse les Gaules , ils stipulent par un article exprès , que les Gaulois seront juges des plaintes des Carthaginois , s'ils en ont quelqu'une à faire contr'eux. C'étoient des guerriers encore grossiers , & presque barbares , qui convenoient ainsi mutuellement de l'équité , de la droiture , & du mérite supérieur qu'ils reconnoissoient dans les femmes. Le titre de *Madame* n'étoit pas encore en usage parmi eux; ils ne savoient point encore prodiguer à ce sexe des compliments , & un encens de cérémonie ; mais ils avoient pour lui une sincere estime , & le disoient hautement.

Voici d'autres barbares , qui s'expriment en termes encore plus remarquables. „ Les Germains, dit Tacite, faisoient grand „ cas des avis de leurs femmes ; & ils trou- „ voient un tel avantage à s'y conformer , „ qu'ils croyoient appercevoir en elles „ quelque chose de divin.

Remontons à des temps plus anciens , & dès-là plus propres à nous représenter les sentiments de la simple nature. On y découvre des traces relatives à la pensée des Germains : je parle de l'histoire des Patriarches. Nous y lisons même qu'Abraham , tout prudent qu'il étoit , reçoit

de Dieu un ordre positif de suivre ce que son épouse lui conseillera.

Je conviens que j'entame ici un sujet qui a été traité par des mains très-habiles & délicates : mais comme il n'est pas possible de tout dire , je pense qu'il m'est encore permis de parler sur une si belle matière. Je tâcherai de dire des choses neuves , ou plutôt de rapporter des faits qui auront échappé à la vigilance du plus grand nombre des Auteurs. Une vue foible , & que la foiblesse même rend attentive , est quelquefois plus à portée de découvrir certaines choses qui méritent l'observation des curieux , & qu'il est mal-aisé de saisir avec une vue capable d'embrasser une surface très-étendue. Au reste je ne me propose point de faire les fonctions de panégyriste du beau sexe , & de débiter au Public une longue suite de réflexions & de raisonnements sublimes. Je demande la permission de réunir en simple Historien un choix de faits avérés & remarquables , pour la plupart peu connus ; & que je crois propres à démontrer que les Dames ne le cedent à notre sexe en aucun genre de science , ni même en valeur , & dans l'usage des armes : ce que je diviserai en plusieurs articles.

En osant m'ingérer d'écrire sur un objet si intéressant , je n'ai garde de me flatter de pouvoir le faire avec toute la dignité convenable. Mais comme mon but est de rappeler uniquement les faits , je me sens rassuré , encouragé même par cette maxime que le génie d'Horace vient de m'inspirer :

Ornari vel ipsa negat , contenta doceri.

§ XXV.

Talent des Dames pour la politique , les affaires , & le Gouvernement.

Alexandre , assez vain pour vouloir être appelé fils de Jupiter , reçut une lettre de sa mère qui lui mandoit : *Cessez , mon fils , de me brouiller avec Junon.* Raillerie spirituelle , & propre à le corriger , si un tel ambitieux eût pu l'être.

Cette manière de s'exprimer , vive , courte , & sententieuse , est un apanage des Dames : on feroit des volumes de leurs faillies pleines d'esprit & de bon sens.

Je vois , par exemple , Madame de

Barneveldt aux pieds du Prince d'Orange, pour obtenir la grace de son fils. Le Prince lui demande quel peut être le motif de ses instances, elle qui n'avoit jamais voulu solliciter en faveur de son époux. *C'est*, répond cette Dame, *que mon mari étoit innocent, & que mon fils est coupable.* Quelle noble simplicité dans cette réponse ! Que de sublime dans le sens qu'elle enferme ! Les vraies beautés, dit Horace, en parlant des choses d'esprit, sont celles qui semblent s'offrir d'elles-mêmes ; en sorte que chacun s' imagine qu'il lui eût été facile d'en dire autant.

Un autre fait, qui ne présente pas tant de grandeur, mais qui suppose également beaucoup de présence d'esprit, de la vivacité, & où il n'y a peut-être pas moins d'art, est celui d'une Bourgeoise qui avoit un procès aux requêtes de l'hôtel. La cause étoit sommaire ; & l'Avocat adverse la chargeoit de bien des moyens inutiles. Cette femme perdant patience, l'interrompt. „ Mrs. dir-elle, „ voici le fait en peu de mots. Je me „ suis engagée à donner au Tapissier qui „ est ma partie, *telle somme* pour une tapisserie de Flandre à personnages bien

„ destinés , beaux comme Mr. le Prési-
„ dent. Il veut m'en livrer une où il y
„ a des personnages croqués , mal bâtis ,
„ comme son Avocat. Ne suis-je pas dis-
„ pensée d'exécuter ma convention ? „ La
comparaison flatteuse pour le Président ,
lequel étoit effectivement bel homme ,
déconcerta absolument l'Avocat , dont
la figure sembloit faite exprès pour lui
servir de contraste ; en sorte qu'il ne put
repliquer : & la Bourgeoise gagna son
procès.

Un pere , voulant persuader à sa fille
de ne point penser au mariage , lui ci-
toit S. Paul , qui dit que l'on fait bien
en se mariant , mais qu'il est encore
mieux de s'en abstenir : *Hé bien , mon pere ,*
dit-elle , faisons toujours le bien ; fera le
mieux qui pourra. Cette réponse extrê-
mement fine , & faite sur le champ ,
découvre un grand fond d'esprit : non
de cet esprit vague & étendu , qui se
porte vers des connoissances sublimes ,
& néglige souvent ce qui est de l'usage
ordinaire ; mais de cet esprit si impor-
tant pour la société , où il faut , dans
une infinité d'occasions , savoir prendre
son parti à l'instant , saisir le vrai point
d'une affaire proposée , & tirer avanta-

ge des paroles mêmes de ceux qui voudroient nous entraîner dans leur sentiment.

C'est cette sorte de génie qui est le grand art des politiques. Lui seul est capable de faire promptement l'analyse d'un long discours, où l'artifice cherche à éblouir par les dehors de l'éloquence. On peut le regarder comme une Logique naturelle, dont les regles infailibles, qui ne sont qu'un sentiment épuré, découvrent & saisissent le faux & le vrai, sans avoir besoin d'un long examen. Et nous observons que dans les affaires de conséquence, il est plus avantageux de répondre en peu de mots, que de détailler ses motifs: souvent une seule phrase pleine de sens suffit pour persuader & convaincre; & encore plus pour déconcerter ceux qui tendent des pièges.

Puis donc que les Dames possèdent en un éminent degré cet esprit de précision, de justesse; cet art de répondre avec finesse, solidité, & grandeur, à des demandes auxquelles elles ne sont point préparées; il faut convenir qu'elles sont très-propres à la politique, & à entrer dans le sanctuaire des plus sages conseils.

En effet nous avons déjà vu la confiance que les Germains, les Gaulois, &c. avoient dans la prudence de leurs femmes.

Deborah fut long-temps seule juge d'un peuple très-nombreux. Avec quelle sagesse Pulcherie ne gouverna-t-elle pas l'Empire dans des temps fort difficiles ! Les regnes de Marthésie, de Lampeto, & d'Orithie, furent admirés de toute la terre, dit Justin. Ce fut une Reine qui abolit les restes de la barbarie en Écosse.

L'Impératrice des Russies gouverne par elle-même ses Etats, qui sont d'une vaste étendue : & occupée d'exécuter les nobles projets de Pierre I, pour civiliser les peuples qui lui sont soumis, elle pourvoit à tout, entre dans le détail de ce qui peut remplir ses grandes vues ; & dicte des réglemens qui l'égalèrent aux plus célèbres Législateurs.

Quel talent pour la politique, quelle habileté, dans Elizabeth Reine d'Angleterre ! Toujours l'ame de ses conseils, toujours régnant au dessus de ses Ministres, elle sut montrer de la fermeté dans les occasions où il étoit nécessaire ; & cela ordinairement avec succès. Faut-il

se débarrasser des importunités de quelques Seigneurs qui entreprennent de lui faire la loix ? elle leur répond constamment en Reine ; mais de maniere à ne point aigrir ces esprits dangereux. Habile à discerner les différents caractères, elle eut l'art d'être toujours maîtresse, & de ne se laisser gouverner par aucun de ses sujets, ni dominer par les étrangers. Son talent pour les reparties vives & judicieuses se manifesta dès les plus tendres années de cette Princesse ; & sachant déjà pénétrer dans la pensée & le cœur de ceux qui l'approchoient, elle avoit réussi à s'affectionner les personnes mêmes les plus intéressées à être ses ennemis.

L'on fait de quelle maniere cette Reine se défendit toujours de prendre un époux ; quoique le Parlement vînt souvent la presser à ce sujet , & tâcher de l'inquiéter sous divers prétextes. Et sa conduite me rappelle un coup d'autorité de la Princesse Sibylle, qui après la mort de Baudouin son fils , Roi de Chypre & de Jerusalem , s'étoit fait proclamer Reine assez précipitamment avec Gui de Lusignan son mari. Les Grands, mécontents, sur-tout de ce Prince, qu'ils ne regardoient pas comme un bon Capitaine,

prétendoient que Sibylle devoit en épouser un autre. Prenant donc conseil de la disposition même des esprits , cette Princesse les fit tous jurer de reconnoître celui qu'elle choisiroit : & le Patriarche annula le premier mariage. On conduisit ensuite la Reine à l'église du Sépulcre , où elle reçut solennellement la couronne des mains du Patriarche. Puis , l'ôtant elle-même de dessus sa tête , elle la porta aussi-tôt sur celle de Lusignan , qu'elle embrassa comme son époux. Après quoi se tournant vers les Grands , encore tout étonnés de cette action : *Il n'appartient point aux hommes* , leur dit-elle fièrement , *de séparer ce que Dieu a uni*. Tous se virent ainsi dans la nécessité de consentir à un choix auquel ils avoient promis de se soumettre.

Fermeté , grandeur d'ame , présence d'esprit , génie habile à se prêter aux circonstances afin d'en tirer avantage , prudence , discrétion ; tout cela se trouve réuni dans la conduite de ces deux Princeses : & on peut , ce semble , leur comparer cette puissante Souveraine , qui , zélée pour soutenir l'éclat & la grandeur de son auguste maison , a su négocier avec les Princes ses voisins , & les faire
consentir

consentir à mettre sur la tête de son époux un titre glorieux qu'elle n'avoit pu hériter de ses ancêtres, qui le portoient depuis plusieurs générations. Cette illustre Princesse a toujours présidé, & préside encore à tous les conseils, à côté de l'Empereur; mettant avec lui la main au gouvernail de l'Etat, qu'elle conduit en pilote habile: & si ses mesures, quoique prises avec beaucoup de prévoyance & de circonspection, n'ont pas toujours eu le succès espéré; il faut peut-être l'attribuer à la destinée de la maison d'Autriche, qui semble n'obtenir ordinairement que par les alliances, ce qu'à l'imitation des autres Princes, elle eût souhaité d'acquiescer par la voie des armes.

Les histoires, tant anciennes que modernes, nous ont conservé un grand nombre de faits parallèles, où l'on voit, dans les Dames occupées des soins du gouvernement, ou de la conduite d'affaires importantes & délicates, une grande justesse de pensées; un goût qui se porte rapidement sur les objets, & avec autant de précision que si elles y eussent bien réfléchi; une imagination brillante & réglée, des traits de vivacité toujours nouveaux; des pensées vives, & que

l'enjouement même n'empêche pas d'être sublimes ; un esprit d'ordre dans l'exécution des plus vastes desseins ; & des ressources de génie , qui dans les conseils les plus importants naissent quelquefois des difficultés mêmes, & s'ouvrent les voies les plus simples.

§ XXVI.

Discretion des Dames.

C'E n'est pas assez que d'avoir montré que les Dames sont capables de gouverner les Etats , conduire de grandes affaires , donner des conseils solides ; il faut encore prouver qu'elles sont capables de *discretion* ; c'est-à-dire , de garder inviolablement un secret qui peut être de quelque conséquence. Cette vertu fait effectivement un mérite essentiel à la politique.

Il y a une espece de servitude gênante , qui tient de la foiblesse , de la petitesse même , à vouloir donner à tous un air de mystere , & prétendre faire consister la vertu de discretion à cacher des riens. La vertu est toujours d'accord avec

une noble liberté. Elle fait bien parler : elle fait aussi se taire , lorsque la raison lui dicte cette contrainte.

Il falloit qu'anciennement on fût bien persuadé que les Dames en étoient très-capables , puisque les histoires nous ont conservé le souvenir de plusieurs occasions où l'on avoit confié à la discrétion du beau sexe des desseins dont l'exécution demandoit un profond mystere , & dont la découverte imprudente devoit nécessairement être funeste à tous ceux qui avoient part au secret. Aussi ces mêmes histoires déposent-elles que non seulement les femmes ne divulguèrent point avec indiscretion ce qui leur étoit confié ; mais que l'horreur même des plus cruels tourments ne fut pas capable de leur en arracher l'aveu.

Telle fut la conjuration contre Caïus , qui en ayant eu connoissance , fit inutilement appliquer *Quintilia* à la plus dure question ; jamais il ne put savoir d'elle le nom d'aucun conjuré. *Epicaris* fut le secret de la conjuration de Pison ; & les plus vives douleurs que Néron lui fit éprouver ne purent la déterminer à trahir ceux qui lui avoient donné leur confiance. Un Tyran d'Athenes ayant découvert

le complot formé contre sa vie , & sachant que la courtisane *Lexna* étoit du nombre des complices ; il croyoit que la foiblesse du corps cédant aux rigueurs de la torture , elle lui nommeroit les factieux ; mais il ne gagna rien sur elle. Bien plus, afin de lui ôter toute espérance, *Lexna* se coupa courageusement la langue , & la jeta au visage du Tyran.

Pernelle , qui travailloit avec *Nicolas Flamel* , & qui partageoit son secret , ne révéla jamais plus que son mari ce qui leur procura en peu de temps des richesses prodigieuses.

Ce petit nombre d'exemples ne suffit-il pas pour convaincre ceux qui douteroient que les Dames joignissent la vertu de discrétion à tant d'autres qui leur attirent à juste titre notre estime ?

Voici un fait d'une date récente , dans lequel je ne fais ce qui mérite plus de louanges ; le secret inviolablement gardé , l'heureuse sagacité qui fut en écarter jusqu'au soupçon , ou la bonté qui fut l'ame de tout. Une fille encore jeune avoit eu l'imprudence d'écouter l'amour , & de hasarder de son chef de faire certain apprentissage sans brevet d'engagement. Elle ne tarda pas à reconnoître sa

hâte, & à s'allarmer, comme de raison, sur ses suites embarrassantes. Toutes réflexions faites, elle se résolut à en faire l'aveu à sa mere, dont elle connoissoit la tendresse & la prudence. Après les réprimandes convenables, la Dame feignit d'être au point où étoit sa fille, & obtint de son mari la permission d'aller avec elle passer quelque temps à la campagne. Ce fut là que la petite mere mit au jour son chef-d'œuvre, qui fut trouvé assez bien, pour que sa protectrice voulût s'en faire honneur. L'une eut ainsi la peine d'être mere, & la joie de n'en être pas soupçonnée; & l'autre en eut le nom & les compliments.

J'admire cette aimable fiction, qui avoit pour principes l'humanité, la tendresse maternelle, la prudence. Mais à quoi attribuer quelque chose de pareil, que nous trouvons dans un ancien usage des Cantabres, des Celtiberes, des Gorses, & des Espagnols? Qui pouvoit leur avoir suggéré de se mettre au lit quand leurs femmes étoient accouchées, y recevoir gravement les félicitations, & être généralement traités comme ceux à qui devoit revenir tout l'honneur d'un ouvrage qui leur coûtoit bien moins qu'aux

femmes ? Et ce qu'il y a de mieux , est que dans tout l'intervalle de cette cérémonie singulière , la pauvre accouchée avoit tout l'embarras & la peine du ménage ; & faisoit outre cela l'ouvrage du mari.

Si la retenue fait que nous n'osons blâmer hautement une pratique dont nous ignorons les motifs ; au moins est-ce une heureuse occasion de réfléchir sur l'avantage dont nous jouissons , d'être nés dans des temps & dans un pays où il nous est permis de donner un libre cours aux sentimens que la nature nous inspire , pour témoigner aux Dames plus d'égards & de ménagemens. Nous sentons tout le mérite de nos mœurs , lorsque nous les comparons avec de tels usages , ou avec les coutumes des Orientaux , qui tiennent leurs femmes dans une perpétuelle captivité. D'autres peuples obligent les meres à devenir esclaves de leurs enfans mâles , dès le premier instant de leur viduité. Il y en a eu aussi qui ne daignoient écouter leurs épouses que prosternées devant eux. Tristes climats , terres infortunées !

Heureusement pour nous ces nations sont au delà des colonnes d'Hercule , qui

Séparent notre monde d'avec le leur. Les Gaulois & les Germains, qui habiterent ici avant nous, pensoient & agissoient tout autrement. Héritiers de leurs maximes, nous avons précieusement conservé les usages les plus parfaitement assortis à notre nature ; au nombre desquels est celui d'estimer & d'honorer les Dames.





§ XXVII.

Talent des Dames pour l'éducation.

Es Dames ayant un génie propre à la conduite des plus vastes desseins , & au gouvernement des Etats ; ainsi qu'on l'a vu dans les articles précédents ; elles doivent par une suite naturelle , réussir aussi d'une manière singulière dans l'éducation de leurs enfants. Le talent de former la jeunesse suppose les mêmes qualités qui caractérisent l'art de gouverner les peuples. D'ailleurs une mere est réellement , à l'égard de sa famille , comme une Souveraine au milieu de ses sujets ; les mêmes égards, les mêmes déférences lui appartiennent ; & elle doit par ses soins s'attirer l'amour, le respect, & l'obéissance de ceux qui lui sont soumis.

Un Souverain fait des loix pour le bon ordre de ses Etats ; tient la main à leur exécution ; & ne se relâche là dessus que lorsque la prudence lui inspire, ou de dissimuler , ou d'accorder une dispense. Il

pourroit en général à ce que les sujets aient à propos tout ce qui leur est nécessaire ; enforte qu'il prévienne les murmures & les autres effets d'un mécontentement qui conduit à l'indocilité. Il tient le peuple occupé par des ouvrages utiles , qui font partie de son économie , & de sa richesse intérieure. Il fait cependant ménager des plaisirs à ce même peuple : mais en veillant pour que l'on n'abuse pas de ces délassements , nécessaires à la constitution humaine. Un Roi se montre le père de son peuple , en le protégeant fermement au dehors ; entretenant l'union & la bonne intelligence entre les divers membres de l'Etat , presque tous de caractères & d'intérêts mutuellement opposés. Si le Prince établit une subordination pour son soulagement , & pour mieux entrer dans les détails qui le détourneraient de soins plus importants ; il soutient ses Ministres contre quelques rebelles , qui voudroient se soustraire à une autorité qu'ils regardent comme peu respectable , parce qu'elle n'est pas souveraine. Persuadés que l'ignorance est la source de presque tous les crimes , & que le peuple n'est jamais plus fidèle que quand il est bien instruit ; les Rois déclarent par leurs édits quels sont

les principaux devoirs auxquels leurs sujets sont astreints : puis obligés à s'en tenir à une administration générale , ils se reposent de l'interprétation de leurs volontés sur des sages en état d'instruire plus en détail chaque particulier : & regardant les Magistrats & tous les Savants distingués , comme autant d'oracles dignes de leur confiance ; ils les honorent à proportion de leurs talents , afin de rendre le mérite respectable. Un Souverain excite encore l'émulation , le desir de savoir , & les progrès de la vertu , en distribuant des récompenses , & des marques d'une affection particulière , à ceux qui paroissent être plus dociles , avoir plus de goût pour la pratique du bien , & de disposition à succéder aux Savants du premier ordre. Intimidant enfin par l'appareil de la sévérité ceux que la crainte est seule capable de soumettre : ses manières pleines de bonté lui attachent inséparablement les cœurs susceptibles de plus nobles impressions.

Toute cette conduite est exactement celle que tient une sage mère dans l'éducation de ses enfants. Maîtresse de régler absolument son domestique , de s'y faire obéir , & d'accorder des récompenses , ou

infliger des peines ; pleinement indépendante pour établir dans sa famille tel ordre qu'elle juge le plus convenable ; arbitre des différends qui surviennent entre ses enfants ; combien ne lui est-il pas glorieux d'avoir assez de force pour ne point succomber à tant de soins , & un génie assez vaste pour diriger l'éducation que d'autres donnent sous ses yeux à une jeunesse qu'elle leur confie comme un dépôt qui lui est cher ? Si cette Dame n'est pas trop occupée des soins domestiques , & qu'elle ait une capacité suffisante ; il est digne d'elle de se charger elle-même de ce travail , & infiniment honorable d'y réussir.

Enkidés , Esclavone de naissance , voulut , quoiqu'avancée en âge , se soumettre à ce que l'étude des Lettres a de pénible & de rebutant , lorsqu'on en prend les éléments dans un temps éloigné de la jeunesse ? & ayant vaincu toute difficulté par sa constance , elle devint assez habile pour tenir à ses enfants lieu de plusieurs bons maîtres : puis satisfait de leur avoir donné une éducation distinguée , cette Dame illustre en témoigna sa reconnaissance envers les Dieux , par une épigramme , que Plutarque dit avoir été un chef-d'œuvre admiré de toute l'antiquité.

Zénobie enseigna à ses enfants le Grec, l'Egyptien, & le Latin.

Aristippe n'eut point d'autre maître pour la Philosophie que sa propre mere.

Salomon insinue qu'il étoit redevable de sa gloire & de sa sagesse au soin que sa mere avoit pris de l'instruire dès ses plus tendres années. Aussi ordonne-t-il aux enfants d'être dociles aux leçons de leurs meres.

Saint Paul charge expressément les meres de l'éducation de leurs enfants.

La Reine Brunehaut avoit elle-même pris soin de la jeunesse de Childebert : & St. Gregoire Pape fait un bel éloge de cette Princesse, en disant que le fruit de ses instructions étoit de voir le Roi son fils sautant au-dessus des autres Rois, que des Rois sont au-dessus des autres hommes.

Nous lisons dans l'histoire de St. Louis, que son auguste mere avoit beaucoup contribué à mettre dans son cœur la semence de ses grandes vertus.

Cornélie, mere des Gracques, leur apprit l'éloquence latine.

Feu l'illustre Marquise du Châtelet prit la peine de composer pour M. son fils des *institutions de Physique*, dans lesquelles

d'habiles connoisseurs ont trouvé le caractère d'une science exacte & solide.

La sene Reine d'Angleterre, qui fut, au milieu des soins inséparables du trône, se procurer le loisir de cultiver les Sciences, en inspira aussi le goût aux Princesses ses filles ; qui toutes ont constamment conservé une inclination décidée pour des études, même appliquées & réfléchies.

Enfin Adélaïde, Abbessé dans l'Electorat de Cologne, enseignoit à ses Religieuses les Arts libéraux ; par où l'on entendoit alors un corps de Science, comprenant la Grammaire, la Dialectique, l'Eloquence, la Poésie, l'Arithmétique, la Musique, & la Géométrie. Il y a même eu quelques Monasteres de France où les Religieuses donnoient *aux garçons*, dans un âge encore tendre, la premiere teinture des Lettres : c'est une observation de D. Mabillon. Godegranc Evêque de Xaintes, & Thierry Abbé de St. Hubert, avoient ainsi reçu les premieres instructions ; l'un à St. Pierre de Rheims, ou à Avenai, par les soins de sa tante ; l'autre à Maubeuge, sous la conduite de sa sœur.

Ce choix d'un petit nombre d'exemples prouve amplement le talent des Dames pour l'éducation. Talent qui demande

un génie éclairé , solide , étendu ; une douceur & une condescendance, qui combinées avec la fermeté & le courage, gagnent les cœurs avec une dignité à laquelle presque rien ne résiste. On trouve-t-on en effet un esprit plus propre à prendre toutes sortes de formes, & à saisir avantageusement les Sciences les plus étendues par leurs rapports, que chez le beau sexe ? Doué d'une imagination vive & abondante, il répand les charmes du naturel & de la délicatesse sur ses expressions, même dans des choses très-simples. La douce persuasion s'insinue toujours à la suite des Dames. Elles ont l'art de décider promptement , & d'une manière infailible, sur ce qui est du ressort de la bienséance, des sentimens , de l'agrément , du goût. Enfin, comme le dit une Dame qui a écrit sur l'amitié, " il n'y a que ce sexe qui sache „ tirer d'un sentiment tout ce qu'il en tire. „ Les hommes parlent à l'esprit ; les femmes au cœur : „ qualité importante pour insinuer le devoir, & le persuader.



S XXVIII.

Bravoure des Dames.

SI quelques Européens se sont jamais écartés des principes qui nous décident pour donner aux Dames des témoignages d'une juste estime, c'étoit dans des temps où une fausse politique avoit défiguré les mœurs anciennes, & portoit les hommes à méconnoître ce qu'ils se devoient mutuellement. Devenus injustes les uns envers les autres, il étoit presque nécessaire qu'ils le fussent également pour un sexe que leurs ancêtres leur avoient appris à respecter.

Oui, il y a eu un temps où les Romains, ces vainqueurs de la terre, qui affectoient les apparences de la plus grande modération, & disoient vouloir faire oublier humainement aux vaincus les malheurs où ils les réduisoient en portant chez eux de gaieté de cœur le fer & le feu; ces mêmes Romains laissoient leurs épouses succomber sous le poids de la servitude. Quelqu'ami de la vérité est-il assez généreux pour vouloir engager

le Sénat à réformer cette contravention à des loix & usages qui doivent être infiniment chers à notre sexe? alors le fameux Caton se leve: *Si les femmes sortent de tutelle*, dit-il, *nous y entrerons nous-mêmes*. Voilà donc leur motif: une vile crainte, dont le lâche avou n'a rien que d'humiliant pour ces fiers victorieux; tandis qu'il est un témoignage infiniment glorieux pour les femmes.

..... De quelque superbe titre
Que ces héros soient revêtus;
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons chez eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés:
Etrange vertu, qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés!

Ces Romains, si superbes alors, & qui tenoient le sexe comme dans des fers, avoient effectivement vu depuis un siècle trop d'exemples de la valeur & du courage des femmes, que des ames incapables de la véritable grandeur avoient lieu de redouter.

Lorsque cent mille Romains furent pros crits par les Triumvirs, il s'étoit trouvé

vé dans ce nombre quarante mille Dames. Hortensia , l'une des pros crites , fit un discours plein de force & de fierté en faveur des personnes de son sexe ; & entre les soixante mille hommes , il n'y en avoit pas un qui osât ouvrir la bouche pour se défendre , ni au moins pour se plaindre.

Les Romains se souvenoient d'avoir vu tout récemment l'épouse d'Asdrubal faire , avec toute la Générosité possible , les plus vifs reproches à ce Général carthaginois , de ce qu'il se remettoit à la discrétion de Scipion ; puis choisir une mort glorieuse , & détester la lâcheté de consentir à vivre infidèle à sa patrie.

Ils avoient sous leurs yeux le poignard encore fumant , dont l'épouse du Consul Cécina s'étoit ouvert le sein ; puis le retirant tout sanglant , l'avoit offert au timide Consul , lui disant que cela ne faisoit point de mal : (ce que l'on assure avoir aussi été fait par Ariste femme de Petus , l'un & l'autre Romains.)

On leur avoit raconté ce qui étoit arrivé lors de la défaite des Cimbres & des Ambrons , dans une même année : peut-être même que Caton , qui allarmoit le Sénat par la crainte des femmes ,

T

avoit connu quelques uns de ceux qui combattoient dans ces deux actions sous Marius. Voici le précis de l'un & de l'autre événement.

Les Ambrons, peuples du nord, étant défaits par Marius auprès d'Aix en Provence ; les Romains se mirent à les poursuivre jusques dans leur camp. Les Ambrones vinrent alors au devant de l'ennemi, armées d'épées & de haches, frappant également sur les fuyards & sur les vainqueurs. Elles se jettent dans la mêlée, faisoient avec la main nue les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, se voient blessées & taillées en pieces, sans se rebuter ; & témoignent jusqu'à la nuit un courage invincible. Les Romains ne poussèrent pas plus loin la victoire ; soit qu'ils fussent arrêtés par l'obscurité de la nuit, soit que ce fût par la valeur des Ambrones.

A Verceil, les femmes des Cimbres s'apercevant que leurs maris prenoient la fuite, elles se vêtirent de noir, & monterent sur des chariots, d'où elles tiroient sur les Romains, sans épargner les Cimbres. Se voyant enfin dans la nécessité de céder au vainqueur, elles députerent vers Marius, pour en obtenir, sinon la liber-

té , au moins un honnête esclavage , & convenable à leur sexe & à leur vertu ; offrant d'être esclaves des Vestales , à condition de vivre comme elles dans une perpétuelle continence. Cette grace leur ayant été refusée , elles se livrerent au plus affreux désespoir ; jeterent leurs enfants sous les pieds des chevaux & sous les roues ; & se donnerent ensuite la mort.

Faits étonnans , qui nous rappellent les *Phocéennes* , résolues de mourir plutôt que de se voir esclaves , elles & leurs enfants ; & sauvant par ce moyen leur vie , leur patrie , leur liberté ; les *Persannes* , qui voyant l'armée d'Astyage presque victorieuse de celle de Cyrus , rallient les troupes , & rendent à leur Roi toute sa gloire. Dans un autre temps , les *Amazones* , pour venger la défaite de presque tous leurs Soldats , & punir le reste qui fuyoit , prennent elles-mêmes les armes , repoussent les ennemis ; & forment dès-lors la résolution de n'élever que les filles aux exercices de la guerre , & de ne les marier qu'après qu'elles auroient tué trois hommes en pays ennemi. On se servira peut-être de l'autorité de Strabon , & d'un petit nombre de modernes , pour nier le fait , & préten-

dre qu'il n'y eut jamais d'Amazones. Que l'on réponde donc à Diodore de Sicile , à Justin , à Herodote , à Arrien , & à tant d'autres anciens , qui rendent témoignage à la vérité de cette histoire.

Au moins ne contestera-t-on pas que les Léaconiens vaincus par les Erythriens , étoient convenus de sortir de leur ville défarmés , & couverts seulement d'une robe & d'une saie ; & que les femmes étant informées de cette honteuse capitulation , elles les pressèrent de déclarer aux ennemis que tout homme de cœur ne portoit pas de robe , mais une javeline , & que sa saie étoit un bouclier. Ils le firent ; & le courage que ces femmes leur avoient inspiré étonna tellement les Erythriens , qu'ils les laissèrent passer avec leurs armes.

Les Germanes alloient au combat avec leurs maris , se tenoient près d'eux pour les encourager , étanchoient le sang de leurs plaies : & souvent par leur intrépidité , & la force de leurs remontrances , elles arrêtoient les fuyards , & salvoient l'armée presque défaite.

Que de fermeté , que de courage , que de grandeur , dans ce que Plutarque nous

rapporte des Toscanes, des Lyciennes, des Salmatiques, des Miseliennes! &c.

Dès que les femmes de Lacédémone apprennent la mort de leurs enfants tués au service de la République, elles alloient visiter leurs cadavres sur le champ de bataille, & régloient leur douleur, selon les blessures, ou honteuses, ou honorables, dont elles les trouvoient couverts. Démétria tua son propre fils, parce qu'il ne s'étoit pas exposé à la mort pour sa patrie. Une autre Spartienne ayant appris que le sien avoit quitté son rang, elle le tua de sa propre main; le jugeant indigne d'elle & de Sparte.

Les actions héroïques du beau sexe sont en si grand nombre, que, malgré le plan que je me suis fait de ne rapporter que ce qu'il y a de plus singulier, & de moins connu, je me trouve dans la nécessité d'en interrompre le récit, pour le reprendre dans le prochain article: & on y verra des faits qui ne sont pas moins curieux que ceux qui composent celui-ci.



§ XXIX.

Continuation des anecdotes héroïques & militaires du beau sexe.

Jeanne d'Arcq, fanatique ou non, fut mise à mort par les Anglois animés du desir de se venger de la désolation qu'elle avoit répandue parmi eux : & il subsiste toujours d'authentiques monumens de son courage. L'on n'effacera jamais des archives du royaume, & du souvenir des peuples, que Domremy, patrie de l'illustre Pucelle, fut exemptée de tous subsides. Il peut être vrai que le Comte de Dunois, & la belle Agnès de Sorel, maîtresse de Charles V I^r, profiterent de la circonstance pour faire sortir le Roi de la léthargie où il étoit plongé : mais la postérité de Jeanne a été constamment ennoblie par acte de l'an 1429, avec la liberté de porter le nom de du Lys, & le privilege aux filles d'ennobler leurs maris. Quoique ces prérogatives aient été révoquées en 1617, il ne laisse pas d'être certain que la famille en a joui

près de deux siècles , au vu & fu de toute la terre ; qu'il falloit donc que la Pucelle d'Orléans eût rendu des services importants à la France. D'ailleurs M. d'Artigny (tome 2 de ses *nouveaux Mémoires*) dit " qu'on ne peut guere „ s'empêcher de reconnoître quelque chose „ de surnaturel dans cette héroïne , dont „ la piété , la sagesse , égaloient la va- „ leur ; & qui par sa bonne conduite „ sauva la Monarchie , lorsqu'elle étoit à „ deux doigts de sa perte par l'injustice „ & l'usurpation des Anglois. „ C'est aussi le sentiment du célèbre critique Pafquier , dans les 6^e. & 21^e. livres de ses *Recherches*.

Nous avons vu de nos jours plusieurs personnes du sexe de Jeanne d'Arcq prendre comme elle les habits du nôtre , & faire des actions d'une valeur remarquable au milieu des troupes les plus déterminées & les plus aguerries : entr'autres , Mlle. de la Charce , qui fut Capitaine de Dragons sous le nom de Chevalier Balthazar. A la prise de Leucate en 1637 , les François victorieux trouverent entre les morts douze Espagnoles armées & vêtues en Soldats : ce fait est rapporté par Mr. d'Artigny , t. 6. de ses *Mém.* p. 69.

Dans un temps où la ville de Sienné se révolta contre les Impériaux, on mit les femmes à part, comme moins propres au combat que les hommes; mais il s'en offrit trois mille, bien résolues de mourir les armes à la main.

Thomiris n'a pas été surpassée par les plus grands héros : & il n'y en a peut-être aucun que Semiramis Reine d'Assyrie n'ait au moins égalé. Avant elle on n'avoit jamais entrepris de porter la guerre au delà de l'Indus. La statue élevée à cette Reine dans Babylone étoit un glorieux monument de son héroïsme. On l'y voyoit à demi coëffée; ce qui immortalisoit le souvenir de l'ardeur avec laquelle elle quitta sa toilette, & vint se mettre à la tête de ses Soldats, à l'instant qu'on lui annonça la révolte de cette ville; qu'elle fit ainsi rentrer dans le devoir. Cette illustre Princesse possédoit donc les qualités qui sont les plus propres à caractériser un grand Roi, & un Général d'armée, & à les immortaliser; cette vigilance, cette activité que rien n'arrête, cette noblesse de sentiments qui sacrifie tout au devoir.

Zénobie, épouse d'Odenat, vainquit les Perses, répandit en Orient & en Egypte

la terreur de ses armes ; & fut encore plus grande dans ses malheurs , que dans sa fortune.

Les Princes de Galaad étoient convenus que celui d'entr'eux qui iroit le premier à l'attaque des Ammonites , seroit jusqu'à sa mort le chef du peuple. L'espérance de cette souveraineté ne fut cependant pas capable d'en déterminer un seul à hazarder l'entreprise : & il fallut , pour mettre les troupes en action , que *Débora* se mît à leur tête , & parût comme une mere dans Israël. Le Général de Jabin Roi de Canaan périt par la main de *Jaël* même. *Judith* coupa la tête au Général de Nabuchodonosor. *Esther* s'exposa à la mort pour sauver tous les Juifs.

Le courage , la valeur , ne sont donc pas attachés uniquement à notre sexe. Dès que ce sont des vertus , les Dames y ont un droit acquis. L'on pourroit même croire que ce sont des qualités naturelles au beau sexe , si l'on faisoit bien attention à la multitude d'exemples qui constatent leur existence. Ceux que j'ai rapportés sont déjà passablement nombreux : leur détail comprend beaucoup au delà de cent mille femmes illustres par leur bravoure ; outre que

la seule nation des Scythes a fourni des millions de femmes belliqueuses , qui acquirent une gloire immortelle.

On peut aussi s'en rappeler plusieurs autres : la mere des Machabées ; les cinquante Lacédémoniennes , qui se résolurent fermement à mourir , pour se soustraire aux insultes des Messéniens ; le grand nombre de femmes & filles qui aimèrent mieux périr , que de se voir en proie à la brutalité des Turcs , lors de la prise de St. Jean d'Acre en 1291 : à qui il faut joindre la généreuse action des Religieuses de Ste. Claire de la même ville. On y voit avec étonnement de quelle grandeur d'ame , de quelle forte résolution , & de quelle constance dans les souffrances , est capable ce sexe , qui passe pour avoir la foiblesse en partage. De celles-ci , les unes se couperent le nez , d'autres se déchirèrent les joues avec des ciseaux ; toutes inventerent divers moyens de se mettre hors d'état de plaire ; & le visage baigné de sang , attendirent l'ennemi avec une noble hardiesse. Leur espérance ne fut point trompée. La fureur s'empara des Infidèles , qui acheverent de massacrer ces vertueuses filles , en qui ils s'étoient flattés de trouver des

objets capables d'exciter leur cupidité.

Durant le siége de Rhodes, fait par Soliman II vers l'an 1523, les femmes, les Religieuses mêmes, ne le cédèrent point aux pionniers en assiduité. Nombre de femmes y perdirent la vie, en défendant leurs maris ou leurs enfants. Et l'Histoire rapporte qu'une jeune Grecque, d'une rare beauté, & maîtresse d'un Officier qui venoit d'être tué dans un bastion, se revêtit des habits de cet Officier tout couverts de sang; & courut en fureur vers la breche, le sabre à la main; tua le premier Turc qui s'opposoit à sa sortie, en blessa d'autres; & mourut, en combattant aussi vaillamment qu'auroit fait le plus courageux Officier.

Jouissez de vos triomphes & de votre gloire, sexe digne des sentiments & des éloges que nous réservons aux qualités sublimes qui exigent notre estime, notre admiration, & méritent de notre part le dévouement le plus respectueux & le plus sincere.



§ XXX.

Sur la beauté , les ornements , le goût , &c.

UN Ecrivain anglois a ébauché le parallèle des modes & des différents styles, dans un ouvrage intitulé : *Réflexions critiques sur les modes*. Voici quelques unes de ses maximes.

„ Les Dames distinguées par la naissance
 „ & par la beauté doivent observer
 „ une noble simplicité dans l'art de se
 „ mettre. Un sujet capable de se soutenir
 „ par lui-même n'a pas besoin de se
 „ cours emprunté, tel qu'est celui des or-
 „ nements extérieurs. Et comme une belle
 „ femme peut passer pour le plus beau su-
 „ jet de la nature, son habillement doit
 „ être épique ; mais épique dans le goût
 „ de Virgile : c'est-à-dire , modeste , no-
 „ ble , & sans aucun mélange de faux
 „ brillant.

„ Quand un sujet n'appartient point
 „ au genre sublime , il peut trouver quel-
 „ ques avantages dans l'élégance du sty-
 „ le , & dans les images variées. Il est de
 „ même permis aux beautés médiocres,

„ ou aux femmes qui ne sont que jolies ,
 „ d'employer à leur parure les agréments
 „ du sonnet, du madrigal, & d'autres pie-
 „ ces semblables.

„ Pour ce qui est des femmes qui plai-
 „ sent sans beauté ; on ne peut , dit-il ,
 „ leur accorder un style plus relevé que ce-
 „ lui de l'épigramme.

Ces réflexions méritent d'être dévelop-
 pées. En examinant le degré de leur ju-
 stesse , nous nous instruirons nous-mêmes ,
 par une nouvelle attention sur des princi-
 pes de goût , qu'il est utile de rafraîchir
 de temps en temps , afin de ne pas laisser
 émousser par l'habitude un sentiment
 qui fait la partie la plus essentielle du
 plaisir.

„ Les Athéniens, dit M. Cartaud, étu-
 „ dierent dans leurs discours la coquetterie
 „ des Graces. (L'usage présent, qui les
 „ peint nues, ne s'accorde guere avec l'idée
 „ de la coquetterie , telle que M. Cartaud
 „ la donne ici. Mais Pausanias remarque
 „ que les Graces furent toujours habillées,
 „ jusques vers la 77^{me}. Olympiade.) „ La
 „ moindre négligence dans l'expression
 „ paroïssoit aux Athéniens une rudesse , &
 „ quelque chose d'aussi choquant qu'un
 „ extérieur villageois à un homme nourri

„dans les modes d'une Cour galante. „
Quelqu'un a dit aussi que les ouvrages du grand Racine ont un défaut , qui peut être le seul qu'on puisse leur reprocher ; celui d'être trop parfaits. On prétend que cette fuite continuelle de beautés qui s'offrent successivement à notre vue , laisse moins appercevoir les traits frappants de ce qu'il y a de plus exquis dans la beauté ; & que ces traits seroient relevés par le contraste de quelques négligences , ou de foibles défauts.

L'on veut donc que tout ce qui est grand par soi-même rejette l'affectation des ornements , le soin même d'une parure absolument régulière. Ainsi l'Histoire , naturellement grave & majestueuse , n'admet point en général toutes sortes d'ornements : & ceux dont elle consent à être parée , ne sont qu'en petit nombre. L'agrément , la force , le feu , l'imagination même , ne lui déplaisent point ; pourvu que les traits de la vérité ne soient ni déguisés ni obscurcis , & que la discrétion se charge du soin de cette parure. Elle rejette de longs portraits , auxquels l'imagination seule travaille ; des réflexions , ou bizarres , ou indignes de sa noblesse ; des harangues précieuses , un langage affecté &

métaphysique : au lieu que des portraits hardis & fideles , des réflexions courtes & sensées , une narration élégante & précise , sont des ajustements fort de son goût , & qui conviennent bien au rang qu'elle occupe entre les ouvrages d'esprit.

C'est sur le même principe qu'est fondée la maxime des personnes qui ne veulent point dans une tragédie beaucoup d'événements extraordinaires. Ils rendent , dit-on , l'intrigue chargée , & le sujet romanesque.

Cependant , pourvu que le vraisemblable , le grand , le majestueux , ne souffrent aucune altération par ces ornements , & qu'ils soient réellement précieux & riches par eux-mêmes ; la tragédie , & tout sujet appartenant au style grave & sublime , paroissent avoir un droit naturel pour se les approprier. Car il en est ainsi des beautés du sexe , & du rang le plus élevé. Les diamants , & ce qu'il y a de plus précieux en bijoux ; les étoffes tissues d'or & de soie , & faites avec l'art & le goût les plus exquis , appartiennent par état aux personnes royales , & à celles qui approchent du trône. Leur beauté ne perd rien dans cette magnificence , qui en laisse

paroître avantageusement tous les traits. Je parle des vraies beautés, & non de celles qui ont besoin, ou du négligé, ou de la parure. Celles-ci ne sont qu'imparfaitement belles, puisque, pour le paroître, elles ont besoin d'une situation, d'un jour favorable; quelquefois même de la lueur d'un flambeau qui ne jette qu'un médiocre éclat dans l'obscurité. Une vraie beauté est constamment reconnue pour telle à son lever, & après sa toilette; en plein jour, & à la clarté des lustres; sous un extérieur négligé, & dans la pompe la plus solennelle.

Difons donc, en suivant la comparaison, que ce n'est point la simplicité qui relève le mérite de la tragédie: il faut que la piece soit belle par elle-même. Alors laissons-nous guider aveuglément par le génie du Poëte; c'est à lui à décider en Souverain de ce qui pourroit défigurer une beauté, à la conservation de laquelle il est plus intéressé que nous. Corneille, puissamment soutenu par un génie supérieur, hazarda plus d'une fois des dénouements & une conduite contraires aux regles communes. Le goût des Grecs, & leur grande simplicité, ne furent point des loix auxquelles il crut devoir s'assujettir

jettir avec une soumission inviolable. Au contraire il aimoit à voir la scène chargée d'événements : & il en sortit presque toujours avec succès. D'ailleurs la source de nos plaisirs, le plaisir le plus vif & le plus théâtral, se trouve dans la surprise que causent des événements extraordinaires, qui rendent les situations plus frappantes.

Quelle magnifique image que celle que nous représente le superbe spectacle de ce qu'on pouvoit concevoir de plus grand & de plus parfait ; l'apparition de l'Olympe, où les Grecs dirent avoir vu l'assemblée des Dieux ! Le merveilleux ne diminue point, si c'étoit le brillant phénomène d'une aurore boréale ; ainsi que M. de Mairan le conjecture.

En général, ce qui est l'effet d'un grand Art doit se sentir du feu qui anime la belle nature : il doit aller, pour ainsi dire, de pair avec elle. Il faut qu'il fasse sur nous l'impression de l'étonnement, & de ce puissant attrait qui nous oblige à le suivre dans tous ses pas, en nous oubliant nous-mêmes, & ne nous occupant que des charmes qu'il nous présente. C'est pourquoi un critique, souhaitant de ménager un Auteur qui avoit mis en rimes une paraphrase de quelques psaumes, dit adroite-

ment " que cet Auteur pense moins qu'il
" ne sent ; que sa piété est plus vive que
" son imagination ; qu'il cherche moins à
" briller qu'à toucher ; & que chez lui le
" cœur est plus poète que l'esprit. " L'on
sent que le critique insinue d'une manie-
re très-distincte , qu'un Poète auroit trai-
té son sujet avec plus d'élévation & de
force.

Il faut cependant convenir que toutes
les beautés ne sont point parées avec un
même éclat , & que plusieurs se plaisent
aux ornements simples & modestes. Mais
c'est que l'ornement est toujours étranger
à l'égard de la vraie beauté. Il n'est pas de-
stiné à former la régularité des traits : il la
suppose. Homere & Virgile sont excellents,
quoique leurs poèmes soient revêtus d'or-
nements très-différents , & quelquefois op-
posés. Homere fait moins usage de ce qu'on
appelle art. Virgile se livre à l'imagination
avec plus de réserve : il est meilleur Arti-
ste ; & Homere plus grand génie , & moins
asservi aux regles. Le Poète grec nous
entraîne & nous transporte avec une im-
pétuosité qui n'attend pas notre consente-
ment : son émule nous attire à lui par une
majesté pleine de charmes. Virgile donne
avec magnificence , mais sans prodigalité.

Homere répand ses trésors avec une généreuse profusion. Semblable au Nil , il nous enrichit par des inondations subites : au lieu que Virgile peut être comparé à ces fleuves qui ne sortent jamais de leur lit , & dont le cours est bienfaisant par une égalité constante & paisible.

Chaque beauté a ses avantages : & pour ce qui est des ornements , le goût & le génie en décident. La Poésie pastorale, essentiellement différente du genre héroïque , se contente pour l'ordinaire d'un caractère simple , d'un tour aisé , & d'expressions communes. Faisant parler & agir des personnages champêtres , elle s'accommode de sentiments & de termes peu relevés ; pourvu qu'ils soient exempts de bassesse. Lorsqu'il y est question d'entretiens ; comme cette Poésie ne dispose que d'un temps assez court , les narrations y sont volontiers succintes ; & le caractère des acteurs se retrouve dans des descriptions peu pompeuses, des pensées naïves, mais accompagnées d'une diction pure ; des vers coulants , des manieres unies , & tous les discours naturels. La nature paroissant alors dans son négligé , la Muse se montre spirituelle sans raffinement , passionnée sans excès : elle remue le cœur , mais n'y

excite point de grands mouvements ; & elle brille sans éblouir.

Telle qu'une bergere , au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête ;
Et sans mêler l'or à l'éclat des diamants ,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux orne-
ments ;

Telle , aimable en son air , mais humble dans
son style ,

Doit éclater sans pompe une élégante idylle :

Dit M. Despreaux.

Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux ;

Et n'admet point l'orgueil d'un vers présom-
ptueux.

Il faut que sa douceur flatte , chatouille, éveille ;

Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

En conservant la regle que contiennent les quatre derniers vers , le même genre de Poésie , sans rien perdre des graces toutes naturelles qui le caractérisent , acquiert un nouveau mérite dans Bion & dans Moschus , par les brillantes délicatesses qui enrichissent le tableau de la vie champêtre. Le Poète n'embouche point une trompette bruyante. Borné à la musette & au chalumeau , il ne laisse pas d'exécuter des airs vifs & tendres , où la légèreté italienne est heureusement combinée avec la noble gravité de Lully. Les fleurs & les fruits relevent ainsi , dans la belle saison ,

l'éclat de la nature : leurs couleurs , aussi brillantes que celles des pierres les plus précieuses , peut-être même plus éclatantes que l'or , & variées à l'infini , se distinguent de la verdure ; qui , toute diversifiée qu'elle est , semble cependant uniforme.

Selon M. le Mascrier , les bergers de l'églogue doivent ressembler à ces payfans qu'on représente sur nos théâtres : leurs habits , il est vrai , sont des habits de payfans , mais ils sont d'une étoffe plus précieuse ; on les orne même de rubans. On ne peut qu'être frappé de voir cette maxime d'un habile homme en opposition avec le sentiment de l'illustre M. de Fontenelle, qui dit que Théocrite représente ses bergers ou trop polis ou trop grossiers. “ Ils sont , dit ce Savant , comme des payfans de théâtre , qui ont l'habit de paysan , mais propre , & même orné de quelques rubans.

Il ne me convient pas de décider entre de si grands maîtres : & conformément à mon usage , & à mes principes , je m'en tiens à en conclure que l'on ne doit prononcer qu'avec beaucoup de retenue sur ce qui appartient ou n'appartient pas au bon goût.

Et pour donner une nouvelle force à ma prétention , je prie les lecteurs de vouloir bien considérer que le célèbre Addison dit que l'on est encore indécis , par rapport au genre pastoral , qui l'emporte , de Théocrite , ou de Virgile. Et M. le Mascrier prononce que Virgile est
 „ toujours plus judicieux, plus exact , plus
 „ châtié , plus retenu ; quoiqu'il ait puisé
 „ chez Théocrite cette naïveté admirable,
 „ & cette aimable simplicité, qui font le
 „ charme de la Poésie pastorale. Ses vers
 „ semblent égaler par leur douceur les
 „ agréments de la vie champêtre , si éloi-
 „ gnée du faste & du soin qui regnent
 „ dans les villes. Ses idées d'ailleurs sont
 „ gracieuses , & ses bergers toujours polis :
 „ tout retrace dans ses églogues l'image
 „ de cet âge d'or , où la terre ne produi-
 „ soit que des fleurs & des fruits. On ne
 „ peut guere marquer plus de supério-
 „ rité dans un Auteur : & ce partage en-
 „ tre les Savants me rappelle la galante-
 „ rie d'un amant , qui se trouvoit au milieu
 „ de deux beautés qui touchoient également
 „ son cœur.

Sur le choix des deux sœurs si ma peine est extrême,
 C'en'est pas pour savoir à laquelle des deux
 Mon cœur doit adresser ses vœux ;

Elles sont toutes deux très-dignes qu'on les aime,
Mais ce qui fait mon embarras,
C'est quand je consulte en moi-même
Qui des deux je n'aimerai pas.

La beauté de l'épigramme fut de même comprise par les Grecs d'une toute autre manière que par les Latins. Chez eux, ce petit poëme n'a rien de piquant, & ne roule que sur un tour ingénieux de pensées fines & naturelles. L'épigramme latine cherche à surprendre l'esprit par un de ces bons mots qu'on appelle pointes, & dont le sel doit sur-tout en assaisonner la fin; au lieu que nous voyons le nom d'épigramme, donné par les Grecs indistinctement à toute pièce composée d'un petit nombre de vers, soit qu'il y eût de la pointe, ou qu'il n'y en eût pas: en sorte que la plupart de celles qu'ils ont faites se terminent par une pensée assez ordinaire. La Muse françoise a pris parti pour la latine dans ce contraste, qui est bien remarquable entre deux peuples, dont chacun se piquoit de bel esprit, de goût délicat, & du plus fin discernement.

Nous observons encore un partage d'opinions au sujet de la préférence d'Homère ou de Virgile, par rapport au poëme épique. Si le goût est un sentiment

exquis , placé par la nature dans certaines facultés , pour démêler les différentes vertus des objets qui y sont relatifs ; cette diversité si sensible , concernant un même genre de Poësie , peut-elle être regardée comme venant de la nature ? Accordons que la différente configuration des organes corporels donne lieu à la nature même de nous imprimer des goûts opposés , qui aient pour objet une chose unique ; il semble qu'il n'en est pas de même à l'égard de nos esprits. Essentiellement destinés au vrai , qui est un point invariable , tous y doivent tendre ; quoiqu'il leur soit permis de prendre différentes routes : mais des routes opposées ne peuvent se réunir.

Nous convenons que les Arts sont des imitations de la belle nature ; & que le bon goût est un sentiment qui nous avertit de l'exactitude , ou des défauts de cette imitation. Si l'on ne se trouve point d'accord sur tous les principes particuliers qui résultent du général , le bon goût est donc quelquefois très-mal-aisé à déterminer. Les partisans de l'antiquité veulent que les anciens aient mieux saisi le goût ; attendu qu'ils n'avoient d'autre livre , ni d'autre guide , que la nature : au lieu que les modernes ne prenant , dit-on ,

pour modeles que les ouvrages des anciens , & ne marchant pas avec la noble assurance des génies inventeurs , leurs copies sont inférieures aux originaux ; & l'on y découvre certain air de contrainte qui trahit l'art , & masque la nature. On peut répondre à cette prétention que les modernes ne sont pas toujours si fort au dessous de l'esprit d'invention , ni si éloignés du mérite des anciens. D'ailleurs , que l'on copie d'autres Ecrivains , ou non , l'on peut devenir en son genre un excellent original ; comme on le voit dans Virgile , fidele copiste de Théocrite & d'Homere. Et pour ne pas nous écarter de notre objet principal , ajoutons que si les anciens ont seuls connu le vrai de l'art , parfait imitateur de la nature , & que ceux qui se sont asservis à être leurs copistes soient exclus de cet avantage ; Homere & Théocrite doivent donc être incontestablement préférés à Virgile ; & le goût des Grecs pour l'épigramme , suivi comme le plus naturel.

Si cette conséquence devient embarrassante , nous devons donc dans les cas de partage , & lorsque les voix ne sont pas réunies , nous tenir sur la réserve , & ne point prétendre imposer la loi de

suivre généralement un goût , qui est seulement celui de quelques particuliers , & que d'autres désapprouvent.

Nous convenons , par exemple , qu'il y a une sorte d'excellence , en Poésie , à donner de l'élégance aux plus petits sujets ; & qu'Homere , Virgile , Horace , & quelques autres , possèdent éminemment cet art. Chacun reconnoît que le Poète lyrique doit conserver une élévation soutenue , un feu toujours égal , & dont l'éclat ne se ralentisse point. Aussi M. l'Abbé de Berny dit-il de M. de la Motte : que

Les vains éclairs de l'épigramme
Brillent trop souvent dans ses vers.
Plus Philosophe que Poète ,
Il touche une lyre muette ;
La raison lui parle , il écrit :
On trouve en ses strophes sentées
Moins d'images que de pensées ,
Et plus de talent que d'esprit.

C'est encore un principe , ce semble , généralement admis , que chacun doit suivre son génie , & ne point se forcer pour sortir du genre qui lui convient. Si l'on veut traiter des sujets auxquels on ne soit point propre , on ne réussit qu'à devenir ridicule. La folie de vouloir

chanter sur tous les tons , fait une mauvaise musique , dit M^{me}. de Sévigné : & si l'on veut s'astreindre à certaines regles trop gênantes , le flambeau du génie devient languissant. Il vaut mieux laisser dans son ouvrage une espece de désordre , que de suspendre sa marche , pour remédier à quelques défauts , ou polir des endroits qui semblent négligés. On doit se contenter d'avoir bien fait : souvent , en voulant mieux faire , on fait mal.

Et puisqu'il faut que chacun suive le genre auquel la nature le destine , la raison & le goût ne condamneront pas absolument le brillant que de beaux génies paroissent prodiguer en notre faveur. Le style brillant & fleuri , interprete de pensées qui ont reçu des mains mêmes de la nature le sceau d'une beauté singulière ; le feu , le bel esprit , qui nous font prendre tant d'intérêt aux ouvrages où ils sont déposés , peuvent paroître à nos yeux comme ces fêtes éclatantes destinées à nous surprendre par l'appareil d'abondantes richesses , & à nous inspirer un plaisir réservé à de grandes occasions.

Louis XIV honore Chantilly de sa présence ; & le magnifique Prince qui le reçoit signale les sentiments pour

cette faveur extraordinaire , par une dépense de profusion ; par l'emploi sur-tout d'un millier d'écus , affectés uniquement à remplir tout de jonquilles. La surprise agréable que cause ce spectacle , anime la fête , & lui donne un nouvel éclat.

Que l'esprit brillant se montre dans toutes les parties d'un ouvrage , à qui lui seul peut donner ce caractère singulier ; il devient à notre égard une image des faillies de la matiere électrique : il nous retrace l'idée de ces aigrettes lumineuses , sensibles dans tout le corps électrisé , & presque inépuisables. Ce phénomène , aussi agréable qu'étonnant , ne cesse que par le repos de la matiere électrique : & le beau génie ne peut s'empêcher de répandre son éclat sur tout ce qu'il traite. Si l'on veut en supprimer le brillant , il faut arrêter toute son activité. Mais comme les effets de la vertu électrique ne méritent pas moins notre attention & notre estime , que la flamme ordinaire , dont le cours est plus lent , forme plus de volume , & ne se communique que par degrés au corps qu'elle a saisi ; rendons justice à l'esprit solide , & à l'esprit brillant.

... Consacrons à tous deux nos éloges.

Pourquoi ne consentirions-nous pas à jouir de l'avantage qu'ils nous offrent de diversifier nos plaisirs ? Corneille est admirable , par l'extrême variété , & le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de pieces qu'il a composées. De même , dans Moliere , *l'école des maris* a un dessein particulier , qui plait infiniment ; & *l'école des femmes* , dont la vue est entièrement opposée , a un mérite qui balance notre suffrage : dans celle-ci , la passion donne de l'esprit ; dans l'autre , c'est l'esprit qui sert la passion. Racine se fraie une route nouvelle pour arriver à la perfection du tragique. Il ne tend pas à imiter Corneille , que tout le monde regardoit comme inimitable. Le grand homme qui étoit en possession de la scène s'étoit emparé de l'esprit pour gagner le cœur : son jeune émule commença par vouloir se saisir du cœur , comptant se voir ensuite maître de l'esprit. L'un déploie toute la tendresse & les graces de Melpomene ; l'autre étale toute la pompe & la majesté de cette Muse. Corneille étonna l'esprit ; Racine enchanta le cœur. L'ame du premier étoit plus élevée ; son esprit plus sublime ; son cœur plus héroïque : l'ame

du second fut plus délicate ; son goût plus dans l'ordre aisé de la nature ; son cœur plus tendre. Mais ces deux grands hommes attirent également notre admiration.

Le vraisemblable , la vivacité , la singularité , & le brillant , qui suffisent pour donner à un ouvrage un caractère *joli*, n'ont-ils pas droit de prétendre à nous amuser agréablement , comme le grand & le sublime , qui constituent le beau ? M. Vaucanson nous étonne par son génie créateur : mais nous nous plaisons aussi à admirer des chef-d'œuvres minutieux , qui sortent prodigieusement de l'état ordinaire des mécaniques. Tel étoit le petit char traîné par des puces , dont M^{me}. de Sévigné fait mention : ajoutant que M. le Prince dit qu'apparemment les harnois avoient été faits par quelqu'araignée du voisinage.

En un mot , le Public seroit à plaindre , si l'on contraignoit son goût à se borner uniformément à certain nombre de beautés. Les mets les plus exquis deviennent fastidieux , lorsqu'on en mange souvent sans les diversifier. La vie simple & unie a besoin de plaisirs plus animés , qui la réveillent par intervalles :

& ceux qui se chargent du soin de nos plaisirs ont autant d'intérêt à donner de temps à autre des spectacles frappants, que ceux qui régaleront quelqu'un durant plusieurs jours en ont à trouver différentes viandes pour lui servir. La magnificence semble demander aussi cette variété, pour s'accommoder à tous les goûts. Les plats qui couvrent la table d'un grand Seigneur sont apprêtés avec un art infini, qui semble avoir consulté le palais de chaque convive, & multiplier les saveurs & les délicatesses, dans la vue de plaire à tous ceux qui ont été invités. Ainsi lorsque Louis XI fit son entrée dans Paris; entre les spectacles que ce Prince donna magnifiquement au peuple, on vit une fontaine à laquelle étoient ajustés divers conduits, d'où couloient du vin, du lait, & de l'hypocras; & chacun étoit libre de choisir pour sa satisfaction celle qu'il souhaitoit de ces trois liqueurs.

Je finis en rapportant ce qui a été dit à la louange de M. Duclos. " Dans „ une matière très-usée, cet Ecrivain „ ingénieux ne fut semblable à personne, „ parce qu'il étoit semblable à lui-même. „ C'est le privilège des grands génies, &

„ privilege rare , d'avoir un style qui leur
 „ soit propre , & qui n'appartienne à
 „ personne autre. Les gens supérieurs
 „ ouvrent toujours de nouvelles carrières.

§ XXXI.

*La rime est une contrainte nuisible au
 génie.*

L'Homme , né pour être libre , ne
 jouit pas même à demi de ce pri-
 vilege. Il est ingénieux à se forger des
 fers ; & malgré la disposition continuelle
 pour le changement , il s'impose des loix
 gênantes , qui l'afferviroient pour toujours ,
 si l'on en croyoit le zele avec lequel il
 se déclare pour la nouveauté d'une mo-
 de. Mais heureusement ce premier feu
 perd son ardeur : la liberté fait quelques
 efforts pour rentrer dans ses droits : &
 l'homme , oubliant les dégoûts qu'il a
 sensiblement éprouvés , se livre bientôt à
 de nouveaux désagréments ; séduit par
 l'imagination , qui crée quelque autre ob-
 jet , dont les flatteuses apparences lui
 persuadent que le mieux qu'il puisse
 faire

faire est de s'y fixer pour toujours. Ainsi les siècles s'écoulent dans une vicissitude continuelle de projets d'immutabilité, qui ne tardent pas à être renversés par l'inconstance.

Pourquoi faut-il que la rime n'ait point encore éprouvé parmi nous une semblable révolution ? D'autres peuples nous en donnent déjà l'exemple. L'Angleterre & l'Italie sont tout accoutumées à ne plus trouver dans leurs ouvrages poétiques cette constante régularité de son à la fin de chaque vers, dont les meilleurs Poètes françois ne portent actuellement le joug qu'avec répugnance. Le *Paradis perdu*, immortal ouvrage du grand Milton, est de ce genre. Et Londres a reçu avec joie le beau présent du 1er. livre de l'Iliade, traduit en vers italiens non rimés, que M. le Marquis Maffei y fit imprimer dans le cours de ses voyages.

Le bon goût osa, dès le siècle précédent, faire appercevoir que la rime s'opposoit à ses progrès ; qu'elle seroit même toujours l'écueil de la versification. La rime, disoit-il, commande à la pensée, au style : il faut que le Poète suspende le cours de son enthousiasme ; qu'il mette

X

un frein à la vivacité de la pensée la plus noble & la plus brillante ; qu'il détourne les yeux de dessus son objet, pour fixer péniblement son attention à la recherche d'un mot, ou plutôt d'un son, qui réponde exactement à celui qui étoit venu de lui-même à la suite du génie. En un mot il faut faire toujours deux vers pour un ; & il est mal-aisé que le second ne se sente pas toujours en quelque chose de l'état de *frere Chapeau*, dont il est qualifié dans la république des Lettres. Aussi dit-on, comme proverbialement, qu'un bon vers en amène souvent un mauvais.

Cette loi gênante ne peut que rendre sensible le travail de l'art, qui devroit, pour approcher de la perfection, se masquer si habilement sous des traits naturels, qu'on le prît pour la nature même. Pour réussir, il faut que l'art commence par découvrir les traces de la nature : que s'efforçant ensuite d'arriver assez près d'elle pour distinguer ses mouvements, il la suive d'un pas égal ; tenant la vue fixement attachée sur son modele. Alors les mains, mises en action par l'influence du tourbillon animé qui environne la nature, se conforment d'elles-mêmes à l'ima-

ge que les yeux attentifs font passer sur les fibres du cerveau qui correspondent aux doigts : & c'est des regards soutenus que dépendent, & la fidélité de la copie, & la vivacité qui en acheve la ressemblance.

Mais on n'apperçoit pas dans la nature cette chûte uniforme, qui, de l'aveu de tous les Poètes, demande une application particuliere ; laquelle suspendant la course du génie, lui fait nécessairement perdre de vue son objet, au moins pour quelques instants. L'interruption altere la force de l'image : il échappe alors des traits, dont aucun n'est indifférent ; & le copiste sent qu'il a besoin d'un nouvel effort pour rejoindre son point de vue. C'est une espèce d'épuisement, qui, tout foible qu'on le suppose, devient nuisible, dès qu'il dérange l'esprit de la douce aisance avec laquelle il suit insensiblement la nature, tant qu'il demeure dans son tourbillon. Fait-il un pas qui l'en détache ? il éprouve qu'il est homme.

M. Despreaux fit en s'amusant un dialogue malin au sujet des Poètes modernes, qui voulant faire des vers latins, se donnent bien de la peine pour devenir ridicules. Entr'autres plaisanteries, il in-

roduisoit un Poëte avec Ravisius Textor, Tous deux partagent ensemble la torture qu'il faut quelquefois se donner pour trouver une épithete qui convienne à la mesure du vers latin. Il s'agit de trouver un *bacche* qui puisse être mis à la suite de *Latona proles divina Jovisque*. Le Poëte appelle à son secours l'entrepreneur des épithetes : celui-ci présente successivement les mots *magni & omnipotentis* ; & enfin *bicornis*, qui est approuvé, parce qu'il quadre merveilleusement avec la mesure. Apollon, témoin du travail, & juge des succès, fait remarquer le défaut de l'épithete, qui attribue des cornes au pere des Dieux. Il n'importe : le Poëte insiste, & dit que c'est seulement pour finir le vers, & qu'on ne peut pas faire un meilleur choix.

Il en est souvent ainsi de la rime. Le Poëte doit la trouver malgré qu'il en ait. Dût-il en coûter quelques beautés essentielles à sa piece ; la rime supplée à tout : elle le justifiera indubitablement contre les murmures des connoisseurs.

C'est à peu près dans le même goût que, par un abus, qui sans doute ne subsiste plus, la procession de la Fête-Dieu n'étoit pas complete, durant bien des années,

au gré du peuple de Lille en Flandre ,
 si le fou en titre d'office , & gagé par le
 Public , n'y paroïssoit point avec une ma-
 rotte & ses autres attributs , qui offroient
 un spectacle d'indécence , dont l'effet né-
 cessaire étoit de détourner la piété du
 culte auquel est destinée la cérémonie.

La rime n'est non plus qu'un jeu pué-
 rile , inventé sans l'aveu du bon goût ; &
 dont l'usage a été accrédité par des es-
 prits singuliers , qui y trouvoient de l'amu-
 sement. Cette conjecture peut être , ce
 semble , appuyée d'une anecdote qu'on
 nous a conservée concernant François I. Ce
 Prince avoit fait une sorte de gageure
 avec Mellin de St. Gelais , Evêque d'An-
 goulême , & Poète célèbre , que toutes les
 fois qu'il lui parleroit en vers , le Poète
 ne pourroit pas y répondre sur le champ
 par d'autres vers qui y eussent un rapport
 raisonnable. Un jour que St. Gelais fini-
 soit la Messe , le Roi lui dit :

En m'en revenant de l'école ,
 J'ai rencontré Dame Nicole ,
 Laquelle étoit de verd vêtue.

Le Poète repliqua :

Otez-moi du cou cette étole :
 Et si bientôt je ne l'accole ,
 J'aurai la gageure perdue.

Les Lettres , qui venoient de recevoir par le zele de François I une nouvelle existence , n'avoient pas encore eu le temps de se lier avec le bon goût. Leur naissance occupoit entierement les esprits ; on cherchoit à témoigner sa joie : & il n'est pas étonnant que les amusements auxquels on intéressoit les Lettres mêmes , se sentissent du peu de vigueur d'un âge encore confiné dans le berceau.

On a bien plus lieu d'être surpris de voir les jeux accordés à l'enfance laissés encore entre les mains de la Littérature comme un soin , & une occupation essentielle , après une longue suite d'années qui les ont conduits à un âge mûr. C'est ainsi que quelques filles conservent long-temps du goût pour les poupées ; & que l'habitude de les parer durant tout le jour devient encore pour elles une occupation presque unique au milieu des soins sérieux qui se déclarent à la suite du mariage. N'est-on donc pas en droit d'appliquer à cette occasion la maxime d'un ancien ? *Turpe est difficiles habere nugas , & stultus labor ineptiarum.* Quelle gloire y a-t-il à imaginer des difficultés où il ne doit point y en avoir ? La raison défavoue les peines qu'on se donne pour des bagatelles.

Il y eut un temps où la manie du burlesque & des bouts-rimés avoit infecté la Cour & les provinces. On mettoit en vers burlesques les matieres même les plus sérieuses. C'étoit à qui feroit des sonnets en blanc. En un mot il sembloit que les Muses ne dussent plus rien inventer , & être réduites à remplir de misérables canevas. Les gens d'esprit firent long-temps d'inutiles efforts pour détruire ce mauvais goût : on convint à la fin de l'insipidité de ces Poésies. Les bouts-rimés furent reconnus pour des puérités pénibles , & le burlesque pour ce qu'il étoit ; un misérable assemblage de plates bouffonneries.

Rome , dans le premier siècle de sa fondation , c'est-à-dire lorsqu'elle étoit encore barbare , admira le bateleur Athanatus , qui s'étoit étudié à marcher avec une sorte d'aisance sous une cuirasse de plomb pesant 500 livres , & les pieds embarrassés de brodequins d'un semblable poids. Qu'un tel homme se présentât aujourd'hui à nos regards , l'admirerions-nous ? Les impressions que le goût a tracées dans nos esprits , nous font juger plus sainement. Nous plaindrions sa folie , & n'aurions nulle envie de l'imiter. Chacun de nous sent le mérite de l'aisance dont

nous jouissons en suivant de près la nature. Et ne prenant des habits épais que pour nous garantir des rigueurs de l'hiver, nous nous hâtons de nous dégager de leur fardeau, dès que la sérénité nous annonce les beaux jours. Ce que nous recevons alors des mains de la bienveillance, est un composé d'étoffes légères; qui sert d'ornement à la nature, sans embarrasser son action.

Lorsque l'on eut osé secouer le joug de la Dialectique péripatéticienne, on sentit bientôt que l'esprit humain doit être libre, pour parvenir promptement au vrai. On reconnut que les raisonnements devenoient plus justes, plus lumineux, plus dignes de nous, en n'observant point d'autre loi que la liaison naturelle des preuves, le rapport simple & immédiat des principes & des conséquences. On rougissoit d'avoir été si long-temps asservi à réduire ses pensées sous des regles mécaniques, & à ne raisonner que dans la forme de syllogismes. L'homme, dégagé de ses liens, rentra dans les droits qui lui appartiennent. Guidé par les seules lumières de la raison, livré sans réserve à la conduite de cet habile maître, il se sentit plein de feu : & soutenu dans sa marche

par cette vertu , que la présence de la vérité imprime dans les esprits , il fit de grands progrès vers le terme de sa destinée.

Le mécontentement général des meilleurs Poètes , au sujet de la servitude que la rime leur impose , donne lieu de présumer que la rupture de ces liens seroit suivie de semblables avantages. Si , malgré cette dure gêne , la France a eu la gloire de produire tant de belles choses en fait de Poésie ; que n'auroit-elle pas à attendre de génies sublimes , abandonnés à la noble impétuosité de leur feu, ou à la grave majesté d'un poème soutenu par une marche égale , convenable à la grandeur du sujet , & à la pompe des circonstances ? Les Graces riantes & naïves accourroient en plus grand nombre , pour nous inspirer de prendre part avec elles aux fêtes qui se célèbrent autour du temple de la Nature. Le Poète affligé trouveroit dans la Tristesse & la Douleur , des compagnes fideles & tendres ; qui joignant avec zele leurs regrets aux siens , lui procureroient le précieux avantage de pleurer par sentiment , & d'abandonner sa plume entre les mains des Graces & de l'Amour. Alors on verra renaître des Ovi-

des , des Virgiles , des Homères , des Pindares , égaux , peut-être même supérieurs à ceux de l'illustre antiquité.

§ X X X I I.

Observations relatives à l'histoire de la rime.

M On sieur Huet a dit , dans son traité de l'*origine des romans* , qu'il lui " seroit aisé de faire voir que les „ vers rimés ne furent pas tout-à-fait „ inconnus aux anciens Romains ; & que „ cette consonnance de mots ne leur a „ pas toujours déplu. „ Si ce Savant l'eût exécuté , nous aurions une époque du goût de Rome à cet égard ; & nous serions en état de juger de ses sentiments sur la rime poétique. Au moins je ne sache pas que le siècle d'Auguste en fournisse de monument semblable à un seul endroit d'Horace , où on lit :

*Metaque fervidis
Evitata rotis , parmaque nobilis
Terrarum dominos evahit ad Deos.*

Du reste nous ne voyons point de ri-

me méthodique dans les bons Poètes latins : on la regardoit même comme un défaut dans la prose. Pour ce qui est des Grecs , je crois qu'il seroit mal-aisé , & peut-être impossible , de tirer de leurs Poètes quelqu'exemple tendant à faire voir qu'ils aient cherché à mettre de la rime dans leurs vers.

Ces grands & excellents modeles suivoient la nature seule ; & atteignoient ainsi au but de la perfection. Des génies moins délicats voulurent charger leur art d'ornemens superflus ; & dès-là ses pas appesantis furent moins en état de suivre de près les traces de la nature , & d'en saisir les beautés.

Il y eut ainsi un temps où , faute de considérer ce qui constitue la force du comique , on ne connoissoit pas la comédie à des caracteres vrais & ressemblants ; mais à un amas de bouffonneries , plus propres à s'attirer des applaudissements populaires , que les honorables suffrages de l'esprit & du bon goût.

J'ai lu quelque part que le livre de Job est , dans sa langue originale , une poésie rimée. Ce Patriarche étoit Iduméen ; & M. Huet croit que c'est des Arabes que nous avons reçu la rime. Aussi trou-

ve-t-il vraisemblable que les vers léonins ont été faits à l'imitation des leurs. Ce Savant observe même qu'on ne voit pas que les ouvrages rimés eussent cours en Europe, avant que Taric & Muça fussent entrés en Espagne ; & que les siècles suivans en ont produit un grand nombre.

D'un autre côté nous voyons d'abondantes preuves de ce qu'avance l'ingénieux auteur des *raisonnements hazardés contre la rime* ; que ce joug onéreux est un fruit de l'inondation des Barbares, qui ravageant l'Empire romain, furent en même temps le fléau des Arts, des Sciences, & du goût. L'Architecture gothique ne nous offre encore que trop de vestiges de leur génie pesant, ennemi de la nature simple & délicate ; & décidé pour un monstrueux assemblage d'ornemens lourds & superflus, sous lesquels on ne voyoit pas même la main de l'art, mais uniquement les caprices de la chimere.

Le regne de Louis le débonnaire, qui fut pour ainsi dire le siècle de la métromanie, donna naissance à une prodigieuse quantité de vers, qui se sentent de ce goût barbare.

L'on en voit la continuation sous Charles le chauve. Outre la rime dans les vers

latins, on introduisit d'autres minuties plus pénibles. Hubaud, Bénédictin de St. Amand, dédia à ce Prince un prétendu poëme de 300 vers, qu'il avoit faits à l'honneur des chauves; & où il s'étoit imposé la rigoureuse contrainte de n'employer que des mots commençants par la lettre C: en voici le premier :

Carmina clarifona calvis cantata Camæna.

Vers le temps de Louis le gros, quelques Ecrivains tenterent dans nos provinces des essais de Poésie en langue vulgaire, & ne manquerent pas d'y joindre la rime; adoptée ensuite sous Philippe Auguste dans les premières chansons françoises; auxquelles les Troubadours, le Roi de Navarre, le Châtelain de Coucy, & Gasse Brulet, donnerent après cela quelque goût.

M. le Marquis Maffei, parlant d'une inscription latine en vers rythmiques, dans les *Antiquités de la France*, remarque que cette Poésie étoit commune en Italie & ailleurs, dans le 13^e. siecle.

Nous voyons au milieu du 14^e. le roman des trois Maries composé en rythme françoise par le Carme Jean Venette.

Mais la rime n'avoit pas encore pénétré en Angleterre , où Langland , célèbre Poète qui vivoit dans ce siècle , n'en fit aucun usage. Le premier Anglois dans les vers duquel on la trouve , est Jean Lydgate , Moine de Bury , mort en 1440 ; qui composa en sixains *la vie & mort d'Heñdor*.

Depuis ces époques , on vit constamment la rime accréditée & régnante dans la Poésie : de même que le goût pour les pointes , les jeux de mots , & autres puérilités , dans l'Eloquence , dans l'Histoire , & dans tous les ouvrages d'esprit.

Semblable aux Cuisiniers qui , vers le commencement du 17^e. siècle , ne couvroient les tables que de mets chargés de diverses couleurs étrangères , qui formoient peut-être des tableaux agréables à la vue , mais altéroient le goût des viandes ; un goût dépravé faisoit avec avidité ce qui pouvoit être regardé comme de nouveaux assaisonnements pour les Arts , sans avoir d'autre mérite que la nouveauté. Peu desirieux d'y laisser voir la nature , on vouloit que l'esprit y parût seul. On affectoit de le semer par-tout à pleines mains ; on le prodiguoit : on fardoit la nature ; on la paroît malgré elle ;

& ajustée par le caprice de mains faussement délicates, elle étoit contrainte à se laisser suffoquer sous des ornements empesés durs, & qu'il ne lui étoit pas permis de déranger pour respirer un peu.

Pline le jeune & Seneque, inventeurs des pointes, des concetti, du faux brillant, des subtilités insipides, devinrent très-funestes aux Beaux Arts. Les Goths & les Vandales ne firent qu'entrer dans la carrière que ces beaux esprits avoient ouverte & remplie d'un air contagieux.

L'on vit dans le 16^e. siecle, le faux goût, introduit par Ronfard, affecter à la Poésie françoise, comme une grace charmante, & comme une beauté essentielle, le faste d'une érudition pédantesque; dont tout le mérite consistoit à entrelacer, bien ou mal, quantité de mots grecs & latins. Leur bizarre assemblage, formant avec le françois un hérissément contre nature, n'imposa que trop longtemps à ceux qui voulurent faire des vers la barbare loi de *pindariser*, & de se rendre inintelligibles par la vanité de leur ostentation. En prescrivant de composer pour chef-d'œuvres ces monstres de science, les Poètes étoient sûrs de trouver peu d'égaux. La difficulté de l'exécution étoit

un mystère inventé par la bassesse , pour se soutenir aux yeux du peuple , & en imposer à la crédulité.

Seroit-ce trop hasarder , que d'attribuer au joug de la rime une origine semblable ? Au moins la voyons-nous naître de même sur les pas des Barbares ; faire des progrès proportionnés à ceux du goût gothique dans les autres Sciences ; avoir la difficulté pour compagne inséparable ; déplaire dès que le bon goût dessille les yeux , & tente de remédier à la dépravation ; enfin être inconnue dans les meilleurs siècles de la Grece & de Rome.

C'est aux grands génies qu'il appartient de faire les derniers efforts pour vaincre la difficulté qu'il y a en cette occasion , comme dans toute autre , à supprimer ce que la multitude regarde comme un plaisir fait pour elle. Il est indigne d'eux de se laisser gouverner par les caprices du vulgaire , dont ils doivent être les maîtres : & il leur convient de réformer les abus , de se frayer une nouvelle route , & de se mettre noblement en liberté.

Nos meilleurs Poètes n'ont-ils pas osé déjà , avec une sagesse que les succès ont couronnée , se soustraire au goût d'une
systématique

fyftématique uniformité, que l'on voulut autrefois leur prefcrire ? Leur Art, incapable de bien agir fous des loix dictées par la contrainte, fait s'éloigner en maître des limites étroites qui le gêneroient, & fe faire admirer par un beau défordre. Tout ce qui dépend du génie doit ainfi être libre.

La prudence d'un Général lui fuggere une heureufe variété dans la difpofition des lignes. Tantôt cachant une partie de fes forces, tantôt en montrant plus qu'il n'en a réellement; il profite avec habileté de l'avantage du terrain, ou d'une circonfiance favorable qu'il fait fe ménager. Toujours grand, il commande même quelquefois à fes troupes une fuite fimulée, un défordre apparent; & fait raffembler tout en un point qu'il a prévu, pour s'affurer de la victoire. En vain des génies faits pour fuivre l'ordre commun, blâment-ils une telle conduite: les succès la justifient; & montrent quels font les avantages d'un grand homme, & le droit qui lui appartient de forder tous les autres au f Silence.

L'ancienneté d'un ufage ne le rend point respectable, s'il eft réellement vicieux. Quelques exemples, même impo-

sants, ne doivent pas faire autorité contre le vrai. Ses droits sont imprescriptibles; & il est toujours à temps pour les réclamer.

Il y a ainsi deux mille ans que l'on porte le joug des règles de Poétique imaginées par Aristote : & quoique plusieurs d'elles portent l'empreinte d'une fausseté sensible, à peine ose-t-on tacitement s'y soustraire. Le grand nombre n'approfondit point ces préceptes : d'autres s'obstinent à les soutenir par prévention. François Patrice a cependant composé depuis long-temps une Poétique, dont la lecture seroit très-capable de détromper à cet égard. Entre les anciennes règles prétendues inviolables, on en remarque une pour le tragique, dont le bon goût ordonne de s'écarter. " Quand le héros de
„ la piece doit succomber à une infortu-
„ ne qu'il ne mérite pas, il faut, dit-on,
„ mettre adroitement des bornes à la com-
„ passion des spectateurs, & la diminuer
„ par quelque trait qui donne atteinte à
„ la vertu ou au caractère du personnage.
„ Et en conséquence on soutient que So-
„ phocle devoit rendre Œdipe odieux à
„ l'égard de Créon. „ Quelle petitesse !
Le génie poétique n'est-il pas assez fé-

cond pour remplir son objet ; sans recourir à la fausseté ? doit-il injustement dégrader son héros ? Nos Poètes ont su trouver des dénouements plus nobles & plus heureux.

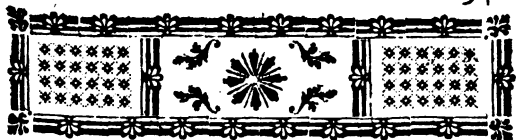
Il ne seroit donc pas conforme aux regles du bel art , de suivre servilement des loix dont on sent le défaut. Si elles forcent la nature , ou si elles la contraignent , l'art les désavoue.

On a remarqué , entre les défauts de l'Eloquence moderne , que le génie des Avocats est affoibli par l'affervissement nécessaire à nombre de minuties , & au détail des formalités : choses inconnues aux temps de Cicéron & de Démosthène ; qui nourris dans la grandeur qui accompagne les loix , n'avoient d'autre soin que de les interpréter , & d'en faire l'application. C'étoit l'ouvrage de leur génie , à qui on laissoit toute la liberté d'une si noble carrière. Du reste , exempts de la nécessité de toute citation subalterne , leurs lumieres seules prononçoient avec une espece d'autorité. En un mot l'affranchissement universel à l'égard de tout ce qui ne porte point le respectable caractère de loi permanente , établie par une autorité légitime , leur ouvroit un vaste

champ pour courir vers la perfection.

La nature & le goût , amis de la liberté , ont toujours de l'éloignement pour les chaînes , quelque belles qu'elles paroissent à ceux qui ne voient pas que tout ce qui est servitude est un malheur. La noblesse sent qu'il est indigne d'elle d'être contrainte par des liens , qui l'empêchent d'agir , & la déshonorent.





§ XXXIII.

La rime est étrangere à la Poésie françoise.

S I quelques personnes de goût ont paru prendre plaisir à la rime, ne nous laissons point intimider par le respect qu'imprime l'idée d'un grand nom; & souvenons-nous que l'illustre Bayle ne pouvoit résister à l'envie de voir des Baladins. Dès qu'il en paroïssoit sur la place, ce Savant y couroit, se mêloit avec le peuple, & étoit ordinairement des derniers à quitter le spectacle. Tant il est vrai que l'homme le plus supérieur aux autres n'est pas exempt de quelque foiblesse qui l'en rapproche. (Ce fait est rapporté par M. d'Artigny, t. 4. p. 438.)

M. le Président Bouhier a vivement attaqué la prétendue innovation des vers dénués de rime. " Sans la rime, dit ce
 „ Savant, les vers n'auroient point d'har-
 „ monie. . . . Si on ne veut pas de vers
 „ rimés, que n'écrit-on en prose? " Il me

semble voir certains Savants , qui peussent sensibles aux beautés des plus parfaites éditions des Auteurs grecs & latins , ne veulent lire ces ouvrages que dans de vieux manuscrits à demi usés , & même pleins de fautes. C'est là , disent-ils , le vrai Ciceron , le véritable Horace , &c. Quelque respect que mérite la vaste érudition de M. Bouhier , son jugement dans la circonstance présente paroît être une de ces imperfections que l'humanité laisse dans les plus grands génies , pour leur faire appercevoir que les lumières dont ils sont pourvus ont toujours des bornes qui les arrêtent en deçà du terme où ils tendent.

Il semble en effet que l'on peut clairement distinguer dans les vers une harmonie propre , qui n'est nullement dépendante de la rime : je veux dire la mesure & la cadence. Un vers tout seul est harmonieux ; & pour le trouver tel , on n'a pas besoin d'entendre celui qui lui répond par l'écho de la rime. Elle n'est donc pas plus nécessaire à sa beauté réelle , que l'écho d'un rocher ne l'est au sens d'une pensée dont il répète quelques uns des derniers sons. Il est d'ailleurs certain que l'oreille distingue promptement un vers

qui s'est glissé dans de la prose ; on apperçoit la cadence poétique , différente de tout autre style ; & il y aura toujours beaucoup de différence entre la prose & les vers non rimés. La prose n'aura jamais la noblesse de tours & d'expressions , les figures , les images , le feu , & les autres attributs distinctifs qui appartiennent à la Poésie.

„ L'harmonie , dit M. d'Olivet , est
„ une sorte de modulation , qui résulte
„ non seulement de la valeur syllabique ,
„ mais encore de la qualité & de l'arran-
„ gement des mots. ” Dans le nombre
oratoire comme dans le genre poétique ,
une bonne cadence est ” un tissu de syllabes
„ bien choisies , & mises dans un tel or-
„ dre , que les organes , soit de celui qui
„ parle , soit de celui qui écoute , soient
„ agréablement flattés par une sorte de
„ modulation ; qui fait que la phrase
„ n'a rien de dur ni de lâche , rien de
„ trop long ni de trop court , &c. ” Tout
cela s'exécute fort bien sans la rime , qui
n'est que la répétition d'un son unique
& très-court , avec lequel toute la ca-
dence précédente n'a aucun rapport ,
puisque le premier vers possède en lui-
même toute la cadence & l'harmonie

dont il a besoin pour être parfait. Et si l'on suppose que le mélange des longues & des breves dans les vers latins , forme une harmonie particulière qui dispensoit de la rime ; M. d'Olivet déclare aussi que ce même mélange se trouve dans notre langue. C'est ce qu'il appelle valeur syllabique , dont la disposition variée forme l'agréable modulation & la cadence. Enfin la bonne Poésie a un tour qui lui est propre , une force de style , une vivacité d'expressions , une noblesse & une élégance , qui frappent dans des choses d'ailleurs seches & mal-aisées à dire en vers.

M. Bouhier , dans le même ouvrage , c'est-à-dire dans la traduction en vers françois du poëme de Petrone sur la guerre civile entre Cesar & Pompée , dit que la traduction en vers ne convient qu'à un ouvrage de médiocre étendue. C'est qu'il renferme les vers & la rime sous une même idée. Les Italiens & les Anglois conviennent aussi que , dans les ouvrages qui peuvent passer pour longs , la rime cesse d'être agréable. Ce n'est qu'un jeu , un badinage : il doit donc cesser après quelque temps ; sans quoi il devient onéreux , l'oreille en est fatiguée. C'est pourquoi

il y a des personnes qui feroient d'avis qu'on laissât subsister cet amusement dans le madrigal, l'idylle, & autres petits ouvrages.

L'on fait qu'Honoré d'Urfé donna une pastorale en vers non rimés, sous le titre de *Sylvanire*, à la tête de laquelle il mit une préface ou dissertation, tendant à prouver que le poëme dramatique ayant pour but de représenter aussi parfaitement qu'il est possible le personnage introduit sur la scène, la rime fait sortir de cette vraisemblance : qu'elle doit donc nécessairement en être bannie." C'est, dit-il, ce que „ les meilleurs Poëtes italiens ont fait. (Il est bon de remarquer qu'il écrivoit ceci en 1625.) „ Ils n'ôtent pas seulement la rime „ de leurs poëmes dramatiques ; mais de „ plus en diversifient les vers, les mêlant „ de longs & de courts, selon que le sujet le „ requiert ; afin que les oreilles même les „ plus délicates ne s'apperçoivent presque „ pas que la piece soit en vers.

Cette pratique revient à ce que j'ai déjà insinué d'après de grands hommes ; que l'art doit se cacher, & être pour ainsi dire insensible. Aussi voyons-nous que dans la Peinture, dont l'art demande un génie ressemblant à celui qui fait les Poëtes, on

fait peu de cas d'un Peintre *maniéré*. On suppose que l'habile homme en ce genre ne doit pas être copiste , parce qu'il doit être assez plein de feu , d'imagination , & de science , pour créer de lui-même. Tout grand homme se fraie une route nouvelle , & se fait une manière qui n'appartient qu'à lui. Mais ce n'est que dans le cas où son génie est entièrement libre , & exempt de toute contrainte. Apollon & les Muses dédaignèrent toujours le futile soin de remplir les bouts-rimés. On ne voit dans ce genre de Poésie , ni feu , ni élévation , ni délicatesse : en un mot tout s'y ressent de la servitude qu'impose la rime.

Car la Poésie demande que les expressions deviennent naturellement les échos du sens qui est créé par le génie poétique : & elles le sont effectivement dans les excellents Auteurs. Le souffle léger du zéphir se laisse appercevoir dans un léger badinage : un vers plus coulant que le ruisseau même offre à l'esprit l'aimable cours des eaux qui ornent de fleurs & de verdure une prairie charmante. Le rivage doit-il retentir des flots impétueux qui viennent s'y briser avec grand bruit ? la Poésie emploie des expressions rudes , des sons capables d'é-

tonner les organes de l'ouïe , & de transformer un fort ébranlement aux fibres du cerveau ; en sorte que les cheveux se hérissent , & que l'idée d'un torrent rapide qui se précipite à travers des abîmes, ou l'image de la mer violemment agitée, nous remplisse d'horreur. Les efforts que fait Ajax pour lancer un rocher d'une masse énorme , communiquent aux bons vers l'expression d'un travail pénible , & certaine pesanteur dans les mots qui répondent à cette image. Lorsque Camille traverse les plaines avec vitesse, un style aisé & aussi léger que Camille même , galope avec lui , & sert à nous le faire mieux distinguer.

Mais , je le répète , ces sublimes beautés sont incompatibles avec ce qui ne favorise pas la Poésie.

Comme les Savants ont eu beaucoup de peine à déprévenir les esprits imbus de la prétendue supériorité d'Aristote , il n'est pas étonnant que l'entreprise d'exclure la gêne qu'impose la rime ait trouvé des oppositions. Ce qui peut cependant nous rassurer , est de voir qu'on est enfin parvenu à être Philosophes ; contre l'aveu de ceux qui regardoient comme un attentat , & un acheminement à l'ignorance , la hardiesse de douter des

paroles d'Aristote. Tel est le sort des préjugés qui ont leur source dans la dépravation du goût : il est plus difficile de s'en affranchir, que de la grossiereté même. Et , comme dit M. de Fontenelle , on est des siècles entiers à revenir de ces sortes de fantaisies , une fois établies parmi les hommes , même après que l'on en a reconnu le ridicule.

§ XXXIV.

Sur les divers styles.

L'Erudition , la critique , les Sciences , le bel esprit , & presque tout ce qui passe entre les mains de l'homme , est exposé à l'abus. Les meilleures choses dégènerent , quand on les éloigne de la nature.

Comme il y a de grands Seigneurs qui se ruinent au milieu d'abondantes richesses , & passent leur vie dans une indigence qui nous surprend ; l'on voit aussi de beaux génies , environnés d'une lumière destinée à leur usage , faire autant de faux pas que des aveugles : par-

ce qu'ils sont enivrés de leurs pensées , comme certains riches le sont de leur opulence. Les uns & les autres ne veulent avoir pour guide que la passion ; & leur raison , forcée à suivre l'impétuosité du tourbillon où ils se sont mis , est conduite au précipice à travers des sentiers couverts de fleurs.

D'autres , affectant de mépriser & d'éviter le brillant & l'éclat , tombent dans la bassesse , qui est un écueil également dangereux. On voit encore des imitateurs de la bizarrerie de Théocrite , qui prétendant dépeindre les agréments de la vie champêtre , semble se plaire à nous offrir souvent des tableaux de ce qu'elle a de grossier & de misérable. Ce Poète , célèbre par ses idylles , nous charme en certains endroits par une imagination délicate , embellie des ornements que donnent la facilité , la douceur , la naïveté , & les graces : comment peut-il ensuite ramper dans la bassesse , & se déshonorer par la rusticité , les platitudes , & par ce qu'il y a de plus rebutant ?

Heureux ceux qui possèdent le double talent de bien peindre la nature , & de la représenter dans une attitude qui flatte l'imagination ! Instruits par un sentiment

exquis , ouvrage de la justesse , & auteur du goût ; ils s'éloignent de tout excès , & saisissent habilement le sage milieu qui réunit tous les suffrages. Ont-ils à traiter un sujet d'éloquence ? ils ne donnent ni dans l'ennuyeuse longueur d'une période languissante , ni dans le style qui dépourvu de liaisons , & excessivement coupé , est dès-là incapable de se soutenir : & pleins d'un génie que le jugement conduit heureusement par-tout , ils s'échauffent à propos , & se livrent sans danger à ce beau feu qui est la vraie source de l'éloquence.

L'Historien habile est intimement persuadé qu'il n'est que le dépositaire d'une plume qui appartient en propre à la vérité ; il fait qu'il n'est pas libre de donner aux sujets qu'il traite un caractère que la vérité désavoueroit. Simple comme elle , il s'applique à former des traits réguliers , dont la netteté , l'exacte proportion , & le bel ensemble , suffisent pour un coup d'œil digne de plaire : & à travers l'uniformité apparente , sa plume trace d'elle-même , & comme un effet naturel des soins qu'il prend , une force & des graces qui sont l'empreinte de son imagination , & lui méritent l'estime des connoisseurs.

Un Poète auffi grand que Waller tient communément le milieu entre les brillantes & vives fleurs de Lafontaine, qui ne conviennent pas à toutes fortes de fujets ; & les fausses faillies de Guarini, que le bon goût ne permet à aucun ouvrage.

Bion & Moschus ayant à traiter une matiere aimable, telle que le riche tableau de la nature, confidérée dans les prairies & dans les vignobles, croient que leur style ne peut être trop brillant & trop fleuri. Ils mettent tous leurs soins à nous flatter par des images délicates, dont l'élégance fait naître des idées fi riantes & si belles, qu'on ne peut fe lasser d'admirer l'art & l'invention de ces Poètes ingénieux. S'agit-il de la mort d'Adonis ? Bion, tendre & naturel dans fon récit, nous oblige à ressentir de la douleur. Et lorsqu'il est question de nous faire goûter tout le mérite des beautés champêtres, l'adroit Moschus nous aide & nous ravit par ses agréables fictions. En un mot, dit M. le Mascrier, les Muses & les Graces semblent être d'accord pour combler ces deux Poètes de leurs faveurs.

Si Virgile entreprend de décrire un fujet sérieux, les Géorgiques, son génie habile anime l'attention par des peintures

aimables , par des images sublimes ; qu'il fait encore embellir d'admirables épisodes.

Pindare , né avec un génie noble & sublime , une imagination pleine de feu , & en même temps doué d'une disposition presque égale pour la force & pour l'agrément , s'occupe à la Poésie lyrique , où ces talents heureusement variés le destinoient. Tantôt ce Poète est un cygne , élevé jusques dans les nues par un effort impétueux puissamment secondé des vents ; un torrent , qui grossi par l'affluence des eaux , renverse tout ce qui s'oppose à sa rapidité : tantôt aussi on le voit comme un ruisseau paisible , dont l'eau claire & pure coule sur un sable d'or , entre des rives fleuries ; ou comme une délicate abeille , qui pour composer son nectar , ramasse ce que les fleurs ont de plus précieux.

M. de Lachaussée , attentif à nous ménager de nouveaux plaisirs , prend soin d'ennoblir Thalie , & d'humaniser Melpomene. Il oblige celle-ci à se trouver assez élevée par le cothurne ; & dégageant la Muse comique de la fange où le grotesque & l'envie de plaire au peuple l'avoient plongée , il la met dans un état décent , pour qu'elle puisse converser avec
les

les personnes capables de rendre justice à ses leçons, & de goûter son enjouement.

Mais il n'y a que les maîtres de l'art qui saisissent habilement le point unique d'où dépend la perfection des ouvrages de l'esprit. Comme chacun de nous imprime aux siens un caractère particulier, qui représente assez naturellement notre goût, notre façon de penser, quelquefois même jusqu'aux dispositions du cœur; les styles sont aussi diversifiés que les qualités qui affectent notre ame. C'est ce qui a fait naître à M. Cartaud la singulière faillie de dire qu'un homme qui se fait un tempérament de tisane & d'eau de poulet, met dans ses discours les pâles couleurs de son teint. Combien ne pourroit-on pas nommer d'Auteurs, ajoute-t-il, dont les écrits sont une espèce de mousse de vin de Champagne! En un mot, dit cet Auteur, la vivacité du style se mesure au degré de chaleur qui se trouve actuellement dans le sang. De la circulation du sang & des esprits dépendent donc le style bas, celui qui est trop brillant, la prolixité, & le style concis; l'inégalité qu'on apperçoit dans quelques Ecrivains, & la sagesse soutenue dans les autres.

Z

Ces dispositions influent même sur nos jugements. En conséquence de la prodigieuse diversité qui se trouve entre les esprits, il arrive que des choses qui n'ont fait aucune impression sur certains lecteurs en font beaucoup sur d'autres ; que l'un trouve utile ce qui paroît absolument inutile à un lecteur prévenu d'un goût différent ; enfin, que la moitié du monde regarde avec mépris ce que l'autre admire. Catulle, si illustre dans l'antiquité, & dont on a tant loué la charmante diction, paroît aujourd'hui trop peu délicat aux yeux de quelques critiques.

On voit des Auteurs modernes trouver trop de simplicité dans la manière dont Molière traite les sujets ; ils prétendent même que ses pièces ne peuvent plaire à des spectateurs intelligents. D'un autre côté, un célèbre Italien, Auteur comique, homme de goût, & qui passe pour être en état de bien juger de ce qui appartient au théâtre, M. Riccoboni, met le théâtre françois au dessus de ceux d'Italie & d'Espagne ; & préfère notre Molière à tous les comiques du monde.

Bien des gens pensent que la finesse & l'aisance du style que le Comte de Buffon-Rabutin emploie dans ses lettres,

les égale à ce qu'il y a de plus exquis en ce genre. M. Gédoyndit au contraire dans son traité de l'éducation des enfants : „ Nous vantons les lettres de Balzac , „ de Voiture, du Comte de Buffy, de Mme. „ de Sévigné. Qu'est-ce que ces lettres „ auprès de celles que Cicéron écrit à „ Atticus & à d'autres ? Du clinquant , „ d'agréables fornettes , des compliments „ bien tournés , de jolies phrases ; & rien „ de plus. Mais dans celles de Cicéron , „ quelle beauté de style ! quelle justesse „ de pensées ! quelle solidité de raisonne- „ ment ! quel fonds de politique , de „ mœurs , de sentiments ! „ Et M. de Voltaire , qui exile M. de Buffy du temple du goût y place honorable- „ ments Madame de Sévigné. Voilà trois „ sentiments divers , relatifs au même „ objet.

Chacun donne ainsi la préférence à ce qui est plus conforme à la situation actuelle de son esprit : comme des gourmets qui se récrient sur la délicatesse d'un vin , parce qu'ils éprouvent , en le buvant , certain goût flatteur qui peut être imperceptible pour bien d'autres.

Mais ces cas singuliers ne nous dispensent point de convenir qu'il y a une

Z ij



regle générale qui décide souverainement du beau & de l'excellent. On est par exemple d'accord que le style épistolaire doit être simple, naturel, aisé, proportionné à la matière qu'il traite, concis, & très-ferré.

L'Orateur est éloquent, s'il joint la clarté à la pureté de style; en sorte qu'on soit dans l'impossibilité de ne pas l'entendre, quand même on en auroit la volonté. L'écueil ordinaire de ceux qui entrent aujourd'hui dans la carrière de l'éloquence est, au jugement de M. d'Olivet, de farder une pensée qu'ils veulent embellir; de ne trouver pas assez simple, ni assez délié, ce qui n'est que naturel. Ce qu'un autre eût pu dire comme eux, est pour eux du trivial. Il leur faut du léger, du poétique, du guindé; mais sur-tout, dit cet Académicien, rien de trop clair: car ils aiment qu'on les devine; & ils se croient parvenus à être spirituels, quand on a besoin d'esprit pour les entendre.

Il est vrai que M. Despreaux nous rapporte qu'en faisant ses vers, il songeoit toujours à dire ce qui ne s'étoit point encore dit en notre langue: ce qui semble d'abord favoriser un des

principes que M. d'Olivet vient de combattre. Mais la Poésie est un genre très-différent de l'Eloquence. Il est permis aux Poètes de s'élever au dessus du langage ordinaire ; & l'Orateur doit être si habile à masquer l'art dans ses figures & dans ses mouvements , que ses auditeurs s'imaginent presque qu'il leur parle sans préparation : ce qui suppose que son style suit exactement la marche d'une conversation où tout est naturel , où les passions mêmes se déclarent subitement. C'est à cela qu'on reconnoît que celui qui parle pense réellement ce qu'il dit : & dès-là on est à demi persuadé.

L'érudition , autre objet de style , ne plait qu'autant qu'elle est éloignée de toute apparence de faste. On sait généralement qu'elle doit ne se montrer que pour le besoin. Horace , Lucrece , Virgile , Cicéron , furent très-savants : en lisant leurs ouvrages , on sent que ces Ecrivains avoient l'esprit plein d'idées puisées dans la fécondité de la nature , & dans les meilleures sources du goût & de l'Eloquence. Mais il seroit au dessous de ces grands hommes d'avertir qu'ils sont opulents : leur présence & leur cortège l'annoncent. Il n'y a personne qui

ne se trouve fatigué d'entendre un homme riche faire la description de ses biens & de ses bijoux ; vouloir qu'on les examine avec attention & à plusieurs fois ; & nous dire de qui il tient chacun d'eux , & combien il lui coûte. Un homme né sans esprit se rend de même ridicule par la vaine ostentation du savoir : laissons-lui la gloire d'illustrer ainsi son ignorance. Mais passons du côté de l'homme d'esprit & de goût : nous appercevons , sans qu'il nous le dise, que l'érudition est une source tranquille & inépuisable , dont les eaux salutaires font jouir d'une santé robuste , & maintiennent une beauté naturelle dans la fraîcheur , la liberté des mouvements , & un embonpoint modéré qui favorise une noble aisance.

LA TRAGÉDIE, noble sans affectation , naturelle sans bassesse , doit ne jamais perdre de vue la compassion & la terreur ; & répandre sur toute la pièce une tristesse majestueuse. L'Auteur , après avoir choisi un sujet susceptible d'une heureuse invention , développe l'intrigue ; de manière que toutes les circonstances se produisent insensiblement , sans confusion , & dans l'ordre naturel. Il ne laisse le spectateur que dans le degré d'incertitude

nécessaire pour former l'intérêt , & augmenter le plaisir. Mais aussi tout ce qui paroît sur la scène tend à l'action principale. Après une exposition claire & précise, le nœud sort du fond même du sujet ; le dénouement se prépare toujours de plus en plus ; & la manière dont il se fera est encore incertaine un instant avant qu'il arrive. Enfin l'habile homme ne fait point usage du grand nombre d'incidents, qui est le refuge de ceux dont le génie n'a point assez d'abondance ou de force pour attacher le spectateur par une action simple , soutenue de passions animées, de beaux sentiments, & d'une élégante expression. Il n'y a que très-peu de génies capables de se tirer de la complication d'incidents avec autant de succès que Corneille.

LA COMÉDIE , dont le but est d'imiter les diverses conditions des hommes dans la vie commune , prête à chaque état un langage particulier. Son style est toujours celui qui convient à chacun des personnages qu'elle introduit sur le théâtre. Son art consiste à saisir le ridicule , à faire une naïve peinture des mœurs qu'elle veut corriger , à rendre son action très-vive , écarter ce qui pourroit être languissant ,

& donner de la force aux caractères qu'elle représente. Le bon comique ne prend point sur lui d'exciter machinalement des éclats de rire , qui tiennent moins du plaisir que de la pitié , & dont l'esprit rougit toujours. Il s'applique à insinuer , par des traits frappants qui résultent de l'ordre des mouvements du tableau , cette joie douce & parfaite , qui remplit le cœur , & ne laisse rien à désirer à l'esprit.

Le style du *Poëme épique* doit être pur , grand sans enfure , plein sans superfluité , & soutenu par une douce harmonie. Les descriptions y font un bel effet ; parce que c'est le Poëte qui parle. La maturité de jugement , la pénétration d'esprit , une grande fertilité , une imagination riche , des figures hardies , un génie plein de feu , de l'enthousiasme ; enfin le merveilleux assemblage des talents les plus rares & les plus incompatibles , rendent un beau génie digne d'entreprendre un poëme héroïque. Mais Horace l'avertit qu'il doit toujours craindre de succomber à la foiblesse & au sommeil , dans l'exécution d'un si long ouvrage.

Voilà des principes & des règles de style , sur lesquelles il me paroît que les personnes

de goût sont généralement d'accord. Le caractère particulier à chaque génie doit toujours être relatif à ces idées qui guident nos décisions. Chaque homme a des traits , & des différences sensibles , qui servent à le distinguer de tout le reste du genre humain : mais le premier coup d'œil, l'ensemble & la proportion de toutes ses parties , font voir qu'il est homme , & comme tel , essentiellement différent de toute autre substance.

§ XXXV.

Concernant le bel esprit.

IL y a des Ecrivains estimables qui par zèle pour rapprocher de la nature tous les ouvrages de l'art , déclarent en général la guerre à l'esprit brillant. Ces Auteurs n'y voient qu'un violent amour pour la subtilité & l'affectation , une éloquence fardée , des pensées cherchées trop loin , un style artificiel qui dégénere en énigme. En conséquence ils font remarquer comment les Sciences dégénérèrent à Rome quand l'esprit brillant s'y fut introduit.

A Ciceron succéda Pline ; Lucain fut égalé à Virgile ; Tacite fit presque oublier César. L'esprit se mit à la place du génie ; & le brillant fut le principal mérite de ce qu'alors on appelloit solide , mais qui n'en méritoit pas le nom.

Pour rendre la chose plus sensible ; par un contraste d'autant plus frappant , qu'on y juge de deux excellents Poètes , on oppose Ovide à Virgile. Celui-ci commence ses Géorgiques par la description de l'âge d'or , & de ses avantages ; & le coloris qu'il y donne est si naturel , que les miracles de la fable ont un air de vérité. Ovide a aussi traité ce sujet dans le premier livre de ses Métamorphoses. Mais on reconnoît , dit-on , dans ces deux morceaux poétiques , combien l'esprit est inférieur au génie. Ovide est un bel esprit , qui peint vivement les objets , mais qui cherche trop à briller. On y voit un Auteur qui cesse d'être riche , parce qu'il s'épuise par un excès de fécondité : l'art chez lui fait disparaître la nature. Ovide ne fait point se modérer ; il semble avoir ignoré que le beau même a ses bornes , & qu'elles doivent être respectées. Virgile , doué d'une sobriété judicieuse , continue l'Auteur que je copie , ne dit que ce qu'il

faut dire ; & il le dit toujours de la manière dont il doit être dit. A la suite d'un objet frappant , il ne met point par forme d'embellissements des circonstances qui n'étant que jolies , affoiblissent la première impression. Dans Ovide , l'âge d'or paroît une mignature : Virgile en fait un tableau dans le goût de Raphaël. En un mot , le premier fait le roman de l'âge d'or , le second en fait l'histoire.

Ce parallele est une sensible démonstration de la diversité de goûts , laquelle sert si souvent de règle à nos décisions. Sans prétendre en contester aucun article , je mettrai simplement ici une réflexion qui semble y avoir quelque rapport. C'est que l'on voit des Ecrivains qui blâment Homere , dans le dessein de faire admirer Virgile seul. „ Pourquoi Homere , disent-ils , n'a-t-il pas représenté Achille aussi , bon & aussi parfait qu'Enée ? „ On leur donne pour toute réponse que la morale des deux poèmes demandoit des caracteres tout opposés.

D'autres accusent de prévention , & même presque d'ignorance , ceux qui trouvant les odes d'Horace pleines de beautés peu communes , les placent entre les plus précieux monuments de l'antiquité. Il y man-

que , dit-on , certaine rondeur , que l'on croit aujourd'hui devoir régner dans un dessein bien suivi.

Je rapporte ailleurs la maniere dont M. de Voltaire désapprouve quelques décisions de M. Despreaux, dont il établit que le goût a eu plusieurs âges , qu'il est important de distinguer. Ce Satyrique est encore taxé de prévention & de caprice dans ce qu'il dit du Tasse. M. Mirabaud nie que plusieurs beautés du Poète italien soient par rapport à celles de Virgile ce que le clinquant est à l'égard de l'or. Cependant l'Académie de la Crusca fut bien plus rigoureuse que M. Despreaux , s'il faut en croire son Secrétaire ; qui prononça , dit-on , au nom du corps , que la Jérusalem délivrée étoit un poème sec , pauvre , estropié , sans proportion , sans invention , froid , obscur , &c. Et M. Despreaux n'en pensoit pas si défavantageusement.

Enfin la république des Lettres n'a pas entièrement oublié avec quelle chaleur M. Despreaux soutint le sentiment de Longin contre MM. Huet & le Clerc , au sujet du sublime d'un endroit de Moïse. Le Rhéteur grec & le Poète françois donnoient pour un excellent modele de sublime un endroit où l'Evêque d'Avranches & le sa-

vant Hollandois ne trouvoient qu'une expression assez commune , appliquée à une chose fort grande en elle-même.

Il n'est que trop vrai que beaucoup d'Ecrivains , anciens & modernes , doués de beaucoup d'esprit & d'une imagination brillante , avec le talent de s'exprimer heureusement , se laissent aller volontiers au plaisir de parer leur style. Ils croient l'embellir par certains mots recherchés , & par des tours qui représentent un Auteur beaucoup plus occupé à étudier les ornements , vrais ou faux , & pour ainsi dire les minauderies de l'esprit , qu'à traiter solidement la matière. D'autres , moins capables de plaire , mais également frivoles amateurs d'idées singulièrement subtiles , „ pourroient tenir école d'obscurité , comme dit Quintilien ; & donnent „ droit de supposer que dans leurs transports pour le beau ténébreux , ils s'écrient : *Voilà qui est excellent , je n'y entends rien moi-même.*

L'on ne peut aussi disconvenir que ceux qui affectent de passer pour gens à bons mots , hazardent plus de platitudes que de phrases réellement spirituelles : & comme des esprits foibles , incapables de discernement , veulent imiter tout ce qui ap-

partient à ces personnes , il leur arrive souvent de ne saisir que le mauvais ou le médiocre. Ces choses sont plus à leur portée : & l'excellent est rare ; & ne peut être senti que par le bon esprit.

Me sera-t-il permis d'indiquer ici quelques beautés fausses , qui ont trouvé grand nombre d'admirateurs ? Dans un sermon prononcé le jeudi saint en présence de Louis XIV , lorsque le célèbre passage du Rhin étoit encore un fait récent ; le Prédicateur dit au Roi : „ Ces eaux que
„ vous avez passées avec autant de rapi-
„ dité qu'elles sont rapides elles-mêmes ,
„ périront un jour ; mais ces eaux que vos
„ mains royales viennent de répandre sur
„ les pieds des pauvres , subsisteront éter-
„ nellement devant Dieu. „ Cette allu-
„ sion me semble très-froide , & indigne
„ de la grandeur du sujet.

Dans l'oraison funebre de M. de Turenne , M. Flechier paroît oublier sa justesse ordinaire lorsque parlant dans son exorde aux ennemis de la France , il leur dit : „ Puissiez-vous dans l'abondance
„ de vos larmes éteindre les feux d'une
„ guerre que vous avez malheureusement
„ allumée.

Marot fit au sujet de la mort de Louise

de Savoye , mere de François I , une églogue fameuse , dont voici un fragment :

Rien n'est çà bas qui cette mort ignore.
Cognac s'en cogne en sa poitrine. blême ;
Remorantin la perte remémore ;
Anjou fait joug , Angoulême est de même ;
Amboise en boit une amertume extrême ;
Le Maine en mene un lamentable bruit : &c.

Cette piece singuliere fut regardée en son temps comme un chef-d'œuvre d'esprit ; & elle trouva , même sous le regne de Louis XIV , un admirateur ; qui plus est , un copiste , dans le Maire d'une petite ville ; qui harangua ainsi un Lieutenant-général des armées du Roi : „ Monseigneur , tan-
„ dis que Louis le grand fait aller l'Em-
„ pire de mal en pire , damner le Dane-
„ marck , suer la Suede ; tandis que son
„ digne rejeton fait baver les Bayarois ,
„ rend les troupes de Zell sans zele ; &
„ fait faire des essles aux Hessois ;
(*Pomets une longue tirade de semblables platitudes.*) „ vous , Monseigneur , non
„ content de faire sentir la pesanteur de
„ vos doigts aux Vaudois , vous faites
„ encore la barbe aux Barbets. C'est ce
„ qui nous oblige d'être avec un très-pro-
„ fond respect, Monseigneur, vos très-hum-

„ bles & très-obéissants serviteurs , les Maï-
re & Echevins de la ville.

Outre ces étranges abus , qui dégradent la noblesse de la nature , il peut aussi y avoir dans un ouvrage plus d'esprit qu'il n'en faut pour sa bonté & sa perfection. Il en est des écrits comme du corps humain , qui périt par l'excès de sang & de chaleur. L'expression est aussi , à l'égard de la pensée , comme un habillement ; c'est-à-dire qu'elle n'est décente qu'autant qu'elle est assortie avec le sujet. Une pensée basse , exprimée par des mots pompeux , ressemble à un paysan revêtu de pourpre & d'hermine ; & des Auteurs de mauvais goût sont , comme certains malades , d'autant plus à plaindre , qu'ils ne sentent point leur mal , & qu'ils prennent pour embonpoint ce qui n'est que bouffissure. (Ces comparaisons ainsi entassées pourront être mises elles-mêmes au rang de l'excès de bel esprit. Elles servent cependant à rendre très-sensible ce que M. Pope ne pouvoit guere expliquer que par des réflexions seches , nécessairement plus étendues ; & qui n'eussent pas renfermé plus d'instruction que l'on n'en trouve ici en peu de mots , & d'une manière aussi claire que concise.)

Mais

Mais s'il y a des gens qui abusent de leur esprit , & d'autres qui affectent de produire la fausseté du leur , est-ce une raison pour exclure généralement le bel esprit ? & faudra-t-il adopter le sentiment d'un Auteur qui restreint l'Eloquence à la netteté dans le discours , au naturel dans les pensées , & à la naïveté dans le style ? Le bel esprit est aussi propre à certains Ecrivains , que les éclairs au tonnerre , ou que les phénomènes célestes à la substance inflammable dont l'agitation les produit. Les uns & les autres effets doivent nécessairement se manifester , tant que leur cause subsiste : & dans les personnes dont je parle , le brillant est un mouvement soudain qui laisse échapper des traits lumineux , sans que l'esprit dont ils partent ait eu l'intention de les produire.

Lorsque ces génies heureux traitent les sujets même les plus communs , ils y laissent des traces éclatantes , qui leur donnent une forme nouvelle , & un mérite distingué. Le soleil , en parcourant l'univers , & répandant également ses rayons sur tous les objets qui se trouvent sous l'espace qu'il décrit , orne ainsi certains fruits par des couleurs vives , qui sont l'effet nécessaire de l'action de cet astre.

A a

sur des endroits dégarnis de feuilles. Bar-
tiste donne sans réflexion un coup d'ar-
chet ; & tous les esprits , avertis par le
son , deviennent attentifs. On s'est ap-
perçu d'un coup de maître ; & ce son est
parti de l'instrument , presque sans l'aveu
du savant Artiste.

Ovide nous apprend qu'il faisoit des
vers sans en avoir l'intention : *Quicquid
tentabam dicere , versus erat.* Aussi un génie
tel que le sien , naturellement poétique , ren-
doit-il brillant & plein d'esprit tout ce qui
sortoit de sa plume. On voit , pour ainsi
dire , les roses naître sous ses pas ; & il
n'a presque aucun besoin d'être attentif ,
pour faire sortir les fleurs du milieu des
huisseaux les plus épineux. Par-tout regnent
dans ses Poésies une facilité surprenante ,
une vivacité toute naturelle , une admira-
ble douceur : & l'on trouve jusques dans
ses négligences , & dans le petit nombre
d'endroits où il est affecté , un agrément
& des charmes dont il n'est pas possible
de se défendre. C'est une jeunesse aimable
& riante , qui nous aborde avec un
air enjoué ; & badinant joliment & avec
esprit , nous égaie nous-mêmes , & nous
fait oublier pour quelques instans le sé-
rieux de l'âge mûr , & le poids accablant
de la vieillesse.

Petrone , qui réunissoit l'aisance de l'homme de Cour , & la science de l'homme lettré , communiqua l'une & l'autre à sa Poésie. On se plaît à y voir les agréments de l'art , & la beauté de l'imagination , un style poli , & des graces qui appartiennent en propre à cet agréable Ecrivain. Tout ce qu'il dit a en même temps un air naturel ; & il fait donner à chacune de ses pensées un tour si fin & si délicat , qu'on ne sauroit presque espérer de le rendre en notre langue , beauté pour beauté , ni même de le traduire assez bien pour qu'il soit reconnoissable.

Lafontaine travaille-t-il d'après Esope ? ce copiste habile ajoute d'ordinaire infiniment aux riches beautés de son modele ; qui devient plus brillant entre ses mains , sans rien perdre de sa naïveté.

Chapelle , que M. de Voltaire nomme le plus badin des beaux esprits , nous fait le récit de son voyage en Languedoc ; & cet élégant morceau

..... Du plus charmant badinage
Est la plus charmante leçon.

Il n'y a point de connoisseur , ni d'homme de goût , qui ne lise avec un singulier plaisir cet ingénieux mélange de vers &

A a ij

de prose ; & en général toutes les Poésies d'un génie si fécond & si heureux :

Ces vers aisés, ces vers coulants,
De la nature heureux enfants ;
Où l'art ne trouva rien à dire.

Chaque esprit met ainsi l'empreinte de son goût à tout ce qu'il produit. Il n'est pas besoin d'y tracer en chiffre, comme firent autrefois les Graveurs, & quelques Peintres, le signe caractéristique de l'Auteur. La manière dont un sujet est traité annonce l'habile Artiste. Il suffit d'avoir du goût, & quelque connoissance acquise par l'usage, pour discerner à l'œil un tableau de Raphaël ou du Titien d'avec ceux de Paul Véronèse, Rimbren, Vandyck, Poussin, le Brun, &c. L'on reconnoît ainsi la force de génie de Corneille, jusques dans ce qu'il a fait de médiocre ; comme la dignité & l'éloquence dans Racine, la justesse dans Boileau, la naïveté dans Lafontaine, dans Chaulieu les grâces ; & par-tout dans l'ingénieux Molière, les saillies, la vive imitation des mœurs, le grand homme.

Mais il faut être né avec de telles dispositions, pour qu'elles se communiquent aux ouvrages de l'esprit d'une manière

frappante. En vain prétend-on les acquérir : l'art ne réussit jamais à prévenir la nature. Celui qu'elle ne distingue point par des talents supérieurs , doit se contenter de suivre une route simple & commune. La nature l'y précède : & il peut espérer d'exceller aussi en ce genre par le secours de l'art. Un ouvrage ne peut manquer d'être beau , si l'Auteur choisit un sujet où le vrai soit sensible ; & s'il a de l'élévation dans ses pensées , de la justesse dans les termes , des expressions nobles , des tours nouveaux & heureux , & une grande régularité dans la composition. Au lieu d'abuser de l'esprit & de la parole , il est donc conforme à la sagesse de s'attacher à un genre d'écrire simple , naturel , nerveux , & où regnent la clarté & la précision ; de ne choisir les termes que dans la vue d'exprimer toute la force des pensées ; & de n'admettre que des pensées vraies , solides , & concluantes pour le sujet où l'on se renferme.

C'est ainsi que Virgile , né avec moins de brillant qu'Ovide , prit sagement un style proportionné à son génie , & devint excellent en son genre. Ses Géorgiques sont peut-être le morceau le plus travaillé &

A a iij

le plus fini de ceux que nous avons reçus de l'antiquité. L'Enéide, écrite avec noblesse, a quelque chose de plus frappant, & des beautés plus variées & plus majestueuses; mais aussi les Géorgiques sont plus parfaites en elles-mêmes : & quelque simple que soit la manière avec laquelle l'habile Poète a traité ce sujet, on ne laisse pas d'y appercevoir des beautés vives, délicates, fines, assorties au génie de l'Auteur & à sa matière. Rien n'y approche de ce qu'on nomme pointes, allusions faussement ingénieuses, subtilités, sentences que l'on affecte de rendre brillantes, &c. Le bon esprit renferme essentiellement autant de bel esprit qu'il en faut pour représenter la nature dans une attitude favorable. Comme le bon esprit n'aspire point à ce qui excède ses forces & sa portée, il trouve, en s'attachant au genre que la nature lui indique, autant de ressources & d'ornements, que les sujets qu'il traite en sont susceptibles. Nous reconnoissons peut-être dans son ouvrage des choses qui ont été souvent pensées; mais elles n'auront jamais été mieux exprimées. La sagesse y place à propos des traits frappants, dont la première vue nous fait sentir que ce sont des images exactement conformes à la vé-

rité. Tout y est juste ; tout occupe la place qui lui convient. Un bel ordre regne en général dans la disposition d'un plan heureusement inventé ; & ce noble ensemble est un charme aussi réel que le plus éblouissant éclat de l'esprit brillant.

§ XXXVI.

Sur les compilateurs.

EN tout genre tout est fait , disent bien des personnes ; & selon elles nous ne pouvons plus être que des glaneurs ou des copistes. Cette sentence peut avoir certain degré de vérité ; mais on ne doit pas la regarder comme universelle & applicable à tout genre.

Les Sciences se perfectionnent journellement. On ne peut contester que nous acquérons des connoissances réelles & utiles , dont nous ne voyons point de vestiges dans les écrits de ceux qui nous ont précédés. L'art d'écrire se présente outre cela sous de nouvelles formes , qui ne sont pas exactement celles de nos peres ; & qui créées par de féconds génies , multiplient les manieres d'être , &

donnent un mérite propre à chacune d'elles. La diversité de méthode , qui varie autant que les goûts , sert aussi à donner les avantages de la nouveauté à un ouvrage qui traite des sujets déjà connus : & souvent ceux qui veulent approfondir la matière , trouvent dans les écrits récents des secours qu'ils chercheroient en vain dans l'antiquité.

Mais supposons que les modernes soient absolument réduits à copier ou à glaner ; cette condition est-elle bien fâcheuse ? L'esprit trouve jusques dans cette occupation ce qui l'intéresse le plus ; des occasions de s'amuser & de s'instruire. Quelque habiles que soient les ouvriers qui ont moissonné un champ littéraire , on ne perd point son temps à glaner après eux. Portons nos regards sur le domaine des Sciences. On n'en apperçoit aucune partie où il n'y ait des gens actuellement occupés au travail , & qui trouvent autant à faire que si personne n'y eût passé avant eux : souvent même ces derniers ne sont pas les moins utiles au Public. Si l'on ne sauroit nommer aucun sujet de Théologie , de Médecine , de Jurisprudence , ou de quelque autre science , qui n'ait été traité par nombre

de Savants, dont les uns ont succédé aux autres ; il faut reconnoître aussi qu'il n'y a personne entre ces Auteurs qui n'ait trouvé des partisans. Il ne manque pas même de gens qui croient avoir tiré un avantage réel de la lecture de ces ouvrages ; quoique peut-être ils n'y aient traité que des matieres sur lesquelles on avoit beaucoup écrit auparavant.

Le copiste qui ne dit rien de nouveau n'est pas à mépriser pour cela. Pourvu qu'au moins il offre quelque chose d'utile , il met sous nos yeux des choses que peut-être beaucoup de lecteurs n'ont jamais sues ; ou si l'on en avoit des idées , elles étoient en danger de s'effacer. La mémoire n'est que trop souvent un dépôt peu fidele. Et combien y a-t-il de choses que nous sommes bien aises de ne pas oublier ! D'ailleurs tant de matieres qui nous intéressent étant traitées par les Savants en différents endroits, souvent éloignés les uns des autres ; il n'est pas possible que les mêmes choses se retrouvent dans tous les livres. Le copiste , le compilateur , deviennent donc des citoyens utiles ; puisqu'ils communiquent à un plus grand nombre de personnes ce qui seroit inconnu à la plupart, sans le soin

qu'ils prennent de ramasser ce qui est éparé en différents lieux , & d'établir un commerce plus général entre les Sciences & les Savants.

Mais leur travail est exposé à un inconvénient ; celui de s'assujettir trop au style & aux manières des Ecrivains dont ils empruntent ce qu'ils se proposent d'offrir au Public comme un nouveau présent. Il en résulte quelquefois une espece de bigarrure , plus désagréable & plus sensible dans certains genres que dans d'autres : par exemple , dans l'Histoire. Un Auteur qui imite servilement , fait perdre à son ouvrage la vivacité & l'air aisé qui caractérisent les écrits originaux. Il y a tel ouvrage de compilation où l'on distingue sans peine , en un endroit , le langage fastueux d'un dogmatique ; en un autre , la circonspection d'un pyrrhonien ; ici l'enflure du style platonique , où l'enthousiasme de Mallebranche ; là le tranquille qui caractérise pour l'ordinaire les écrits de le Clerc & de Leibnitz. Que l'on cite des fragments de controverse ; le style de M. Arnaud est toujours ardent ; celui de M. Claude plein de modération : il semble que l'on voie M. Nicole se posséder dans ce qu'il s'efforce le plus

de prouver, & M. Jurieu s'emporter pour les moindres choses.

Il est vrai qu'une compilation crue & indigeste peut produire un mauvais effet ; comme le mélange imprudent des aliments qui fournissent des sucs opposés , devient nuisible à nos corps. Virgile prit Théocrite pour guide dans l'art des églogues, jusqu'à le copier quelquefois mot pour mot ; & quoiqu'en général , même en copiant , il surpasse son modele , on ne laisse pas d'appercevoir en lui quelques images des défauts qu'il a eu devant les yeux : la grossièreté , la bassesse , & l'inégalité de style qui l'éleve quelquefois beaucoup au dessus de la portée des gens de la campagne. Dans l'Enéide , il suit Homere pas à pas , & feint seulement de suivre une route différente : mais on reconnoît la main du copiste, & le génie de son original. Homere ordonne des jeux funebres pour Patrocle : & Virgile en fait célébrer pour Anchise. Enée va visiter les Ombres à l'exemple d'Ulysse. Le héros de l'Odyssée ayant été arrêté dans son retour vers sa patrie par la puissance de Calypso ; l'on voit de même Didon retenir Enée. Virgile lui met en main des armes divines , parce qu'Achille en reçut d'Ho-

mere. Et ainsi de presque tout ce célèbre poëme, où cependant regne aussi un génie particulier ; qui en inspirant au Poète une versification charmante, lui a dicté de grands morceaux d'une beauté achevée, & qu'il est croyable que l'on ne surpassera jamais. Si ce Poète ne se fût point assujetti à être copiste ; un esprit aussi capable d'invention que l'étoit le sien, eût sans doute mis en général une meilleure ordonnance dans son poëme ; les événements seroient mieux amenés ; il auroit apporté plus d'art à ménager des surprises agréables, donné plus de noblesse à ses caractères, & de variétés aux incidents. Aussi M. de Fontenelle, qui nous fait appercevoir ces imperfections dans l'Enéide, assure-t-il qu'il ne sera point surpris de voir quelques Poètes aller audelà de Virgile ; & que nos romans, qui sont des poëmes en prose, en ont déjà fait voir la possibilité.

N'en concluons pas néanmoins que tout ouvrage de compilation nuise au génie, & occasionne du désagrément au lecteur. " M. Duhamel avoit pris Ciceron pour modele d'une latinité pure, & exquise : & on reconnoît l'original, non seulement à ces traits gracieux,

„ mais aussi à beaucoup d'expressions
 „ ingénieuses & fines dont les ouvrages
 „ de ce Savant sont semés. Les raisonne-
 „ ments philosophiques dépouillent leur
 „ sécheresse ordinaire , en passant au tra-
 „ vers de son imagination fleurie & ornée ;
 „ & n'y prennent cependant que la juste
 „ dose d'agrément qui leur convient. „ *

M. Despreaux , qui a traduit en quantité d'endroits Perse , Horace , & Juvénal , donne à leurs pensées un tour nouveau. La manière hardie dont il s'exprime montre presque autant d'invention qu'il en faut pour produire une pensée neuve. En un mot , comme a dit M. de la Bruyère , ce Poète paroît créer les pensées d'autrui.

L'exemple des armées combinées , qui pour l'ordinaire ne font pas de glorieuses expéditions ; cet exemple , dis-je , ne prouve rien contre ce que j'avance ; & le succès de nos dernières guerres peut être avantageusement opposé à la prétention que l'on allègue avec autant de confiance que si c'étoit un principe constamment avoué de l'expérience. Ces sortes de troupes souffrent beaucoup , &

* Tiré de son éloge , par M. de Fontenelle.

deviennent inutiles , quand ceux qui commandent ne sont pas d'accord entr'eux ; & sur-tout lorsque les Généraux des auxiliaires ne veulent pas exposer les corps qu'ils ont en commandement. Il n'en est pas ainsi d'un Ecrivain dont le génie domine avec une égale autorité sur tout ce qu'il a rassemblé de divers Auteurs ; sa main place chaque chose où il la croit convenable. Comme un Général absolu , il ordonne une marche ; & tout part à sa voix. Dépêche-t-il un corps aguerri , & qu'il croit propre à décider une action ? ce corps quoiqu'étranger lui obéit : & tous les mouvements étant dirigés par un seul chef , il en résulte infailliblement les grands effets qu'il avoit prévus dans le Conseil où il a disposé tout d'avance.

Un corps d'armée feroit moins puissant , s'il n'admettoit pas des secours étrangers : & le plus beau génie succombe bientôt , s'il n'est pas soutenu de la science , qui est une force & une richesse dont la variété relève de beaucoup le mérite de l'ouvrage.

La toile qui n'est chargée que d'une seule couleur , ne mérite point le nom de tableau ; c'est un objet indifférent. Mais

la main de l'Artiste la couvre-t-elle de diverses couleurs habilement assorties , dont les unes fondues avec les autres forment des nuances & des gradations imperceptibles ? alors cette toile devient animée. Nous y voyons respirer la nature ; les objets semblent agissans ; des yeux regardent avec vivacité , & nous parlent presque réellement. Enfin les objets & les couleurs savamment rassemblés sous un point de vue , donnent l'existence à un tableau qui mérite notre admiration.

Qu'est-ce que la marqueterie , sinon un ouvrage ingénieux , qui de différentes pieces rapportées fait un tout plus solide que le tableau , dont il imite l'art & la variété ?

Mais ces ouvrages dont nous sommes si agréablement flattés ne devenant capables de produire un bel effet , que par la conduite d'un principe unique. Le génie d'un seul homme médite un projet , & quand il a réglé tout ce qui doit y concourir , il faut encore qu'il dirige d'une manière absolue son exécution.

Nos corps , ces étonnans composés de parties qui semblent devoir mutuellement se détruire , sont cependant chacun un tout admirable , formé par la sagesse

suprême ; qui combinant dans une progression infinie l'action des solides & des liqueurs, les fait servir à ses desseins, & se prêter un secours assidu. L'action réciproque de substances si opposées entr'elles est d'autant plus merveilleuse, qu'elle ne devient sensible que dans le cas où quelque dérangement, occasioné par une cause extérieure, interrompt ce bel ordre. La diversité des parties ne met donc pas d'obstacle à la régularité d'un ouvrage, lorsqu'une main intelligente préside à leur disposition.

D'ailleurs on aime à voir régner dans les ouvrages de l'esprit une variété de style opposée à la monotonie, contre laquelle nous sommes généralement prévenus. Et cette diversité peut devenir l'effet même d'une compilation, si l'Auteur fait ménager avec art les nuances des différents styles qui se trouvent dans les morceaux qu'il emploie. Son imagination, supérieure à tous les matériaux apportés en sa présence, juge avec autorité des endroits où une belle narration produira un bon effet. Tantôt il fera usage d'un morceau où regne une élégante simplicité, ou de tel autre qui aura l'avantage de la clarté du style. Tantôt

un

un style nerveux , mais sans faste & sans enflure , occupera avantageusement un poste où la vigueur est nécessaire. Quelquefois même le compilateur trouvera d'heureuses transitions toutes taillées , & propres à lier les parties aussi naturellement que s'il eût pris la peine de les disposer avec dessein.

Le génie de l'Historien ne saura pas moins , avec des couleurs mendrées , donner un air de vérité & de noblesse à son ouvrage. Occupé du soin de peindre les choses & les personnes avec les traits qui les caractérisent , il fait disparaître les différentes mains dont il a emprunté le fonds qui lui sert à un si beau travail. Quoique possesseur de richesses étrangères , qu'il prend sur lui de mettre en œuvre ; il n'est pas moins grand quand il nous offre des maximes solides , revêtues de tours & d'expressions dont la finesse nous cause un délicieux plaisir. Equitable arbitre de la diversité des matières , il emploie à propos un style hardi , élevé , sublime ; ou celui qui a moins de force & plus de simplicité. Mais la dignité qu'il fait régner par-tout , est proprement son ouvrage. Un beau génie est créateur dans son genre , lorsqu'il fait inventer & habile-

B b

ment exécuter ; quibique les matériaux qu'il emploie viennent de causes étrangères.

Il y a même une délicatesse de sentimens à conserver en entier les morceaux que de grands hommes ont pris la peine de former. Carlo Maratte ayant été choisi, comme le premier Peintre de Rome, pour rétablir quelques endroits du plafond sur lequel Raphaël a représenté l'histoire de Psyché, ce galant homme ne voulut y travailler qu'au pastel. *S'il se trouve un jour, dit-il, quelqu'un plus digne que moi d'associer son pinceau avec celui de Raphaël, il sera aisé d'effacer mon ouvrage pour y substituer le sien.*

no enim.

§ XXXVII.

A quoi un Auteur s'expose.

LEs personnes adonnées à l'étude se voient, en certains cas, presque dégoûtées de suivre cette route, par les difficultés qui s'opposent à leur avancement, & par la disette de secours. Elles seules savent combien il est difficile de donner la grace de la nouveauté à des faits pleins de sécheresse ; & puisés dans l'hi-

toire des plus anciens temps ; ou de procurer à des faits absolument nouveaux une autorité qui égale le respect qu'on a pour l'antiquité. Plus des matieres ont été long-temps négligées , plus il est besoin de travail pour les revêtir de certain éclat qui prévienne de nouveaux mépris. Ce n'est qu'après bien des peines qu'on réussit à répandre du jour sur des objets profondément enveloppés dans l'obscurité ; soit celle des temps , soit celle de la nature. Des lecteurs rejettent ce qui n'est point dans le goût frivole ; & un Auteur qui veut réussir se tourmente sans succès pour donner quelque agrément aux sujets plus sérieux. Enfin quelques soins que l'on ait pris pour éclaircir les difficultés , & pour lever l'embarras du doute qui naît de la disette de lumieres ; il ne peut que rarement espérer de voir applaudir à ses découvertes : encore doit-il s'estimer heureux , lorsqu'on ne les relegne pas elles-mêmes dans le genre des idées problématiques.

Ce n'est pas même assez pour oser se charger d'une entreprise considérable , que d'être très-habile ; il faut encore un zele assez grand , & assez courageux , pour vouloir courir les risques de l'in-

justice des hommes , toujours portés à ne donner leur approbation qu'aux succès. Combien d'Ecrivains pourroient dire , comme Horace , qu'ils marchent dans un sentier couvert de charbons ardents , sur lesquels une main trompeuse a semé de la cendre ! Un Auteur suit avec plaisir l'attrait charmant qui l'emporte dans la route des Sciences : mais ce sentiment délicieux n'est que trop souvent exposé à l'amertume qu'une partie du Public a la malignité d'y répandre.

Mélin de St. Gelais , jaloux de la réputation du jeune Ronfard , traite avec hauteur & dureté ce Poète naissant. Abusant même du crédit que son esprit lui donne à la Cour , il affecte de tronquer les vers de son rival , & de les lire en public avec un ton qui les empêche de plaire.

Il est des Zoïles , qui saisissent ce qu'il y a de foible dans un ouvrage , & chargent ces endroits avec toute la fureur du plus mordant caustique. Ils tentent de proscrire le livre à force de lancer contre lui des épithètes injurieuses , & de le défigurer. Celui qui eut le mauvais goût de renouveler les Poésies macaroniques , auxquelles il ajouta un facétieux bouffon ,

propre à amuser le vulgaire, Scarron, conçut le bizarre dessein d'employer cette sorte de Poésie à tourner en ridicule l'Enéide de Virgile , & de travestir ce beau poëme en une narration impertinente.

Tel qui a beaucoup lu , & n'en est pas moins ignorant , a seulement la tête remplie d'un savant fatras. Il lit tous les livres , & attaque tout ce qu'ils contiennent. Tel autre , qui a réellement une science peu commune, taxe d'ignorant tout ce qui n'est pas singulier. Il trouve de la honte à penser en quoi que ce soit comme la multitude; quelque raison qu'elle puisse avoir. Celui-ci en se perdant par trop d'esprit , donne un exemple contagieux qui nuit extrêmement au goût & à la vérité. Ceux que tout révolte , peuvent être comparés à des estomacs remplis de fucs viciés , qui leur ôtent la faculté de digérer les bons aliments.

Dans le petit nombre de ceux qui se connoissent en vers , à peine en trouverait-on deux qui se connoissent en Poésie , ou qui sachent même que la Poésie & les vers sont des choses tout-à-fait différentes. Dès le temps d'Horace il y avoit de ces demi-connoisseurs, incapables de

Bb iij

discerner la modulation poétique d'avec un ouvrage qui n'a d'autre mérite que celui de contenir des vers, bien faits chacun en leur particulier. La plupart jugent d'un poëme par la cadence des vers, & par l'harmonie. Un mauvais connoisseur, épris de l'harmonie, n'en admire que la voix : c'est le plaisir de l'ouïe, & non l'envie de cultiver son esprit, qui l'attire au Parnasse. Il peut être comparé à ceux qui fréquentent les temples, moins pour s'édifier, que pour entendre la musique. Abandonnons, dit M. Pope, abandonnons aux amateurs du son la peine de rimer en mélodie des vers insipides ; & soyons persuadés que la Poésie cherche moins à éclater par le son, que par un génie inventif, capable de former un plan régulier, de s'y soutenir par-tout également, & d'en embellir l'exécution.

On voit d'autres critiques se faire une espece d'idole de certain Ecrivain qui leur plait, & condamner absolument tout style qui n'est pas conforme au sien. Ainsi détache-t-on des passages d'Homere ; moins travaillés que quelques-uns de Virgile avec lesquels on les compare, comme a fait Scaliger dans sa Poétique ; ou bien l'on trouve trop de bassesse dans

certaines expressions d'un Auteur ; d'Homere par exemple : & cela par une prétendue délicatesse. Quelquefois aussi cela vient de ce qu'on n'est pas en état de connoître les beautés de l'original. On a vu des gens parler avec mépris du style de Moïse , parce qu'il est d'un autre genre que celui de Tacite , qui lui est postérieur d'environ dix-huit cents ans. Des Savants dans le siècle dernier allèrent même jusqu'à témoigner une répugnance totale pour lire l'Ecriture Ste. dans la vulgate ; craignant de gâter leur latinité. On étoit alors si infatué des anciens Latins & Grecs , que l'on vouloit que tout leur ressemblât ; sans considérer ni la différence de pays , ni celle des temps ; sans faire attention aussi que chaque Auteur a un génie particulier , dont il ne peut s'écarter sans violence , & sans s'exposer à ne point réussir dans toute autre route.

Il ne s'agit point de nous fixer à ce qui est ancien ou moderne. Blâmons uniquement ce qui est dans le faux ; & n'estimons que le vrai. L'érudition est sans doute nécessaire pour former le goût , & pour l'assurer ; mais à son tour , le goût est nécessaire pour digérer l'érudition ,

si j'ose ainsi m'exprimer , & pour empêcher l'esprit de convertir en poison ce qui est destiné à sa plus saine nourriture. L'ignorance & le pédantisme sont également à craindre. Si l'on court risque d'être toujours foible , en négligeant de se nourrir des mets de l'antiquité ; ceux aussi qui n'en veulent point d'autres , contractent une habitude de singularité , qui fait qu'ils ne sont jamais ni du temps ni de la nation où ils vivent. En un mot c'est un écueil à redouter pour les Savants , que certaine bassesse ou petitesse d'esprit qui les met dans le cas de régler tout le genre humain à la mesure de ce qu'ils approuvent : défaut qui vient de ce qu'ils sont trop pleins d'eux-mêmes & de leur savoir.

Aussi la critique devient-elle méprisable, lorsqu'elle est le fruit de l'orgueil ; & encore plus lorsqu'elle procède d'une basse envie , ou d'un injuste ressentiment. Quelqu'estimable que soit M. Despreaux , il est difficile de le justifier contre le reproche d'avoir mal-à-propos insulté certains noms. Le Public ne s'en est pas laissé tellement imposer par l'autorité de ce Poète , qu'il ait pris le change à l'égard de ceux qui ne méritoient pas cet outrage. Qui-

naut , & quelques autres , ont peu souffert des traits que ce Poète a lancés contr'eux ; on leur a restitué l'honneur qu'il s'étoit efforcé de leur enlever. On lui eût applaudi sans restriction , s'il s'en fût tenu comme il s'en glorifie , à *purger la satyre de la saleté qui lui avoit été comme affectée jusqu'alors* ; & à ne verser le ridicule que sur les écrits qui en étoient réellement dignes. Ainsi Chapelain ne se releva jamais de l'opprobre dont il le couvrit : & c'est en vain que M. Huet a voulu prendre le parti de cet Auteur , que tout le monde relegue dans la foule des Ecrivains oubliés. D'Assouci , Poète burlesque, mais inférieur à Scarron même , avoit tout lieu de témoigner son désespoir , au sujet de ce trait satyrique : *Et jusqu'à d'Assouci , tout trouva des lecteurs.* Ce coup de massue semble effectivement avoir beaucoup contribué à achever de le rendre méprisable.

Mais il n'est que trop ordinaire de voir l'esprit satyrique suivre imprudemment le malin plaisir d'attaquer certaines personnes , & de s'égayer aux dépens de leur réputation. Qui ne voit , par exemple , qu'Alde Manuce a voulu avancer un fait purement hasardé , dans l'anecdote

qu'il inféra concernant St. Jean Chrysostôme, dans sa préface de l'édition d'Aristophane ? Ce n'est sans doute que par une espece de badinage, & pour embellir l'éloge d'Aristophane, qu'il nous dit sans preuve, & sans en pouvoir trouver aucune, que ce Pere avoit continuellement entre les mains les 28 comédies du Poëte grec : & sur-tout qu'elles lui servoient d'oreiller durant le sommeil : plaisanterie dont le P. Tournemine a pris la peine de démontrer la fiction.

On a aussi remarqué bien des fois, que par affectation pour paroître plus ingénieux que d'autres, & savoir deviner pour ainsi dire, & lire dans le cœur & dans l'esprit d'un Ecrivain, on a jugé peu équitablement de ses ouvrages. La vaine gloire & la précipitation font qu'on se livre aux préjugés qui naissent de l'état ou de la profession d'un Auteur, ou de ses liaisons avec certaines personnes. C'est ce que M. d'Artigny (t. 4, p. 322.) reproche à M. de Marigny, auteur d'une *relation historique & théologique d'un voyage de Hollande*, imprimée à Paris en 1719. „ On apperçoit dans sa déclamation certain air chagrin & de mauvaise humeur, soutenu d'un style satyrique &

„ burlesque tout à la fois. ” Et M. d'Ar-
signy en conclut que l'invective pourroit
bien tomber, moins sur les superstitions
des Pays-Bas, que sur quelques Religieux
dont il croyoit avoir sujet de se plaindre.
Il leur prête en effet plusieurs pensées,
dont il se sert avec avantage pour les
tourner en ridicule.

Entre les choses que M. Racine ob-
jectoit à M. Nicole, dans une lettre
satyrique : ” Ce n'est pas assez, selon
„ vous, pour être savant, lui dit le jeu-
„ ne Poète, d'avoir étudié toute sa vie,
„ d'avoir lu tous les Auteurs : il faut
„ avoir lu Jansénius, & n'y avoir point
„ lu les propositions. ” Dans la suite de
cette lettre il accuse MM. de Port-Royal
de ne louer les gens qu'autant qu'ils sont
de leurs amis. Et il ajoute : ” Je ne dou-
„ te pas que vous vous justifiez par
„ l'exemple de quelque Pere ; car qu'est-
„ ce que vous ne trouvez pas dans les
„ Peres ? Vous nous dites que Saint
„ Jérôme a loué Ruffin comme le plus
„ savant de son siècle, tant qu'il a été
„ son ami ; & qu'il traita le même Ru-
„ ffine comme le plus ignorant de son
„ siècle, dès qu'il se fut jeté dans le
„ parti d'Origene. Mais vous m'avouerez

„ que ce n'est pas cette inégalité de
„ sentimens qui l'a mis au rang des
„ Saints & des Docteurs de l'Eglise,

Il n'est donc que trop vrai que les Aristarques mêmes , disons plus , les satyriques les plus fiers , ne sont pas entièrement au dessus des foiblesses de l'humanité. Il y a des occasions où on est visiblement en droit de les accuser d'avoir une balance inégale , & de traiter en amis ou en ennemis ceux qui jouissoient déjà de ce titre avant de paroître à leur tribunal. Si la vue de ce défaut d'équité empêche d'être aveuglément crédule pour leurs décisions , il faut convenir aussi que peu de gens sont exempts du préjugé qui rend les critiques maîtres d'une confiance presque générale. Le Public est naturellement porté à penser qu'ils ont raison.

Tel est l'homme. Il écoute volontiers ceux qui se vantent de l'éclairer sur les défauts de ceux qui osent se présenter sur la scène littéraire. Ne devoit-on pas plutôt être plein d'indulgence envers ceux qui s'appliquent à nous instruire & à nous plaire ?

S XXXVIII.

La consolation des Auteurs.

LEs plus grands génies, les Savants les plus distingués, ont donné lieu à la critique. Nannius a trouvé des endroits reprehensibles dans Tite-Live & dans Cicéron : Brutus traitoit même cet Orateur de babillard. Properce fut critiqué par Politien ; encore Cicéron par Petrus Victor ; & Pline le fut par Turnebe , Mercurial , & Lufinius. Cantherus censure Lycophron , Lactance , & Callimaque. Calderius a relevé des fautes dans Martial. Otoman a fait observer nombre de défauts dans Jules-César : comme Sigonius à l'égard de Plutarque & de Quintilien. Giraldi & Scaliger n'ont épargné aucun Poète latin ancien ou moderne ; tous sans exception ont éprouvé la critique de ces deux Auteurs.

Quel spectacle que celui que nous donne M. Cartaud, en prononçant sur le mérite des anciens avec une fermeté capable de faire pâlir jusqu'aux manes du célèbre

Despreaux ! Selon lui " Hérodoté raconte
 „ comme un homme ivre. (Cicéron le
 „ trouve cependant très-éloquent.) " Thu-
 „ cydide n'est pas sans défauts essentiels
 „ du côté de l'ordonnance ; ses transitions
 „ sont uniformes ; ses harangues trop fré-
 „ quentes & peu vraisemblables : & Xéno-
 „ phon & est encore inférieur à Thucydide.
 „ Pour Polybe, c'est moins un Historien
 „ qu'une espece de discoureur qui fait des
 „ réflexions sur l'Histoire. Platon a une si
 „ grande variété dans ses dialogues, que
 „ les plus zélés disciples ne conviennent
 „ pas précisément du sujet qu'il a eu en
 „ vue. Démosthène ignoroit cette sage éco-
 „ nomie qui conduit l'esprit par enchaîne-
 „ ment , & qui fait d'un discours une pie-
 „ ce régulière. Elle fut également incon-
 „ nue à Cicéron ; ou il la dédaigna. „
 Enfin M. Cartaud n'est pas moins har-
 diment décisif sur le compte des mo-
 dernes.

Si la vue de ces tableaux fait d'abord
 une impression capable d'inspirer du dé-
 couragement ; elle semble aussi très-con-
 solante , & propre à rassurer un Auteur ,
 qui doit s'attendre à se voir comme les
 autres en butte à la critique. Car c'est une
 vérité généralement reconnue , que vous

loir trouver un ouvrage où l'esprit humain n'ait point laissé de défauts, c'est désirer l'impossible ; chercher ce qui n'a pas été, ce qui n'est point, & qui ne sera jamais. Rien d'ailleurs n'est plus facile que de trouver des taches dans les écrits des plus excellents hommes ; & tel, à qui il ne coûte rien d'en faire l'observation, seroit très-embarrassé s'il lui falloit égaler ces bons Auteurs.

J'avoue que ce langage n'est pas celui que se tient ordinairement à lui-même un vrai Savant, toujours modeste ; & qu'il n'y a point de temps où on ne le trouve disposé à convenir des fautes qu'on lui fait appercevoir : mais il est aussi des occasions où le suffrage du plus grand nombre des connoisseurs doit relever son courage. Cela suffit pour le préserver de l'abattement où pourroit le jeter le bruit importun de ces critiques, qui sont parties du vulgaire, sinon par leur condition, au moins par leur génie étroit & vétilleur, & par la bassesse de leurs sentiments :

Inès de Castro, fameuse tragédie de M. de la Motte, fut reçue du Public avec un très-flatteur accueil ; & l'empressement pour en voir réitérer les représentations étoit infiniment honorable pour le Poète.

Il s'éleva cependant une nuée de critiques contre cette pièce : & un jour que l'auteur se trouva dans un café, il entendit traiter ignominieusement son ouvrage. Après avoir gardé l'*incognito* avec toute la patience possible durant une demi-heure, il adressa enfin la parole à quelqu'un de ses amis qu'il aperçut : *Allons, Monsieur, lui dit-il, nous ennuyer à la 72^e. représentation de cette mauvaise pièce.*

Un autre fait, d'une date plus récente, concerne M. de la Bruere. Ce jeune Poëte ayant composé en 1736 les paroles de l'opéra-ballet des *Voyages de l'Amour*, quelques censeurs chagrins, peut-être jaloux, répandirent dans le Public que ce n'étoit qu'un tissu de madrigaux. M. de Voltaire en jugea plus équitablement ; & pour inspirer un nouveau courage à la Muse de M. de la Bruere, autant que pour couronner son travail, il le gratifia des vers suivans :

L'Amour t'a prêté son flambeau :

Quinaut, son ministre fidele,

T'a laissé son plus doux pinceau.

Tu jouiras d'un sort nouveau,

Sans craindre jamais de Boileau,

Et sans rencontrer de cruelle.

Y a-t-il en effet rien qui puisse contrebalancer dans l'esprit d'un Ecrivain le jugement

gement favorable qu'il reçoit d'un connoisseur habile ? Si son ouvrage étoit désapprouvé du Savant , ce seroit pour lui un juste sujet d'être mécontent , & de redouter la lice des Auteurs. Mais un suffrage d'un si grand poids décide souverainement ; & parle d'un ton de voix plus digne de se faire entendre , que ne peut faire la foule des mauvais critiques.

Quand le Guide & le Dominiquin eurent chacun fait un tableau de St. André dans le monastere de St. Grégoire au mont Coelius ; Annibal Carache , leur maître commun , fut choisi pour décider auquel de ses deux élèves on devoit adjudger le prix. Le Guide avoit représenté St. André à genoux devant la croix : le tableau de son concurrent représentoit la flagellation de cet Apôtre. Voici le jugement que prononça Carache. " Le Guide ,
 „ dit-il , a fait en maître , & le Domi-
 „ niquin en écolier. Mais l'écolier est su-
 „ périeur au maître. Si le tableau du
 „ Dominiquin a plus de fautes , on
 „ y voit aussi des traits qui sont à défi-
 „ rer dans l'autre. Le génie du Guide ,
 „ doux & tranquille , n'a point as-
 „ piré aux beautés sublimes où l'on

C c

„ voit que son émule a tendu de toute sa
„ force.

L'homme judicieux se fait ainsi un plaisir de louer ; & il censure avec modération. Il paroît douter avant de condamner ; & approuve sans presque hésiter. Quiconque ne sent pas le beau autant qu'on le doit , n'est ni capable ni digne de reprendre les fautes : & un Auteur qui est assez heureux pour jouir de l'approbation des personnes éclairées , ne doit pas même paroître sensible à l'injustice qu'on lui fait. La malignité goûte une secrète joie , lorsqu'elle s'aperçoit que ses traits ont été jusqu'à celui contre qui elle les lançoit. Avec quelque modération que l'on tâche de se plaindre , on ne découvre toujours que trop de sensibilité. L'homme d'esprit doit être supérieur à des attaques si légères. S'il se plaint, on ne manquera pas de dire que c'est une consolation qu'il cherche à se procurer , & un soulagement pour sa douleur.

Un singulier moyen d'imposer silence aux critiques , est la menace de les châtier à coups d'épée : expédient militaire, inventé par Trellon , Poète Soldat , qui en fit usage en 1594. dans l'édition de

ses *Œuvres poétiques*. Il est effectivement inutile de prétendre se disculper vis-à-vis de gens prévenus , & incapables de goûts , de sentiments , de raison : & quiconque se fait une occupation de chagriner les concitoyens , est un ennemi de la société , qui par conséquent ne mérite que d'être puni.

Aussi une femme de Londres , que ses voisins accuserent d'être si médisante & de si méchante humeur qu'elle troubloit la paix de tout son quartier , devint-elle pour cela seul l'objet de la vindicte publique en 1736. Quoiqu'il ne parût point qu'elle eût jamais réellement fait de mal à personne , le Magistrat ne laissa pas de la condamner , sur le rapport de quarante témoins , à vingt livres sterling d'amende , (environ 450 liv. de notre monnoie) comme perturbatrice de la tranquillité publique.

Mais comme il ne seroit guere moins dangereux de laisser aux Auteurs la liberté des voies de fait contre l'injustice de leurs agresseurs ; il est plus convenable de leur suggérer un moyen de défense , qui pourra souvent être efficace. Je veux dire qu'Horace conseille d'employer la voix du ridicule , pour répondre aux mau-

Cc ij

vais critiques. Ordinairement, dit-il, cette conduite abrége beaucoup, & tire d'embarras avec plus d'avantage & de force, que ne feroit l'aigreur. Un Jésuite, nommé Angelinus Gazzæus, fut profiter de cette maxime à l'égard de ceux qui imputent à son Ordre grand nombre de mauvaises actions. Il leur dit en vers latins : " Ce fut à l'instigation des Jésuites
 „ qu'Eve présenta la pomme à Adam;
 „ qui de son côté ne voyoit le bien & le
 „ mal que par les yeux des Jésuites. Caïn
 „ n'eût jamais tué Abel, si l'un & l'autre
 „ n'eussent aveuglément suivi les conseils
 „ que les Jésuites séducteurs leur don-
 „ noient.

*Pomum marito, Jesuitis credulo,
 Porrexit Eva, Jesuitis credula.
 Fratrem Cæinus, Jesuitis credulus,
 Occidit Abel, Jesuitis credulum.*

De telles plaisanteries, qui ont un air de faillie & de vivacité, réussissent souvent mieux à prouver le faux d'une accusation, que ne feroit une longue & pesante apologie. L'homme de mérite ne compromet point par là sa dignité : il fait cesser une attaque trop inégale pour lui ; & évite d'entrer dans une querelle, qui le ren-

droit le jouet des fots & la risée du Public.

Il est vrai que les personnes habiles peuvent aussi se tromper dans les jugements qu'elles portent à l'égard des ouvrages d'esprit. M. Fontanini ayant paru traiter trop sévèrement divers Ecrivains par rapport à l'éloquence ; MM. Muratori & Maffei devinrent les apologistes de ceux qu'il sembloit n'avoir pas assez ménagés. Mais comme l'humanité, c'est-à-dire l'accord de la bonté du cœur avec un esprit éclairé, est ordinairement le fruit qu'on retire de la culture des Lettres ; on voit les vrais Savants , ceux à qui l'étude n'a pas fait contracter une basse pédantesque , observer constamment dans la critique même des égards réciproques.

Lorsque la beauté regne en général dans un poëme, nous dit Horace, il ne convient pas de témoigner du mépris à l'auteur, pour quelques négligences ou quelques défauts, qui sont inévitables dans tout ce qui part de l'esprit humain. Personne en effet n'est plus capable de rendre cette justice , que celui qui éprouve journellement en lui-même combien sont étroites les bornes dans lesquelles nous sommes resserrés. Cette vue habituelle a fait con-

venir les Savants que, dans les choses qui ont certain degré de difficulté , le plus habile est celui qui approche davantage de la vraisemblance ; & que la gloire n'est pas attachée à atteindre précisément le but , mais à faire des efforts convenables pour y parvenir. Aussi lorsqu'il arrive que des personnes de mérite soient obligées à disputer entr'elles, on voit que c'est moins le desir de vaincre qui les anime, que l'espérance de découvrir la vérité.

Comme il n'y a personne qui ne puisse s'abuser en fait de conjectures , qui sont souvent d'autant plus propres à séduire , qu'elles flattent davantage , ce n'est pas se rendre coupable envers les Sciences que de dire son sentiment. Est-on assez heureux pour l'appuyer de raisons solides ? c'est un droit pour annoncer comme la vérité ce que l'on pense ; puisqu'on n'y avance proprement rien de soi-même , & que tout dépend des preuves dont on l'appuie. Mais lorsque des choses sont éloignées de toute probabilité , & débitées cependant avec une confiance imposante ; ce seroit consentir à passer pour ignorant ou pour trop crédule , que de ne pas les combattre. On

ne peut aimer la vertu , sans attaquer un peu le vice , dit M. de Voltaire.

Il y a néanmoins un art pour adoucir la force de ce qui seroit capable de déplaire en nos paroles ; & cet art se trouve dans l'homme qui est assez supérieur aux faiblesses de sa condition , pour ne point s'enorgueillir de son savoir , & pour n'être guidé par aucun autre motif en donnant un avis , que par le plaisir d'être utile. Un tel critique unit à la science la politesse , & à la politesse la sincérité. Hardi , & cependant modeste , il est toujours humain , quoique juge sévère : également équitable pour les fautes de son ami , & pour le mérite d'un ennemi ; il relève les unes avec liberté , & couronne volontiers l'autre. Un goût exact , loin de resserrer les bornes de son esprit , leur donne une vaste étendue , & lui inspire autant d'affection pour les hommes que pour la science. Un commerce noble & aisé annonce que son ame est exempte de fierté : & l'on voit qu'il est charmé de donner des louanges , lorsque la raison l'y autorise. Telle est la conduite du galant homme , qui fait essentiellement partie du vrai Savant ; ainsi que Mr. de Fontenelle s'est attaché à le montrer

dans les grands hommes dont la plume élégante & délicate a composé les éloges,

La perfection de la science consiste en effet à connoître la juste valeur de chaque chose , & à posséder une ame douée de goût & d'élévation. Et la base de ces talents inestimables est un jugement formé par l'habitude des regles sûres , qui font discerner un raisonnement juste & exact d'avec celui qui n'en a que les apparences ; & séparer ce qui peut éblouir dans le style d'avec le fonds réel & sérieux qu'il s'agit d'examiner. On s'accoutume à ne point se contenter de termes confus , qui n'expliquent rien , & ne peuvent éclairer l'esprit. Conduits par la pratique des vérités simples à d'autres vérités plus composées & plus difficiles à découvrir, on devient insensiblement capable de donner beaucoup d'attention à des principes féconds par eux-mêmes ; & l'on éprouve la facilité qu'il y a à en tirer d'utiles conséquences, lorsqu'on les applique avec justesse. L'esprit devenant par degrés plus étendu , plus éclairé , plus fort , sent combien le vraisemblable est différent du vrai , & l'importance de ne pas les confondre. Il est intimement persuadé qu'il n'y a point d'esprit où la raison ne domine point ;

que la raison est inséparable de la solidité & de l'exactitude ; & qu'ainsi toutes les pensées qui brillent d'abord , puis s'évanouissent ; étant approfondies , n'appartiennent point à la vérité. Enfin à force de s'exercer sur des sujets où l'illusion est d'un côté dangereuse , & de l'autre difficile à découvrir ; le génie solide acquiert le caractère habituel d'une attention qui craint la surprise , & d'une pénétration qui la prévient.

Quand on est parvenu à ce point de perfection , il est impossible de n'être pas intimement convaincu que les hommes se doivent des égards réciproques ; & que tout ce qui tient au vrai & à l'utile mérite des éloges. Car le cœur & l'esprit ont une liaison mutuelle , qui fait que la sublime sagesse inspire la vertu. Et comme la modération & la bonté en font partie ; delà vient que l'homme dont les lumières se sont très-étendues par l'habitude du vrai , ne feint point de louer ce qui en est digne ; & qu'il ne censure qu'avec une grande retenue : en sorte qu'on discerne aisément dans sa critique un équitable penchant pour l'indulgence. Qu'un auteur est heureux , lorsque son ouvrage tombe entre les mains d'un tel juge !

§ XXXIX.

Détail intéressant au sujet de plusieurs Langues.

ON remarque dans plusieurs nations , que les personnes. qui passent pour avoir le plus de goût , témoignent de l'indifférence à l'égard de la langue vulgaire , & en adoptent une autre , qui l'emporte quelquefois ensuite , & devient comme nationale.

C'est en arabe ou en persan que sont écrits les meilleurs livres turcs : & la langue que l'on parle dans le Serrail se nomme *Turc-farci* , qui est aussi en usage parmi les Savants. Ce mélange de turc , de persan , & d'arabe , est regardé comme un langage plus énergique & plus parfait. Aussi la Poésie turque tire-t-elle ses principales beautés des mots & des tours qu'elle emprunte des deux autres Langues. En conséquence de la prédilection pour ces Langues étrangères , il y a dans les colleges de Turquie des maîtres pour les enseigner ; comme faisant partie de la belle éducation.

Chacun est libre pour introduire dans

la langue angloise des mots empruntés d'une autre langue. On y en voit encore aujourd'hui d'entièrement grecs. Le latin, le françois, l'italien, le portugais, le hollandois, s'unissent pour former une cour nombreuse autour des expressions allemandes, qui font le corps de la langue nationale. La langue françoise entre aussi par un privilege spécial dans les études des Anglois, comme l'arabe & le persan dans celles des Turcs; avec la distinction d'y être parlée seule & sans mélange dans le bel usage. Il y a peu d'écoles qui n'aient des maîtres particuliers pour cette langue. Non seulement on a imprimé depuis long-temps de bons ouvrages en françois à Londres, & ailleurs dans la grande Bretagne; mais des livres mêmes qui appartiennent proprement à la nation angloise, ont été originairement composés en françois. Telle est l'histoire d'Angleterre; que M. de Rapin Thoyras dédia au Roi George I. Nous voyons aussi dans des temps bien plus éloignés, le goût des Anglois pour notre langue. En 1490. Guillaume Caxton traduisit un ouvrage françois intitulé *Eneidos*; qui a passé pour être la traduction d'une partie de l'*Enéide* de Virgile, &

n'est cependant qu'une narration en prose de ce qui est contenu dans le poëme.

Les Latins , dont la langue , ainsi que Quintilien le remarque , a une grande ressemblance avec le dialecte éolien , trouverent un avantage considérable à employer la langue grecque , dont on y apperçoit encore des mots qui conservent sensiblement l'air de leur origine : & comme cette langue avoit servi de modele aux Romains pour polir la leur , ils la chérirent toujours. Elle étoit très-commune à Rome dans les plus beaux temps de la République ; & l'on en mêloit toujours quelque chose , comme un ornement , avec la langue nationale.

Les Grecs eux-mêmes n'avoient pas fait difficulté de composer leurs plus beaux ouvrages en une langue assortie de divers idiômes. On voit dans Homere jusqu'à cinq dialectes différents dans un seul vers.

L'éthiopien , dont les lettres , quant au son , ont un rapport sensible avec l'hébreu moderne , & quelque conformité avec le samaritain , en ce qui est de leur forme , tient aussi du grec ; dont les caracteres y sont spécialement affectés à désigner les nombres. Et lorsque la langue amharique devint d'un usage ordi-

naire en Ethiopie , l'alphabet fut augmenté de sept lettres , propres à signifier quelques termes de cette nouvelle langue.

Le gaulois , originairement dérivé du celtique , admit des mots latins , puis de rhudesques , sous les enfans de Louis le débonnaire. Vers le temps de François I , la langue , connue depuis plusieurs regnes sous un autre nom , profita des dépouilles de la Grece , & s'accrut ensuite journellement par le commerce avec les Nations voisines ; dont on introduisit quelques expressions en France : de sorte que l'italien , l'espagnol , l'anglois , & le flamand , concoururent aussi à enrichir notre langue.

Les autres peuples qui donnerent asyle aux Grecs chassés de Constantinople par l'irruption des Turcs , ajouterent nécessairement à leurs langues une partie de celle que ces nouveaux venus parloient. Delà tant d'hellénismes que l'on remarque dans les langues occidentales.

Toutes ces augmentations , en introduisant une abondance de termes , eussent été cependant de foibles avantages , si le génie combinateur & celui des Arts ne se fussent joints pour donner aux Langues une richesse solide ; qui leur procurant de nouvelles idées & de nouveaux

objets , donnerent lieu à une véritable opulence.

Car ce n'est pas proprement être riche , que d'avoir un inutile superflu : il faut jouir de biens fonciers , dont aucun ne soit dispensé d'être mis en valeur. L'agréable , le brillant même , doivent toujours être accompagnés d'utilité. A quoi sert , par exemple , aux Éthiopiens d'avoir aujourd'hui deux lettres dérivées de l'hébreu , (*Alf & Ayn*) dont ils ne distinguent point le son , & que pour cela ils emploient indifféremment dans leur écriture ? quoiqu'en hébreu ce soient des caractères dont la valeur ne peut être confondue par ceux qui savent cette langue.

Le grec n'est pas réellement riche , pour abonder en synonymes , dont l'un n'ajoute ou ne change rien à l'idée de l'autre.

Comme Ronfard , en ajoutant beaucoup de mots grecs & latins aux françois , ne fit que rendre notre langue plus fastueuse ; M. de Brueilh a dit que ce Poète l'avoit appauvrie en voulant l'enrichir. (Voyez son *discours sur l'utilité des Académies.*) Jodelle & Ronfard ne nous donnerent en effet aucun avantage réel , mais de nouveaux ornements en-

ployés sans goût , avec une profusion gothique ; & empruntés des anciens avec avidité , par le seul motif d'adopter des expressions étrangères.

Le turc moderne au contraire s'est enrichi en introduisant dans son sein la force de la langue arabe , & la tendresse du persan.

Les Poètes grecs faisoient des innovations utiles , dès que , sans altérer le sens des choses , ils admettoient des sons inconnus dans l'usage ordinaire ; lesquels d'ailleurs leur servoient à varier la cadence & l'harmonie , & en conséquence à diversifier le plaisir qui est proprement l'effet de ce bel art. Ils allongèrent donc des mots , & en raccourcirent d'autres : ils prirent le dialecte dorique , quand l'ionique ne les accommodoit pas ; & au défaut de tous deux , l'attique , l'éolique , ou le commun. Par là cette langue acquit de nouveaux moyens d'exprimer les pensées , & de leur donner un tour , ou même un son , dont la présence influoit singulièrement sur les esprits. La cadence différenciée les dispoit aux impressions les plus convenables à chaque circonstance : avantages qu'on ne pouvoit pas attendre de l'uniformité , qui moins capable de

varier les inflexions , occasionoit aussi dans nos organes des mouvements à peu près semblables entr'eux.

Les monosyllabes & les particules expletives , en grand nombre dans la langue angloise , font une richesse réelle , qui donne beaucoup d'aisance pour exprimer les diverses combinaisons d'idées ; au lieu que cette diversité ne peut être qu'imparfaitement comprise , quand les pensées n'ont point de signe particulièrement affecté à chacune d'elles.

Nous pouvons exprimer en françois avec des termes propres les affections & les sensations de notre ame , dans un grand détail de leurs différences. Les nouvelles découvertes , & les progrès des Sciences & des Arts , ont encore libéralement donné à notre langue une prodigieuse quantité de mots inconnus aux Grecs & aux Romains ; en sorte que les termes qui appartiennent aux Arts égalent à peu près le nombre de ceux qui sont de l'usage commun. Cette vérité se démontre sensiblement par le Dictionnaire de l'Académie françoise , lequel n'a pas plus d'étendue que celui qui est spécialement destiné aux termes d'Arts. La connoissance de ces mêmes expressions de-
vient

vient entre les mains des beaux génies une source féconde en richesses très-réelles , par les heureuses métaphores que les Savants en tirent ; & qui leur servent à créer de nouvelles formes pour en revêtir leurs idées. Cette nouveauté charmante devient pour elles un agrément précieux. D'ailleurs la beauté de ces analogies, découvertes dans les Arts , & mises en œuvre par l'esprit , est entièrement différente d'une obscure équivoque , dont l'effet est d'embarrasser , de jeter dans l'incertitude , & d'exposer à la dispute & à l'erreur. Cette ressemblance au contraire a quelque chose de lumineux , qui nous éclaire & nous cause une agréable surprise ; d'où résulte une plus forte impression de l'idée , offerte sous une parure à laquelle on ne s'étoit pas attendu.

Comme l'art de se rendre intelligible , & les moyens de prévenir l'erreur , sont un mérite qui fait qu'une langue approche beaucoup de la perfection ; il semble que les points des Hébreux doivent être mis au nombre de ces précieux avantages. Il en est de même de la prodigieuse étendue des signes inventés par les Chinois. Chaque mot , soit simple , soit composé , y a un caractère qui lui est

D d

propre ; mais tous dérivent primordialement d'environ 330 mots simples , monosyllabes , & indéclinables , dont la combinaison multipliée à l'infini par des accents & par des notes d'inflexion , d'aspiration , &c. se prête à signifier tout ce que l'on veut faire entendre. On ne peut se méprendre sur le sens d'un mot : chaque différence d'idée qu'on lui attache , reçoit une différente expression par le rang qu'on lui fait occuper avec d'autres mots. Et dans l'écriture , il y a un caractère particulier qui désigne chaque ton , chaque inflexion de voix ; lesquels dans la parole déterminent sensiblement ce que l'on pense.

D'ailleurs les Chinois ont l'avantage d'éviter les longueurs que la première vue de ce détail pourroit faire soupçonner. Tel caractère simple suffit pour désigner deux ou trois mots de suite ; tel autre exprimera même distinctement une phrase entière. Après tout , la grande précision à laquelle on s'attache dans cette langue étant reconnue pour posséder un avantage réel par le prodigieux détail , on est moins étonné d'entendre dire que les Chinois ont environ quatre-vingt mille caractères. Et puisque l'on acquiert jour-

nellement de nouvelles connoissances , & de nouvelles combinaisons d'idées ; il est naturel que le Dictionnaire fait par les ordres de Cang-hi, ne se trouvant pas assez ample , quoique composé de 95 volumes , on y en ait ajouté 24 autres. En un mot, dès qu'il s'agit d'offrir aux yeux non seulement toutes les idées possibles , mais encore toutes les inflexions de voix , qui servant à épargner la parole , expriment néanmoins des idées très-distinctes ; ces 119 volumes , tout épais qu'ils sont , & écrits en caracteres fort menus , sont peut-être encore bien au dessous de l'exécution d'un si vaste projet.

Les progrès de ce plan doivent nous faire regarder les Lettrés de la Chine comme des Philosophes utiles & laborieux , qui au milieu de l'étude de plusieurs Sciences , s'appliquent habituellement à applanir la route du vrai. La vue des signes simples qu'ils inventent est comme une étoile lumineuse , dont l'éclat conduit sûrement jusques dans l'intérieur de chaque pensée , & garantir de l'erreur à laquelle nous sommes journellement exposés faute d'un secours préparé dans un si grand détail. Notre langue , ainsi que la latine & quelques autres , possède , il est vrai , un

très-petit nombre d'accents ; mais ce sont des signes fort souvent équivoques. On est arrêté, tantôt par l'incertitude où l'obscurité de ceux-ci nous laisse , & tantôt par le défaut de notes exactes, telles que celles de la Chine.

Peut-être que la méthode chinoise donnera quelque ouverture pour l'invention d'un caractère universel , propre à être également compris de toutes les nations. On a déjà fait diverses tentatives afin de procurer à l'univers un si précieux avantage. Les chiffres arabes, presque généralement adoptés, sont un langage très-intelligible, qui se prête à chaque idiôme. Les calculs déterminés à Paris , sont de nouveau supputés par-tout avec la même facilité , & trouvés conformes à l'idée que chaque peuple y attache. Londres , Amsterdam , Leipfick , Dantzick , Copenhague , Stockholm , Pétersbourg , Genes , Madrid , Constantinople , & les divers peuples d'Afrique & d'Asie , se rencontrent tous au même point, à l'aspect des chiffres : & sans cet interprète unique , les uns ne pourroient se faire entendre des autres , si chacun écrivoit dans sa langue. Chacun d'eux attache un son différent à la valeur numérique des

chiffres ; & ces caracteres simples contiennent & expriment infailliblement une idée qui est la même dans tous.

La Cochinchine , le Tunquin , & le Japon , ayant admis l'écriture chinoise , jouissent du même avantage pour les Sciences , & pour les discours suivis ; quoique ces quatre peuples ne s'entendent point verbalement. Un signe connu retrace à chacun d'eux dans sa langue , avec la plus grande justesse , l'idée que les autres y attachent.

On ne peut refuser de convenir qu'il n'y a qu'un heureux génie qui ait été capable d'inventer nos alphabets ; lesquels réduisent la prodigieuse diversité des expressions à un petit nombre de lettres , dont la combinaison & l'arrangement simple & varié nous communique une grande commodité & un précieux avantage. Mais j'ai déjà fait pressentir l'imperfection de cet art , par les inconvénients qui sont les suites de sa trop grande simplicité. Conservant ce riche fond tel qu'il est , on peut le rendre plus utile en lui donnant plus de variété : imitant ainsi la nature , qui toujours simple dans la composition de ses ouvrages , met néanmoins quelque signe distin-

ctif, non seulement dans chaque espèce, mais encore dans chaque être particulier. Quelques lignes, des traits imperceptibles, varient à l'infini la ressemblance des visages. Tous sont formés sur un même modèle; mais il y a des différences de détail, qui préviennent les méprises, & augmentent notre admiration.

Des milliers de personnes adoptent une même sorte d'écriture, & les habiles connoisseurs discernent sûrement une variété sensible dans le caractère que chaque main a tracé. Qu'y apperçoit-on cependant, & qu'est-ce dans le fond que l'écriture, sinon des pleins & des déliés, des lignes courbes ou de droites, de perpendiculaires ou d'obliques?

Ces exemples nous mettent sous les yeux l'art que la nature emploie pour nous garantir de l'erreur, dans laquelle sa simplicité & son uniformité apparente pourroient nous donner lieu de tomber. Ils offrent aussi des réflexions en faveur de ma conjecture. Car en imaginant des signes élémentaires, propres à réunir sensiblement à notre vue les traits de chaque pensée que la langue exprime, on a eu pour objet de déposer la paro-

le dans des monuments stables & fideles , pour qu'elle pût être entendu dans le plus grand éloignement. Cet art merveilleux est aussi destiné à conserver aux expressions de la pensée une existence durable , qui subsiste même après la mort de celui qui a parlé ; en sorte qu'après plusieurs siècles il semble que ceux aux pensées de qui nous nous intéressons , reçoivent en notre faveur le privilege de respirer de nouveau , à l'instant où nous désirons de nous entretenir avec eux. Ces signes qui servent d'interpretes , ne peuvent donc être trop variés , trop distincts : pour être fideles , il faut qu'ils soient pour ainsi dire animés. C'est ce qu'on ne peut attendre que d'un grand détail , dont l'art imite celui de la nature. La combinaison sera toujours la même : scellée seulement de différences , qui préviennent l'erreur , & jusques au travail du doute.

Car toutes les Langues sont des effets de l'esprit de combinaison. La nécessité & l'habitude leur donnent le premier être , par la suggestion de la nature. L'art voulant ensuite les étendre , a recours à des combinaisons d'idées , de sentiments , puis d'expressions : & plus une

langue est capable d'exprimer diversement ce que nous sentons , & ce qui est dans notre esprit ; plus aussi passe-t-elle pour riche. Enfin les expressions les plus complètes venant à être combinées entr'elles , avec un art qui en diversifie l'arrangement , & en fasse un ensemble aisé à comprendre , & accompagné de grace & d'harmonie , c'est ce qui constitue la perfection de la langue.

Nous voyons dans l'Histoire nombre de traces du vœu des différents peuples pour avoir un moyen commun de s'instruire mutuellement de leurs pensées : on desiroit même de posséder un langage universel.

Rome prévenue d'estime pour la Grèce , se familiarisa avec la langue de ce peuple. Si dans la suite une politique ambitieuse porta la langue latine dans tous les lieux où les conquêtes étendirent la domination romaine , il y eut des peuples qui embrassèrent ce joug avec plaisir. A peine l'Angleterre venoit-elle d'être subjuguée , que le gros de la nation parloit déjà bien la langue de ses vainqueurs , lorsqu'Agricola vint y affermir leur puissance.

Le latin devenu comme vulgaire en

Grece , en Espagne , en Allemagne , & dans les Gaules , cessa néanmoins bientôt de jouir de cette prérogative parmi nous : & comme il dégénéra toujours depuis qu'il eut été porté à sa perfection , le françois succéda à son universalité en Europe.

Notre langue parvenue au point d'être capable de style , & de passer pour une des plus parfaites que l'on parlât du temps de St. Louis , avoit déjà été adoptée deux siècles auparavant par Guillaume Duc de Normandie ; qui ayant conquis la grande Bretagne , lui donna des loix écrites en françois. Depuis ce temps la langue françoise a toujours été conservée en grande partie par les Anglois ; chez qui j'ai déjà fait observer qu'elle est aujourd'hui presque vulgaire , & fait partie de la belle éducation.

L'Empereur Charles-Quint disoit que le françois étoit la langue en laquelle il voudroit toujours parler à ses amis. Aussi l'avoit-il assez étudiée pour faire des vers françois ; dont on voit un essai écrit de la main de ce Prince , dans des heures curieuses qu'il avoit données à une de ses favorites , & qui furent achetées en 1710 par le Prince Eugene de

Savoie , pour être déposées dans la bibliothèque de Vienne.

Le grand Roi qui gouverne aujourd'hui la Prusse , a établi dans sa Capitale une Société littéraire , dont la première loi est que les Mémoires en seront publiés en françois.

Enfin dans toutes les Cours de l'Europe , notre langue a pris la place que le latin y occupoit il y a deux mille ans : elle y jouit des mêmes distinctions. Les Souverains se font honneur de la parler purement , & d'en inspirer le goût à leurs sujets. Cette langue a même l'avantage d'être celle de la politique générale , dans cette partie du monde.

Mais il n'y a pas d'apparence que l'on réussisse à la rendre absolument vulgaire , en Europe même. Chaque peuple demeurera vraisemblablement toujours attaché au langage qu'il a appris de ses pères. Depuis qu'à la mort de Charles le chauve , les Princes divisés entr'eux divisèrent aussi notre langue en autant d'idiômes qu'il y avoit de provinces soumises à leur autorité , nous ne voyons pas que l'on ait changé la mode du langage introduit alors par chaque Seigneur ; qui tranchant du Souverain , vou-

lut avoir à sa Cour & dans son palais une langue qui lui fût propre. Childebert III eut même des caractères particuliers , connus sous le nom de mérovingiens ; & d'autres que l'on nomma carlovingiens , étoient usités à la Cour de Carloman.

Le toulousain , du temps de Raimond le vieux , étoit exactement le même que celui qui subsistoit quatre cents ans après ; ainsi que l'assure Catel , qui nous dit que le toulousain qu'on parloit en 1636 n'étoit pas différent de celui dans lequel un des contemporains de Raimond écrivit l'histoire des guerres de ce Comte de Toulouse. Le peuple ne change pas aisément de langage. Les Savants seuls cherchent à innover , afin de dire mieux que leurs prédécesseurs. Nous voyons le Limousin , l'Auvergne , le Forez , le Lyonnais , le Beaujolois , la Bresse , le Bugey , la Comté de Bourgogne , la Suisse , Genève , la Savoie , le Dauphiné , la Provence , & une partie du Languedoc , avoir des jargons peu différents entr'eux ; en sorte que les habitants de ces provinces s'entendent mutuellement sans peine. Ils ont conservé plus ou moins cette espèce d'ancien mélange de latin , de ro-

mance , & de thüdesque , qui composoit notre langue.

Le changement que les personnes plus polies y ont introduit a répandu en général dans tout le royaume un inconvénient considérable , & qui est presque sans remede. Je veux dire que l'on a beaucoup de peine à se faire entendre , lorsqu'on parle françois dans les campagnes un peu éloignées de la capitale. On ne trouve même cette langue , en nombre de villes de province , que dans les personnes distinguées de ce qu'on appelle peuple : en sorte que l'on pourroit demander dans ces villes , comme dans les villages , si l'on est encore en France ; car l'on n'y entend parler françois que comme dans les pays étrangers ; & on a besoin d'interprete vis-à-vis du peuple.

Il en est à peu près de même des autres langues. Les Danois & les Allemands ont de la peine à se faire entendre les uns des autres ; quoique la langue danoise vienne originairement de l'allemande ; & une partie du peuple danois a en cela un avantage sur le reste de la nation.

Ces réflexions nous conduisent à augurer que le latin ne fut jamais absolu-

ment vulgaire en France , & que le gaulois étoit la langue du peuple , tandis que le latin étoit celle de la Cour. C'est ce que fit voir en 1742 M. ** éditeur des Poésies du Roi de Navarre , dans un Mémoire mis à la tête du premier volume. Ce Savant observe aussi que notre langue étoit usitée à la Cour , de même que dans tout le royaume , au commencement du regne de Charles-Magne , & qu'elle alloit de pair avec la latine. Dans la vue de lui donner de l'éclat , ce Prince essaya d'abord de la réduire à des principes de Grammaire : puis il ordonna de faire les instructions ecclésiastiques en cette langue : & donna des noms françois à chaque mois de l'année.

Et ce qui prouve que le gros de la nation étoit demeuré attaché à la langue de ses peres , est qu'au commencement du IX^e. siècle , le peuple ne pouvoit ni parler latin , ni même l'entendre. C'est pourquoi un Concile tenu à Tours en 813 ordonna que chaque Evêque auroit un corps d'homélies clairement traduites en langue rustique. romance , ou en thudesque ; afin qu'elles pussent être entendues de tout le monde. (Le romance étoit d'un usage commun dans les Gau-

les ; & le thudesque pour les peuples situés au delà du Rhin.)

La langue vulgaire étoit établie du temps de Charles Martel ; & la latine ignorée sous Pepin , au moins parmi le peuple. On négligea insensiblement celle-ci , jusqu'au point que les Nobles mêmes ne furent plus capables de l'entendre : & Yves de Chartres insinue dans sa 275^e. lettre que Thibaud le grand, Comte de Chartres & de Blois, l'ignoroit; quoique sa mere l'eût fait élever avec soin. Il y a aussi un endroit remarquable dans Geoffroi de Vendôme , qui écrivant vers la fin de l'onzième siècle à un Evêque d'Angers , parle d'un Religieux , lequel ne savoit pas le latin, mais seulement sa langue maternelle ; *attendu qu'il étoit laïque.*

Pascale Ratbert dit à la louange d'Adelard Abbé de Corbie , mort en 826 , qu'il possédoit aussi bien la langue vulgaire que la latine. Thegan dit de même , que Louis le débonnaire parloit latin , comme si c'eût été sa langue naturelle. Le latin étoit donc alors en France une langue savante.

Il avoit cependant le privilège d'être seul employé dans les ordonnances , dans

les monumens publics, dans les conseils & les tribunaux de judicature. Au palais il plaidoit les causes, dictoit les loix, & dresseoit les jugemens. Il servoit dans les plus honorables circonstances de la société : les conversations, les lettres même, se faisoient souvent en latin. Il étendoit aussi son domaine jusques sur les ouvrages de simple curiosité. C'est ce qui subsista, au moins en partie, jusques vers le XVI^e. siècle.

Malgré cela on trouve encore la langue romance dans quelques Auteurs contemporains de Charles le chauve. Vint ensuite la division des Princes ses enfans, qui fixa la différence des idiômes. La Cour devint alors zélée pour se faire de la langue nationale un langage poli. Hugues Capet commença : & la langue fit des progrès sous Robert son fils, qui s'appliquoit à la bien parler. Les jargons & le langage barbare se fortifierent plus que le françois sous les régnés qui suivirent, jusqu'à Louis VI.

Ensuite la langue fut étudiée avec soin, principalement à Rouen & dans le reste de la Normandie : ce qui peut avoir contribué au goût décidé que témoigna Guillaume le conquérant en 1066.

pour notre langue. On fit des chansons & quelques traductions françoises sous Louis VI. Le françois reçut alors des ornements réels , quoique simples. Ces premières chansons étoient d'une forme moins ajustée & moins régulière , que ne furent ensuite celles des Troubadours : mais les Poètes ne laisserent pas d'ôter à notre langue ce qu'elle avoit de plus grossier.

Sous Louis VII , Lambert le Court & Alexandre de Paris mirent en grands vers, qu'on a depuis nommés alexandrins , l'histoire d'Alexandre le grand. Le Chevalier de Bechada , aussi Poète , & leur contemporain , travailla encore à épurer notre langue ; qui profita de même beaucoup par quelques autres ouvrages , tels que l'histoire des Rois d'Angleterre , le roman du Chevalier au lion , & le Rou de Normandie.

Le regne de Philippe Auguste est enfin l'époque où l'on peut fixer l'aurore des beaux jours de la langue françoise. Les Poètes , les Historiens , les faiseurs même de romans , osent écrire en françois sous ce Prince : & notre langue commence à devenir à la mode. Un Ecrivain ne craignit pas de manquer de lecteurs ,
en

en traduisant de latin en françois la vie de Charles-Magne. Geoffroi de Villehardouin ne balança pas à écrire aussi en françois l'histoire de la prise de Constantinople. Le plus ancien de nos romans en prose, Tristan de Leonois, l'un des plus beaux & des mieux faits qui aient jamais été donnés au Public, parut aussi dans ce temps-là.

Sous Louis VIII, la langue se soutint, & s'embellit un peu. Les chansons du Roi de Navarre contribuerent à la rendre célèbre. Elle fit encore de plus sensibles progrès sous le regne de St. Louis. Ce fut alors qu'elle entra dans la carrière des Sciences, & qu'elle pénétra dans les connoissances les plus abstraites, dans l'Astronomie, la Géométrie, la Géographie. On l'employa en partie dans les actes publics, les ordonnances royales, & les matieres de Jurisprudence. Ce n'étoit plus cette langue dont la grossièreté avoit rebuté Charles-Magne, & interrompu sa Grammaire ; ni ce langage abandonné par dégoût dans le même temps aux gens *rustiques*, dont il portoit même le nom. La face de la langue avoit totalement changé. Déjà elle étoit pliée à des inflexions gracieuses, & débarrassée d'une

E e

partie de ce qui nuisoit à sa pureté. On lui fixa une construction différente de la latine, dont l'inversion sembloit incompatible avec l'ordre dans lequel on est accoutumé à penser dans les Gaules.

Le latin cessa aussi, vers le XIII^e. siècle, d'être employé dans les actes publics, en Espagne & en Allemagne; & on ne voit plus, depuis ce temps, en Allemagne & en Hongrie qu'un petit nombre de chartes & de diplômes qui soient écrits en latin.

Aussi cette langue, devenue barbare à proportion qu'elle s'éloignoit davantage du siècle d'Auguste, n'étoit-elle presque plus soutenable. MM. Ménage & du Cange nous en ont conservé quantité de mots, qui ont besoin du travail des Savants pour être rendus intelligibles à ceux qui ne connoissent cette langue que telle qu'on la trouve dans son bel âge.

Elle avoit eu, comme notre langue, une enfance rude & grossière. Depuis Romulus jusqu'à Jules César, elle fut soumise à des changements continuels. Et si nous en jugeons par le témoignage des Auteurs romains, aussi bien que par quelques fragments qui nous restent des anciennes loix; la langue qui étoit en

usage deux siècles avant Cicéron, étoit aussi intelligible de son temps, que le françois qu'on parloit il y a deux ou trois cents ans pourroit l'être aujourd'hui.

Les fragments d'Ennius sont d'un style extrêmement dur, & remplis de mots que les siècles postérieurs proscrivirent. Livius Andronicus, dont les fragments sont plus estimables, nous offre un langage plus épuré. Nous voyons aussi dans Ennius la liberté qu'on se donnoit de forger des mots, selon le besoin & la disette : tel est le 295^e. vers, qui est au reste un des meilleurs, & qui fait assez de fracas, sur-tout par l'ingénieuse fiction d'un seul mot : *At tuba terribili sonitu taratantara dixit.*

Plaute, qui mourut l'an 569. de la fondation de Rome, écrit en un style qu'on ne peut se résoudre à lire, quand on est accoutumé à la délicatesse d'Horace, de Virgile, d'Ovide, & des autres Poètes contemporains de Mécène. Aussi Horace a-t-il hautement déclamé contre le mauvais goût de ce comique, à qui Rome avoit autrefois prodigué des applaudissements. "Les vers & les bouffonneries de „Plaute firent, dit-il, l'admiration de „vos ancêtres. Mais si nous avons assez

E e ij

„ de discernement pour connoître une
„ mauvaise plaisanterie d'avec un bon
„ mot, & si nous sommes en état de juger
„ de la mesure & de la cadence des vers ;
„ il faut convenir qu'il fut redevable de
„ ses succès, sinon à la sottise, du moins
„ à un excès d'indulgence.

Térence eut un langage plus pur, un style doux & poli. Ses expressions conservent cependant un air de vétusté, dont César se sent encore un peu, & qui dispa- roît entièrement dans Cicéron. La langue fleurit sous Auguste, & dégénere ensuite lentement, jusqu'à ce qu'elle se replonge dans la barbarie.

Tel fut en abrégé le sort d'une langue que les Romains eurent l'ambition de rendre universelle : moyen propre à la perpétuer. Cicéron dit qu'on avoit fait à Verrès un crime d'Etat d'avoir parlé grec dans un Sénat de la Grece. Paul Émile ayant subjugué la Macédoine, déclare en latin les loix que Rome impose aux vaincus : ce Général savoit cependant la langue grecque. César fait la conquête de la grande Bretagne ; & bientôt le latin devient la langue familiere de ce qu'il y a de gens distingués parmi ces insulaires. L'Empereur Claude, non moins

jaloux de la gloire de sa langue , priva du droit de bourgeoisie un Député des Lyciens , parce qu'il n'entendoit pas le latin. " Ceux qui n'entendent point la „ langue que l'on parle à Rome, disoit-il, „ ne méritent pas d'être Romains.

Si le françois est devenu d'un usage général en Europe, ce n'est point à de semblables voies qu'est due sa supériorité. Chaque peuple a témoigné de lui-même le desir de se familiariser avec une langue dont le style , plein de netteté & de graces naturelles , ne le cede à aucune des langues européennes en richesse, en noblesse , & en abondance. La langue françoise , entre des mains habiles , peut se plier au caractère des autres langues ; & réunir en elle la majesté des unes , la fécondité des autres , & les richesses qui semblent être propres à chacune d'elles. Les beaux endroits que Corneille, Racine, Molière, & Despreaux, ont traduits des anciens, ne sont point inférieurs à eux-mêmes dans notre langue. Reconnoissant même que nous avons beaucoup reçu des langues grecque & latine ; le françois, tel qu'il est aujourd'hui , & joignant ce qu'il tire d'elles à ce qu'il a ajouté de son propre fond , est constam-

ment plus riche que ni l'une ni l'autre, tant pour l'agrément du discours, que pour la manière dont nous pouvons traiter des Sciences & des Arts. Voilà ce qui donne à la langue françoise un si facile accès dans toutes les Cours de l'Europe : & ces avantages, qui la distinguent de toute autre, sont l'origine de sa supériorité ; & autorisent à penser qu'elle durera plus long-temps que la grecque ni la latine.

§ X L.

Sur la langue françoise.

DAns un des recueils de l'Académie de Montauban, celui de 1744, M. l'Abbé Bellet, après avoir fait Péloge de la langue françoise, dit que chacun de nous doit s'appliquer à l'étudier. Il n'hésite point à prévenir qu'il est difficile de la bien savoir. Elle est en effet susceptible d'une variété qu'on ne peut définir : c'est ce qui fait une partie de son mérite. La diversité n'est qu'une suite de l'application & des soins. Aussi M. Despreaux

Disoit-il que notre langue veut être extrêmement travaillée. Outre l'agrément, elle exige de la justesse & de la solidité dans les pensées ; & que les ornements qu'on lui offre aient toujours une utilité réelle ; ainsi que je l'ai déjà fait observer.

Une province qui se signala avant toutes les autres pour l'étude de la langue françoise, n'a pas laissé de conserver un dialecte, des tours & expressions, qui lui sont propres ; & que l'on reconnoît sensiblement dans quelques endroits du grand Corneille. C'est ainsi que Pollion prétendoit que Tite-Live avoit donné à son style le goût du terroir de sa naissance ; & qu'un homme élevé dans la délicatesse de l'urbanité romaine le distinguoit parfaitement.

Quoique les *Emmertiens d'Ariste & d'Eugene* eussent prévenu le Public en faveur du P. Bouhours, que l'on croyoit avoir acquis une grande connoissance de notre langue ; les *Sentiments de Cléanthe & d'Eudoxe* diminueroient beaucoup cette haute idée. La réputation du Jésuite bel esprit en souffrit plus, que celle de Corneille n'avoit été altérée par la critique du Cid. Le style du P. Bouhours est pur, & délicat ; mais M. Barbier Daucour fit voir

que ce n'étoient que des mots ; & que notre langue demande une exactitude & une justesse dans les pensées , qui soit la regle des expressions.

Car il ne faut pas nous y tromper , & croire que des pensées fines , des expressions délicates , un style poli , fussent pour former un ouvrage bien écrit en françois. Tel étoit le caractère des écrits de Voiture. Cependant l'auteur des *Lettres philosophiques* , juge excellent sur cette matière , comme sur tout ce qui concerne les Sciences & le goût , nous dit que „ Voiture vint dans un temps où l'on sortoit de la barbarie , & où l'on étoit encore dans l'ignorance. On vouloit „ avoir de l'esprit ; & on n'en avoit pas encore. On cherchoit des tours , au lieu „ de pensées : les faux brillants se trouvent „ plus aisément que les pierres précieuses. „ Voiture , né avec un génie frivole & facile , fut le premier qui brilla dans „ cette aurore de la Littérature. M. Despreaux le loue ; mais c'est dans „ un temps où son goût n'étoit pas encore formé. Il louoit aussi Segrais , que „ personne ne lit ; & il insultoit à Qui- „ naut , que tout le monde fait par „ cœur.

Au contraire Amyot & Montaigne, remplis de mots qui ne sont plus d'usage, ont constamment joui jusqu'à nos jours d'une réputation due à leur style, pur, exact, facile à entendre, plein de naïveté, & dans lequel il n'y a point de mot qui ne serve d'appui à la pensée. M. Tallement & M. Dacier, qui ont voulu réformer le style d'Amyot, & l'habiller, selon eux, à la moderne, ont instruit le Public de leur foiblesse; & l'on n'en a que plus ardemment souhaité les anciennes éditions. Les mots surannés, si fréquents dans son Plutarque, n'en éloignent pas les connoisseurs. On admire leur force, leur énergie, leur arrangement nombreux & coulant, en un mot, l'art avec lequel cet Ecrivain diversifie perpétuellement sa cadence.

Le P. Tournemine publia un mémoire au sujet de la nouvelle édition que l'on préparoit de St. François de Sales. Ce Savant y avertit de ne rien changer au style, qui est „ particulier, excellent en „ son genre, & inimitable. On ne sauroit „ jamais égaler cette suavité insinuante; „ & l'on ne feroit que des copies infor- „ mes de ce merveilleux original. Nous „ avons eu le goût assez sage, dit encore „ le P. Tournemine, pour que personne

„ n'ait pensé à changer le style de Com-
 „ mines , de Montluc , de Brantôme ,
 „ du Cardinal du Perron, de Malherbe ,
 „ de Racan , Auteurs ou plus anciens ,
 „ ou contemporains de St. François de
 „ Sales. ” Joinville seul a été la victime
 du mauvais goût d'un éditeur , qui entre-
 prit de le corriger , & nous fit perdre l'ori-
 ginal. ” Ce falsificateur timide a cepen-
 „ dant laissé beaucoup de l'ancien Join-
 „ ville : & ce qui en reste augmente nos
 „ regrets.

Je me rappelle que M. Desfontaines
 dit avec une espèce d'enthousiasme , dans
 ses *Observations* : ” Plut à Dieu que la lan-
 „ gue n'eût point été changée , & qu'il
 „ fût permis aujourd'hui d'adopter le style
 „ de Montaigne & d'Amyot !

Il est certain que le changement de
 langage donne lieu d'oublier nombre d'ex-
 cellents Auteurs , dont les mots surannés
 font négliger la lecture. Ainsi , en suppo-
 sant que notre langue change dans la suite
 autant qu'elle a fait depuis Henri II , la
 république des Lettres fera des pertes
 inestimables. Les ouvrages de Corneille ,
 Racine , Despreaux , la Fontaine , auront
 le même sort que ceux de Ronsard. Les
 excellents écrits de MM. de Fontenelle ,

Voltaire, Reaumur , Montesquieu , & de tant d'autres illustres modernes , seront relégués dans la poussière des nombreuses bibliothèques , & effacés par des Auteurs qui ambitionneront de donner une préférence absolue à des innovations peu solides , à des termes presque intelligibles , à un style guindé & prétendu sublime. Les esprits peu au fait des beautés de notre langue , se laisseront peut-être éblouir par les faillies & les jeux de mots , & par un brillant affecté : & on osera arracher des mains du Public des écrits aussi dignes d'être proposés pour modèles , que ce qu'il y a d'excellent dans l'antiquité.

M. l'Abbé Massieu nous dépeint ce triste avenir , dans un tableau parlant qu'il a inséré dans la préface des œuvres de M. de Toureil. On tâche déjà , dit-il , de nous détourner des routes sûres que d'excellents modèles nous ont tracées depuis cinquante ans. On commence à trouver trop de négligence dans leurs ouvrages : Corneille semble dur , Racine trop simple , Despreaux plein de sécheresse , Vaugelas peu correct , Bourdaloue trop uniforme. On abandonne les beautés naturelles qui faisoient tout l'objet de leurs

soins , & l'on ne court qu'après des ornements recherchés. On s'éloigne de leur style , périodique sans longueur , & nombreux sans enflure , pour se jeter dans un style coupé , & dépourvu d'harmonie. Aux irrégularités heureuses qu'ils laissoient à dessein , & qui contribuent en effet beaucoup à donner de l'énergie & de la vivacité au discours , on substitue une triste exactitude , qui ne fait qu'énervier la diction , & la rendre moins rapide. On ne veut plus rien dire qu'avec esprit : autant de mots , autant de traits. Une ode n'est aujourd'hui qu'une suite d'épigrammes rangées méthodiquement l'une au bout de l'autre : une préface n'est qu'un amas de réflexions alambiquées , &c. Et malheureusement pour les Belles-Lettres , la moitié des personnes qui lisent jugent des ouvrages d'esprit comme de tout ce qui s'appelle modes : les plus nouvelles sont toujours préférées ; & celles sur-tout qui ont un air de singularité.

Rappelons-nous qu'Horace compare les Langues aux forêts. " Celles-ci , dit-il „ dans l'*Art poétique* , changent tous les „ ans par la chute des feuilles , & par la „ naissance d'autres plus nouvelles. Cha- „ que siècle voit de même périr les mots

„ qui étoient du meilleur usage ; & le
 „ suivant n'aime que ceux qui ont la fleur
 „ & la vigueur apparente de la jeunesse. ”

Mais ces renouvellements épuisent l'arbre ; ils l'énervent , & le réduisent enfin à n'être plus qu'un tronc sec , & incapable de servir d'ornement aux forêts. Comme il y a un âge où l'arbre est dans sa perfection , & au delà duquel il dépérit sensiblement à chaque pousse ; les Langues ont de même certain point où se fixe leur plus haut période : & si l'on n'est pas assez sage pour prévenir le décroissement qui doit suivre chaque pas qu'elles feront en déclinant de leur tropique , on doit s'attendre à une honteuse révolution. La langue latine en est un exemple frappant.

Au reste il est très-possible qu'une langue se conserve dans l'état de perfection. La grecque , depuis Homère jusqu'à Plutarque , nous offre l'agréable spectacle de sa pureté durant l'espace de plus de mille ans. Nous ignorons même si ce point ne retrogradoit pas beaucoup plus loin dans l'antiquité. Les Grecs répandirent des colonies dans plusieurs îles de la Méditerranée , & ailleurs ; & la langue s'y conserva pure pendant nombre de siècles. Elle se soutint encore lors-

que la Grece fut mise au rang des provinces romaines ; parce que les vainqueurs eurent assez de politesse & de goût pour la respecter. Enfin nous voyons qu'elle ne se corrompit que par la chute de l'Empire ; lorsque la Grece devint la proie d'une multitude de nations barbares. D'ailleurs les Chinois montrent dans leur langue des livres qui ont plus de deux mille ans d'antiquité : l'invasion même des Tartares ne l'altéra point. La langue françoise pourroit donc subsister long-temps dans le même état de perfection ; à moins que le faux goût ne s'y oppose.

Quand je dis que les innovations deviennent à la fin nuisibles aux Langues , je ne prétends pas avancer qu'on ne puisse négliger certaines expressions qui peuvent déplaire avec quelque fondement. Le P. Tournemine , en souhaitant qu'on n'altère point le style de St. François de Sales, propose en même temps d'éclaircir à la marge quelques mots obscurs , tels qu'*avette* , qui signifie abeille ; *bornal* , que nous nommons aujourd'hui ruche. Lorsque l'Académie françoise joignit les écrits de ce Saint , avec ceux de Malherbe , au nombre des ouvrages qu'elle vouloit pré-

dre pour modèles , elle ne s'affervit point aussi à conserver ces mêmes mots , qu'un long usage avoit fait perdre de vue. Et elle en usa de même à l'égard de quantité d'autres , dont une partie est indiquée dans la *Requête des Dictionnaires* , & dans le *Rôle des présentations faites aux grands jours de l'Eloquence françoise* : ouvrages ingénieux au sujet desquels M. d'Artigny a inséré quelques observations historiques & littéraires , dans le V^e. tome de ses *Mémoires* , pages 164 , 165 , 166 , 167 , 168 , 193 , 194 & 195.

Mais l'écueil que l'on doit éviter en fait de nouvelles expressions , est celui de donner aux pensées une forme métaphysique ; laquelle obligeant le lecteur ou l'auditeur à réfléchir quelque temps avant de pouvoir comprendre ce qu'on veut lui dire , éloigne notre langue de l'air naturel & nullement affecté qui lui convient si bien. Telle fut la singularité où tomba un Auteur bien connu au commencement de ce siècle. Il se plut à déguiser les notions communes ; & à appeler un cadran , un *Greffier solaire* : un vendeur d'oiseaux étoit , selon lui , un *vendeur de ramage* ; & un fruit d'une grosseur extraordinaire , un *phénomène potager*. Dans son Diction-

naire , un *Pythagore à longue queue* n'est autre chose qu'un renard qui moralise ; & par *les batailles de l'hyménée* , il faut entendre les désagréments du mariage : &c. C'est ainsi que *les précieuses* , rendues ridicules par l'ingénieux Molière , nommoient des *sièges* , *les commodités de la conversation* , & un *miroir* , *le conseiller des graces*.

Peut-être après tout qu'il vaudroit encore mieux imiter Jean le Blond , qui traduisant en 1550 *l'Utopie* de Morus , ressuscita des mots oubliés depuis long-temps. Sa raison étoit que " si nous usions seulement de termes vulgaires & communs à chacun , notre langue n'en enrichiroit d'un floquet ; & faudroit toujours faire comme les *Tabellions* & *Notaires* , qui en leurs actes ne changent ni ne muent de style. " Je n'insisterai point sur cette autre espèce d'innovation. Peut-être même qu'on me reprochera de m'être appesanti sur ce sujet. Je passe donc à l'orthographe , qui a subi jusqu'à ce jour tant de changements parmi nous.

On trouve des Auteurs qui souhaiteroient que tous les mots fussent écrits tels qu'on les prononce. Il est certain que ce seroit une grande commodité , en particulier pour les étrangers ; mais si c'est un défaut

défaut que de prononcer quelquefois autrement que l'on n'écrit , il nous est commun avec les langues de tous nos voisins. L'anglois sur-tout sembleroit presque avoir affecté de surpasser les autres & nous-mêmes à cet égard : sur cent mots , à peine y en trouve-t-on deux dont la prononciation ait du rapport à la maniere dont ils sont écrits : & si l'on vouloit assujettir aujourd'hui l'orthographe de cette langue aux loix de la prononciation , il ne seroit bientôt plus possible de lire les livres qui furent imprimés hier. C'est cette grande différence qui fait que les étrangers qui n'ont que l'usage de parler anglois , ne comprennent rien à l'écriture ; & que ceux qui entendent le mieux les livres écrits en cette langue , mais qui s'en sont tenus au commerce des livres , se trouvent dans une conversation angloise aussi sourds & muets , que s'ils étoient au milieu des Sauvages de l'Amérique.

L'innovation qu'on propose seroit aussi exposée à des inconvénients parmi nous ; entr'autres à celui d'introduire autant d'orthogaphes singulieres , qu'il y a de diverses prononciations. Car chacun , & dans les provinces encore plus que dans

F f

la capitale, prétend posséder le bel usage. Certaines provinces alongent considérablement des voyelles, que d'autres abregent. Cette différence de son devroit donc en occasioner une dans la maniere d'écrire. Quiconque n'auroit pas le bon usage en entier, introduiroit dans quelques mots une orthographe vicieuse : d'où s'en suivroit une confusion pour la langue, & un bien plus grand embarras pour les étrangers ; qui du moins n'ont à vaincre actuellement que des difficultés uniformes.

Que seroit-ce si les Gascons venoient à écrire *vateau* au lieu de *bateau* ? L'on confondroit le nom de l'illustre Peintre françois avec celui d'une invention mécanique. Ils ne mettroient pas *Vatteau* ; car le son des deux mots est exactement le même. Le *vin* & le *bain* seroient exposés à une semblable équivoque. On fait la plaisanterie d'un Auteur, qui a dit au sujet des Gascons : *Felices populi, quibus vivere est bibere !* allusion qui n'est sensible qu'en latin ; mais qui fait appercevoir l'exact changement de lettres, lequel produit celui des idées. Il y a d'autres défauts grossiers, où peut-être on tomberoit plus difficilement ; mais je dis *peut-être* : car chacun

abonde en son sens. Un Limoufin , habitué à prononcer *stembre* & *Doteur* , pourroit ne plus écrire *Docteur* ni *septembre*. Les Picards iroient-ils jusqu'à supprimer la lettre H , qu'ils ne prononcent point ? écriroient-ils un *quien* , un *cat* , la *bouque* ? Ou un Franc-Comtois introduiroit-il dans l'orthographe d'écrire *votre nabit* , *votre nargent* , &c. au lieu de *votre habit* , *votre argent* ? Ces vices de prononciation sont particulièrement affectés au peuple ; mais combien de gens qui méritent le nom de peuple , entre les riches des différentes provinces ! & l'on fait que les ignorants sont toujours hardis à décider. Ces riches sont souvent dans le cas d'être en relation avec les étrangers : ceux-ci , prévenus que ceux qui leur écrivent ont reçu une bonne éducation , adopteront cette orthographe singulière. On sent aisément les autres suites de la diversité.

MM. Arnoux & Fauchon travaillèrent à deux systèmes différents dans la forme , mais semblables entre eux par la première idée. Ils se proposerent d'écrire les mots françois avec une orthographe fictive , qui représentât aux yeux des Anglois des sons exactement analogues à d'autres connus dans la langue angloise. Ces deux Au-

teurs prétendirent l'emporter l'un sur l'autre : & je n'ai pas intention de décider en faveur d'aucun d'eux. Mais ce qui a rapport à l'objet que je traite , est de faire observer que comme M. Fauchon vivoit habituellement à Cambridge , il indique en plusieurs occasions une prononciation angloise , très-différente de celle de Westminster : & celle-ci est , à quantité d'égards , entièrement opposée à la manière dont les mêmes mots se prononcent , soit à Westminster , soit à Cambridge. Il s'ensuit que trois Anglois qui apprendront le françois avec la méthode de M. Fauchon , dans ces villes distinctes l'une de l'autre , n'auront point la même prononciation.

Il y a un autre écueil dans le projet que l'on a aussi proposé , de faire une loi de l'étymologie dans l'orthographe. On ne peut disconvenir qu'il soit avantageux de ne pas perdre de vue les étymologies. Il semble cependant que l'usage ordinaire puisse être pris pour maître , & décider en dernier ressort ; à moins que l'étymologie ne soit aussi évidente que celle des mots *habile* , *fort* , *sculpteur* , qui sont totalement latins , mais avec la terminaison françoise. Car , sans rappel-

ler les écarts de MM. Huet , Bochart , le Clerc , & autres , qui constatent l'incertitude de la science étymologique ; il suffit d'observer actuellement , que les *étymologies de la langue françoise* , données par M. Ménage , qui y mit un grand travail , sont en général un tissu de chimeres. Ce Savant avoit pris bien de la peine pour fouiller dans le latin barbare , & dans d'autres langues aussi peu agréables , afin d'en tirer par force des mots qui vraisemblablement n'en dériverent jamais.

La difficulté de s'assurer de l'étymologie , & la disposition où chacun fera toujours de préférer en cela ses prétendues découvertes à toutes autres , m'autorisent donc à dire que le plus simple moyen d'établir une orthographe exacte , est de s'en tenir au meilleur usage , & d'ailleurs de ne pas s'écarter des étymologies évidentes & naturelles.

F I N.

T A B L E

DES PARAGRAPHES.

P	ARAGRAPHE PREMIER. L'ABEILLE.	page 3
5 II.	Pourquoi les gens de Lettres sont communément dans l'indigence.	7
III.	Beaucoup de gens de Lettres ont à se louer des faveurs de la fortune.	19
IV.	On ne doit pas attendre qu'un homme de mérite devienne courtisan.	34
V.	Idée de la manière dont un homme de mérite se comporte avec les Savants & avec les ignorants.	43
VI.	Les Princes & grands Seigneurs hâtent les progrès des Sciences en les cultivant eux-mêmes.	54
VII.	Bel emploi des richesses.	63
VIII.	L'Etat trouve un avantage réel dans la grande dépense qu'il convient que fassent les riches.	72
IX.	Apologie des Financiers.	81
X.	La magnificence des bâtimens est une chose utile à l'Etat.	91
XI.	Avantages que l'Etat retire des Fabriques.	103
XII.	Avantages du Commerce.	115
XIII.	Les riches doivent dépenser en faveur des Manufactures.	124
XIV.	Sur la politesse.	132
XV.	Suite de l'article concernant la politesse.	145
XVI.	Bons effets de l'honneur & de la honte.	157
XVII.	Origine & cause du vent.	169
XVIII.	Second Mémoire au sujet du vent.	185
XIX.	Supplément à ce qui a été dit concernant le	

TABLE DES PARAGRAPHES.

<i>rapport qu'il y a entre l'air & les eaux de la mer.</i>	page 194
§ XX. Touchant les maladies lunaires.	206
XXI. Addition à ce que M. Mead allegue touchant les maladies qui semblent relatives à la Lune.	221
XXII. Observations de M. Mead concernant le rapport que la lune paraît avoir avec les maladies aiguës.	235
XXIII. Sur les lassitudes.	246
XXIV. Déférences accordées au beau sexe.	259
XXV. Talent des Dames pour la politique, les affaires, & le gouvernement.	266
XXVI. Discretion des Dames.	274
XXVII. Talent des Dames pour l'éducation.	280
XXVIII. Bravoure des Dames.	287
XXIX. Continuation des anecdotes héroïques & militaires du beau sexe.	294
XXX. Sur la beauté, les ornements, le goût, &c.	300
XXXI. La rime est une contrainte nuisible au génie.	320
XXXII. Observations relatives à l'histoire de la rime.	330
XXXIII. La rime est étrangere à la Poësie françoise.	341
XXXIV. Sur les divers styles.	348
XXXV. Concernant le bel esprit.	361
XXXVI. Sur les compilateurs.	375
XXXVII. A quoi un Auteur s'expose.	386
XXXVIII. La consolation des Auteurs.	397
XXXIX. Détail intéressant au sujet de plusieurs Langues.	410
XL. Sur la langue françoise.	438

Fin de la Table.

73741697



UDD

